

SERMONS DE TAULER

Traduction
sur les plus anciens manuscrits allemands

par les RR. PP. HUGUENY, THÉRY, O. P.

et A. L. CORIN
de l'Université de Liège

TOME I

SERMONS I-XXII

De Noël à l'Ascension

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE

LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^o

30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

Made in France

SERMONS DE TAULER

I

VU ET APPROUVÉ :
fr. J.-D. FOLGHERA, O. P.

VU ET APPROUVÉ :
fr. H. PETITOT, O. P.

NIHIL OBSTAT.
fr. M.-S. GILLET, O. P.,
Provincial.

Imprimatur.

Pictavii, die 21^a Novembris 1927.

J. BRAUD, *Vic. gén.*

Tauler nous parle encore de ce qu'il y a d'innommable, sans nom, dans l'âme, comme Eckhart parlait d'une partie de l'âme incréée et incréable (1). Écoutons-le : « L'esprit de l'homme est appelé de différents noms selon ses différentes sortes d'activité et ses différents aspects. Parfois l'esprit s'appelle âme en tant qu'il vivifie le corps... Parfois on l'appelle esprit, en tant qu'il possède avec Dieu une parenté si étroite que cela dépasse toute mesure... L'âme porte encore le nom de Cœur (Gemüt)... En lui sont rassemblées toutes les facultés : raison, volonté... On l'appelle encore : mens... Mes enfants, c'est ici le fond dans lequel gît cachée la véritable image de la sainte Trinité, et ce fond est si noble qu'on ne peut lui donner aucun nom propre ; parfois on le nomme le tréfonds, et parfois la cime, de l'âme. Mais il n'est pas plus possible de lui donner un nom, qu'il n'est possible de donner un nom à Dieu ; celui qui pourrait voir comment Dieu habite dans ce fond, cette vision suffirait à le rendre bienheureux. L'âme a dans ce fond une telle parenté et une telle promixité avec Dieu, qu'on n'oserait et qu'on ne saurait beaucoup en parler (2). » Pareille doctrine est exposée dans

mynd liebhaft dann dich selber, so hattestu dich selber noch nye lieb in der warhait. Du habest denn alle menschen lieb als dich selber in einem menschen alle menschen, und der mensch ist got, und mensch so ist dem menschen recht, der hat sich selber lieb, und alle menschen lieb als sich selber und dem ist gar recht. » Ed. de Bâle 1521/1522, fol. cccxiii^{r-1}, l. 44 — cccxiv^{r-2}, l. 7 ; Pfeiffer, p. 310, 9-15. — Voir P. THÉRY, *Édition critique des pièces relatives au procès d'Eckhart contenues dans le ms. 33^b de la Bibl. de Soest*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. I, 1927, p. 182. — Sur la communion des saints, Eckhart avait enseigné que tout ce qui appartient au Christ, à la sainte Vierge, appartient à chacun de nous, y compris même l'union hypostatique. Voir P. THÉRY, *ibid.*, p. 179-180.

(1) Sermon xii : « Wenne sich das ungenante, das namlos das in der selen ist, in Got zennole kert, so voiget und kert sich da mit alles das namen hat in dem menschen, und in dem kere antwürt alle zif alles das namlos ist in Gotte, das ungenante, und alles das in Gotte namen hat, das antwürt alles dem kere. » Ed. Veller, p. 174, 15. — Pour la doctrine d'Eckhart, voir P. G. THÉRY, *ibid.*, p. 200.

(2) Sermon lvi : « Der geist des menschen der hat manigen namen, das ist nach der wîrcklichkeit und nach dem wider gesichte. Under wîsen heisset der geist ein sefe ; das ist als verre als si dem libe leben in

2. *Le fond de l'âme*. Expliquant les divers noms qu'on peut donner à l'âme, Tauler nous dit : « L'âme s'appelle aussi *mens* (1). Enfants, c'est ici le fond dans lequel gît cachée la véritable image de la sainte Trinité, et ce fond est si noble qu'on ne peut lui donner aucun nom propre, parfois on le nomme le *fond* et parfois la *cime* de l'âme. Mais il n'est pas plus possible de lui donner un nom, qu'il n'est possible de donner un nom à Dieu; et celui qui pourrait voir comment Dieu habite dans ce fond, serait bienheureux de cette vision; la proximité et la parenté que l'âme a, dans ce fond, avec Dieu sont si ineffablement grandes qu'on n'oserait et qu'on ne pourrait en parler beaucoup » (LVI, 5).

Tauler ne dit plus, comme on reprochait à Eckhart de l'avoir dit, que le *mens*, le fond de l'âme, est quelque chose d'incréd, mais c'est quelque chose qui est au-dessus de tous nos concepts humains et qui a cette ineffable propriété d'être ce par quoi Dieu s'unit à nous, de l'union mystérieuse qui parfait en nous l'image de la sainte Trinité (2).

3. Ce *fond* est-il une faculté spéciale? Il semblerait tout d'abord que non. Au sermon IV, 3, Tauler l'appelle « une pure, simple substance de l'âme ». Cette distinction du fond et des facultés, affirmée en plusieurs passages des sermons de Tauler, est clairement exposée dans le passage suivant d'un sermon attribué par Surius à Tauler : « *Au milieu du silence, fut dit en moi un verbe mystérieux*. Où est le silence et le lieu où ce verbe est dit?... c'est dans le plus pur de ce que l'âme peut offrir, dans ce qu'elle a de plus noble, dans le fond, bref, dans l'essence de l'âme. C'est là qu'est le profond silence, car là n'a jamais pénétré aucune créature, ni aucune image. Ici l'âme n'exerce aucune action et n'a

(1) Le manuscrit porte *mensche*, mais le contexte et la comparaison avec l'édition de Cologne ne laissent aucun doute sur la méprise du copiste.

(2) Lire au Sermon LXI, 3, ce que Tauler nous dit du *fond* en activité. Il semble qu'en ce passage il essaie de nous dire quelques-unes de ses impressions de conscience en l'acte de contemplation.

aucune connaissance, elle ne sait plus rien d'aucune image, rien d'elle-même, ni d'aucune créature. Toutes ses activités, l'âme les exerce par les facultés : ce qu'elle connaît, elle le connaît par l'intelligence ; quand elle pense à quelque chose, c'est avec la mémoire ; doit-elle aimer ? elle le fait avec la volonté. C'est donc qu'elle agit avec les facultés, et non avec l'essence. Et chacune de ses activités est toujours liée à quelque image intermédiaire. Mais, dans l'essence, il n'y a aucune sorte d'activité (1). » A s'en tenir à ce passage, on croirait bien que Tauler met la contemplation dans l'essence même de l'âme. Mais chez lui, comme chez Eckhart, les mots *faculté* et *essence* n'ont pas le même sens que dans nos traités de philosophie.

4. Nous appelons aujourd'hui faculté, toute puissance d'opération vitale. Pour Tauler, au contraire, il n'y a de facultés proprement dites que celles des opérations vitales où nous avons une certaine initiative. Les fonctions supérieures de l'intelligence et de la volonté dont les actes d'intuition et de *vouloir foncier* jaillissent, sans délibération, du fond même de notre âme, et ne dépendent qu'indirectement et jamais totalement du libre arbitre, sont dits, à ce titre, être l'essence et la substance de l'âme. Nous allons citer et analyser les textes dont la comparaison conduit à cette interprétation.

Notons d'abord que le mot *Bild, image*, dans Eckhart et Tauler, ne signifie pas seulement l'image sensible, mais aussi toute idée abstraite des images. Cette remarque faite, il semblerait, après lecture du passage précité, qu'Eckhart identifie le fond avec l'essence de l'âme et le distingue de toute intelligence. Or voici ce que nous lisons dans un autre sermon du même Eckhart également attribué par Surius à

(1) *Von der ewigen Geburt* (1^{er} sermon). Édit. BÜTTNER. Jena, 1912, t. I, p. 76-77. Le même sermon se lit dans Surius. On peut trouver sa traduction dans P. NOËL, t. I, p. 34. *Œuvres complètes de Tauler*, t. I, p. 324. Sermon pour le 1^{er} dimanche après Noël.

Tauler (1) : « L'homme possède *un intellect agent* (2), *un intellect passif* et *un intellect possible*. Le premier est toujours prêt à agir, qu'il s'agisse de Dieu ou de la créature, pour la gloire et la louange de Dieu; c'est là son domaine, il s'appelle *l'intellect agent*. Quand, au contraire, Dieu se met à l'œuvre, l'esprit doit se tenir dans l'état de passivité. Troisièmement *l'intellect possible* est disposé à l'action et à la passivité, en sorte que l'agir de Dieu et le pâtir de l'esprit se présentent comme possibles. Dans le premier cas, l'esprit se comporte en agent, alors qu'il se met en activité lui-même. Dans le second, Dieu se mettant lui-même à l'œuvre, l'esprit doit absolument se tenir tranquille et laisser Dieu agir. Et avant que l'œuvre soit commencée par l'esprit et achevée par Dieu, l'esprit la voit et reconnaît possible un tel événement. Cela s'appelle *l'intellect possible*. Il arrive cependant souvent que l'œuvre n'aboutit pas et n'arrive pas à maturité. Mais quand l'esprit se tient tranquille (3) dans une vraie fidélité, alors Dieu se met lui-même à son œuvre et cette fois l'esprit contemple et reçoit Dieu passivement (4). »

Eckhart accepte donc ici de garder le nom d'intelligence à ce par quoi l'âme est capable de recevoir, sans intermédiaire, l'action de Dieu qui l'élève à la contemplation; mais il distingue cette pure passivité intellectuelle de la passivité correspondant à l'action de l'intellect agent et il distingue aussi la contemplation passive, où l'âme reçoit Dieu, de la connaissance proprement dite où l'âme s'exerce activement à la méditation et à la louange de Dieu.

5. Cette divine passivité à laquelle Eckhart, ici et dans

(1) BÜTTNER, t. I, p. 54, 3^e sermon. — P. NOËL, t. I, p. 350 : 2^e sermon pour la Circocision.

(2) La traduction tout à fait littérale serait *intelligence agissante*, mais la façon dont Eckhart décrit plus loin l'opération de cette intelligence agissante, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse ici de ce qu'on appelle, en latin : *intellectus agens*.

(3) BÜTTNER, t. I, p. 55, ne dit pas *ruhig*, mais *rührig* : si l'esprit fait effort [pour faire aboutir cette œuvre possible].

(4) *Von der ewigen Geburt* (3^e sermon). BÜTTNER, t. I, p. 54. — P. NOËL, t. I, p. 350, 2^e sermon pour la Circocision.

d'autres sermons encore, consent à donner le nom d'*intelligence*, s'identifie-t-elle avec l'essence de l'âme? On pourrait le croire à lire les passages précités, dans lesquels Eckhart et Tauler opposent si nettement les facultés par lesquelles notre âme agit, à l'essence fermée aux créatures et dans laquelle règne le repos absolu qui permet à Dieu d'agir. Il n'en est rien cependant. Eckhart a solennellement protesté contre cette interprétation de sa pensée, dans son sermon de justification prononcé à Cologne le 13 février 1327. Voici ses paroles : « *Quod aliquid sit in anima, si ipsa tota esset talis, ipsa esset increata, intellexi verum esse et intelligo, etiam secundum doctores meos collegas, si anima esset intellectus essentialiter. Nec etiam unquam dixi... quod aliquid sit in anima quod sit aliquid animae, quod sit increatum et increabile.* Qu'il y ait dans l'âme quelque chose de telle nature que l'âme serait incréée, si elle était tout entière cela, j'ai compris et je comprends encore la vérité de cette proposition comme les docteurs mes collègues, en ce sens que l'âme serait incréée, si elle était essentiellement une intelligence. Mais je n'ai jamais dit qu'il y ait dans l'âme quelque chose qui soit de l'âme et qui soit incréé et incréable (1). »

Ce quelque chose qu'on reproche à Eckhart d'avoir dit incréé, et qu'Eckhart nous dit être une passivité intellectuelle distincte de l'essence de l'âme, c'est bien cette capacité de contemplation dont Tauler écrit : « De cette noblesse intérieure, cachée dans le fond de l'âme, beaucoup de docteurs ont parlé, anciens ou modernes, l'évêque Albert, maître Thierry, maître Eckhart. L'un l'appelle une *étincelle* de l'âme, un autre un *fond* ou une *cime*, un troisième le *principe* de l'âme. Quant à l'évêque Albert, il appelle cette noblesse une *image* dans laquelle est représentée et où réside la Sainte Trinité. Cette étincelle s'enfuit vers les sommets où est sa vraie place, jusque par delà ce monde, où l'intelligence ne peut pas la suivre, car elle ne se repose pas avant d'être

(1) Extrait des actes du procès de Maître Eckhart, *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, Berlin, 1886, t. II, p. 631.

retournée dans le Fond d'où elle provient et où elle était en son état d'incrée » (LXIV, 2). Tauler, à la différence d'Eckhart, si du moins nous nous en tenons aux sermons qui ne lui sont pas contestés, ne consent jamais, par une juste crainte de confusion, à dénommer *intelligence* ce par quoi nous nous unissons à Dieu dans la contemplation. Mais il ne s'ensuit pas qu'il identifie le fond et l'essence. Il parlait après les rétractations et après la condamnation d'Eckhart, il s'y réfère en certains passages de ses sermons, il entend rester fidèle à l'enseignement des maîtres. En ces conditions, il nous semble difficile qu'à l'encontre de la doctrine de tous les maîtres et tout spécialement d'Eckhart, il ait identifié avec l'essence de l'âme cette divine passivité qu'il appelle, avec les maîtres, le *fond*, la *cime*, l'*étincelle* de l'âme. S'il l'appelle aussi *une pure et simple substance de l'âme*, c'est pour nous dire que ce fond est quelque chose de purement spirituel, qui n'a rien à faire avec la matière, une propriété primordiale et essentielle de l'âme. Cette manière de parler, peut se réclamer d'Albert le Grand. Celui-ci, en effet, dans son Commentaire des Sentences (1), distingue de la raison, de la mémoire ordinaire et du libre arbitre, les facultés supérieures, dans lesquelles réside l'image de la Trinité et qu'il appelle pour ce motif *potentiæ imaginis*, et consacre tout un article à expliquer qu'on peut, avec saint Augustin, dire de ces facultés supérieures, qu'elles sont *una vita, una essentia* ou, avec saint Bernard, qu'elles sont l'âme elle-même, parce qu'elles sont ses facultés primordiales les plus essentielles.

6. Le fond est donc tout d'abord constitué, d'après Tauler, par une divine passivité, fermée à toute action des créatures, ouverte à l'action immédiate de Dieu, avide de la recevoir. Cette passivité, propriété purement spirituelle et essentielle de l'âme, ne doit cependant pas être identifiée avec l'essence; elle est, au sens plus large que nous donnons actuellement au mot faculté, une faculté intellectuelle supérieure de contemplation. A côté de cette intelligence passive, pour

(1) *I Sent.* Dist. III, a. 34.

de celle qui met en jeu toutes nos autres facultés. Si Tauler n'appelle pas le *Gemüt* une faculté, c'est sans doute parce que nous n'avons pas l'initiative et la maîtrise complète de ce *vouloir foncier*. C'est une impulsion que nous recevons de la nature même de l'âme, un *vouloir essentiel*, que notre libre arbitre utilise à son gré, mais dont il n'est ni le principe, ni le maître absolu. Ce *vouloir foncier* a un objet intérieur et essentiel, non pas tel ou tel bien particulier, mais notre bien total. Quoique, à raison de notre connaissance imparfaite, il n'ait pas sa direction parfaitement orientée vers le vrai bien total, vers Dieu, il a cependant, en sa qualité de vouloir essentiel d'une âme spirituelle, « un perpétuel retour d'inclination et de regard vers le fond de son origine », vers Dieu qui est esprit; « cette inclination vers la source ne s'éteint jamais, même chez les damnés » dont elle fait le tourment (LVI, 5). Cette inclination imparfaite, insuffisamment éclairée, peut être grandement intensifiée, comme aussi pervertie, bien qu'elle ne puisse jamais être supprimée. Elle est à la fois gouvernante et gouvernée; elle gouverne, dans une certaine mesure, nos volontés particulières; mais son orientation se modifie peu à peu sous l'influence des choix répétés de ces mêmes volontés. Si l'homme s'adonne habituellement au péché, l'orientation mauvaise du libre arbitre finit par descendre jusque dans le *vouloir foncier*. Le *vouloir foncier* corrompu influe alors, du dedans, sur la faculté du libre arbitre et la rend tellement accessible aux séductions du dehors, que l'homme en arrive à poursuivre en tout l'objet de ses passions, sans même y prendre garde : « quand le *Gemüt* est perverti, tout est perverti consciemment ou inconsciemment. »

Si, au contraire, docile à la bonne inclination native de son *vouloir foncier*, l'homme s'exerce à la pratique du bien et triomphe des obstacles que ses passions lui opposent; si surtout, obéissant à l'appel de la grâce, il se recueille et se renouvelle souvent dans l'élan surnaturel de charité qui entraîne ce *vouloir foncier*, non plus seulement vers le bien

naturel, la propre image de Dieu, image vraie, nette, n'ayant pas cependant toute la noblesse qu'a en soi l'objet qu'elle présente » (LX^d, 3). En quoi consiste cette image naturelle? Sur ce point, Tauler ne s'explique pas; mais, ayant à parler ensuite de l'image surnaturelle, il nous dit : « Tous les maîtres disent qu'elle réside à proprement parler dans les facultés supérieures, dans la mémoire, l'intelligence et la volonté; ce serait par ces facultés que nous serions capables de recevoir la sainte Trinité et d'en jouir. Ceci n'est cependant que le degré inférieur de la vérité, car c'est une redite de ce qui est dans la nature » (ibid). Tauler s'en rapporte donc à l'enseignement commun des maîtres pour ce qui est de la façon dont nous avons naturellement en nous l'image de la sainte Trinité, et nous pouvons demander sur ce point les précisions qu'il ne nous donne pas, aux maîtres qu'il révère entré tous, Albert le Grand et saint Augustin. Or, pour ces grands maîtres, l'image naturelle de la sainte Trinité en nous consiste en ce que notre *mens*, notre esprit, dans sa fonction supérieure, prenant et retenant habituellement conscience amoureuse de son être, est, de ce fait, non seulement rendu capable de prendre conscience amoureuse du Dieu dont il reflète l'être, l'intelligence et l'amour, mais instinctivement poussé à chercher et à développer cette conscience amoureuse de Dieu. « *Hæc Trinitas mentis non propterea est imago, quia sui meminit mens et intelligit ac diligit se; sed quia potest etiam meminisse et intelligere a quo facta est. Quod cum facit, sapiens ipsa fit. Si autem non facit, etiam cum sui meminit, seseque intelligit et diligit, stulla est.* » (De Trinitate, LXXIV, c. 12).

8. Cette image naturelle de la sainte Trinité n'a pas naturellement « la noblesse qu'a en soi l'objet qu'elle représente », mais la grâce de Dieu offre à tous les hommes la possibilité de l'*embellir*, selon l'expression d'Albert le Grand et d'Eckhart et de lui donner cette noblesse qu'elle n'a pas naturellement. C'est même cet embellissement qui est actuellement la loi du développement de notre vie. « Notre progrès, nous

dit Tauler, consiste en ce qu'avant toutes choses, nous prenions conscience, en nous-mêmes, de cette aimable image, qui est en nous de façon si réelle et si délicieuse. De la noblesse de cette image (embellie par la vie surnaturelle) personne ne peut parler en termes appropriés, car Dieu est dans cette image et il est cette image même, mais de façon inimaginable » (LX^d, 3).

C'est uniquement de cette image surnaturalisée que Tauler se préoccupe, c'est toujours d'elle qu'il parle, quand il ne fait pas mention expresse de l'image naturelle; c'est à son sujet qu'il trouve l'opinion de saint Thomas insuffisante : « Saint Thomas dit que cette image achève de se parfaire en sa réalisation, par l'activité des facultés, par conséquent, dans une mémoire en acte, dans une intelligence en acte et dans une charité en acte. C'est à cette pensée qu'il arrête ses considérations. Mais, d'après l'opinion d'autres maîtres, et cette opinion est de beaucoup et infiniment supérieure, l'image de la Trinité résiderait dans le plus intérieur, le plus mystérieux, le dernier fond de l'âme, là où, dans ce fond, elle a Dieu essentiellement, réellement et substantiellement. Ce serait là que Dieu agirait, là qu'il serait essentiellement, là qu'il jouirait de lui-même, et on ne pourrait pas plus séparer Dieu de ce fond, qu'on ne peut le séparer de lui-même. Cela provient de son éternelle ordonnance; il en a ainsi décidé qu'il ne veut, ni ne peut s'en séparer. C'est ainsi que ce fond a, par grâce, tout ce que Dieu a par nature. Dans la mesure où l'homme se laisserait aller dans le fond, la grâce naîtrait et n'y aurait pas autrement sa plus haute forme de naissance » (LX^d, 3).

Ainsi donc Tauler nous dit nettement que, dans sa manière d'entendre la contemplation qui réalise en nous l'image parfaite de la sainte Trinité, il se sépare de saint Thomas, pour suivre d'autres maîtres dont l'enseignement lui paraît être plus profond et serrer de plus près la réalité. Ces maîtres ne sont pas ici nommés, mais il est difficile de ne pas reconnaître parmi eux Eckhart, qui, au sujet de l'image de la sainte

Trinité, s'exprime ainsi : « Cherchons en quoi repose cette véritable image de Dieu. Dans les facultés, répond un maître, et on tient généralement cette réponse pour exacte. Mais cette proposition n'est vraie que si on l'entend bien. Prend-on les facultés en tant qu'elles sont distinctes? En ce sens, la réponse précitée n'est pas le dernier mot de la vérité ; mais elle est bonne, si elle parle des facultés en tant qu'elles s'unifient en ce que l'âme peut offrir de plus élevé (1). »

9. Or, nous l'avons vu, ce que l'âme peut offrir de plus élevé, ce en quoi toutes les puissances viennent s'unifier, c'est le *fond* de l'âme, c'est l'intelligence en tant qu'elle jouit d'une passivité supérieure à laquelle aucune activité créée ne correspond, d'une réceptivité que Dieu seul peut combler, c'est le *Gemüt*, le *vouloir foncier*, source essentielle de toute l'énergie de nos facultés. Quand l'homme, recueillant en ce *vouloir foncier* toute l'énergie habituellement dispersée dans l'exercice de nos diverses facultés, s'arrachant aux multiples sollicitations du bien créé, renonçant à tout amour-propre, « se tourne bien en face de Dieu, sans intermédiaire », c'est-à-dire sans le secours d'aucune image particulière, « avec une charité agissante et en fixant sur lui son intention... (LVI, 5) et s'élançait avec son vouloir foncier dans l'abîme divin dans lequel il était en son état d'incrée (LXVI, 5), la puissance du Père vient et le Père appelle l'homme en lui-même. Alors, tout comme le Fils naît du Père et reflue dans le Père, ainsi l'homme, lui aussi, est engendré par le Père dans le Fils et reflue dans le Père avec le Fils, devenant un avec lui » (LX^d, 5). C'est à ce moment que l'âme devient la drachme parfaitement marquée à l'effigie de Dieu, à l'image de la sainte Trinité.

« Ce n'est pas assez, pour cette effigie, que l'âme soit une image de Dieu, mais cette effigie est Dieu lui-même en sa propre, pure et divine essence. En cette image, Dieu s'aime, se connaît et jouit de lui-même... car Dieu et l'âme ne font plus qu'un en cette union, d'une unité de grâce et

(1) *Vom Gottesreich*, dans BUTTNER, t. II, p. 196.

non pas de nature » (XXXVII, 5). « Si le Verbe éternel est dit dans le fond de l'âme et si le fond a autant de préparation et de réceptivité qu'il en faut pour recevoir le Verbe tout entier, par manière de génération, et non seulement partiellement, mais pleinement, le fond devient alors un avec le Verbe, le même être que le Verbe, bien que le fond garde son essence créée, mais il a la pleine unité d'union. C'est ce qu'atteste Notre-Seigneur quand il dit : « *Qu'ils soient un, comme nous sommes un* » (Jean, xvii, 11), et aussi quand il disait à saint Augustin : *Tu seras changé en moi.* » (LXI).

L'image surnaturelle de la sainte Trinité en nous est donc le Verbe lui-même, image parfaite de Dieu, unie à notre âme, comme l'agent au patient, dans une unité mystérieuse où Dieu devient l'unique principe actif de notre vie d'âme et qui donne à l'âme la noblesse et la joie de la vie divine dans la mesure où, en ce monde, elle est capable d'en prendre conscience et de goûter à son ivresse sans mourir.

10. Cette unité de grâce laisse cependant intacte la distinction des natures. Comment cela peut-il être ? C'est un mystère qui ne doit pas tellement nous surprendre, alors que, dans la vie quotidienne, nous avons déjà tant d'unions mystérieuses. « Cette union est bien supérieure à tout ce que l'intelligence humaine peut imaginer, au-dessus de tous les changements : bien supérieure à celle qui mêle la toute petite goutte d'eau au vin du tonneau dans lequel elle se perd, à celle du rayon de soleil avec sa lumière, ou encore à celle de l'âme et du corps qui ne font ensemble qu'un seul être. Ici, dans cette union, l'esprit est attiré, élevé au-dessus de son infirmité, de son état naturel, de sa dissemblance avec Dieu... tout son agir, son être sont imbibés de Dieu. Il est changé et transformé en une manière d'être divine. A ce moment, la naissance s'accomplit ; l'esprit perd toute dissemblance (1) (les distinctions qui restent entre deux choses semblables) ; il s'écoule dans l'unité divine... Il y a des insensés, des fous qui comprennent cela d'une façon charnelle et

(1) Nous suivons ici le ms. A 83 de Strasbourg.

22. Voici que déjà commencent ou deviennent plus fréquentes les grâces d'oraison mystique. Vains sont les efforts de ceux qui essaient de se procurer eux-mêmes cette oraison. « Il y a des personnes qui veulent, avec leur lumière naturelle, goûter cette naissance, toutes celles-là doivent rester en route et se perdre. Cela ne mène à rien (IV, 20). Elles veulent, avant que Dieu les délivre, se délivrer elles-mêmes (des ténèbres d'Égypte) et avec de grands mots, contempler et dire des choses sublimes au sujet de la Trinité. Quelle misère et quelles erreurs sont sorties de là et en sortent encore tous les jours! c'est une désolation pour ceux qui le savent!... Demeure dans la brume jusqu'à ce que l'ange t'ait invité à sortir » (II, 14). Quand l'heure du jour de fête est venue (XII, 1), la claire lumière qui se reflète dans la partie purement spirituelle de l'âme brille dans le fond, les images disparaissent (IV, 21), « l'homme reçoit une plus haute naissance intérieure et considère les divines ténèbres qui sont obscures parce que l'être divin déborde la capacité de connaissance et de vision de toute intelligence créée, à la façon du soleil qui, par son éclat, aveugle les yeux de l'homme, ou parce que Dieu est absolument transcendant, au-dessus de tout ce qu'on peut lui attribuer en fait de formes déterminées représentées par des noms ».

« Quand l'homme a goûté à cette piété toute intérieure, elle le fait se plonger et s'écouler dans son propre néant et sa petitesse, car plus la grandeur de Dieu brille clairement pour lui, plus il reconnaît facilement sa petitesse et son néant. » C'est même à cela « qu'on reconnaît s'il y a eu vraiment illumination venant de Dieu et si... au lieu de ne toucher que les images et les facultés de l'âme, elle est allée jusqu'au fond... Ces aimables hommes ont soif de souffrance et d'humiliation, d'imitation de leur bien-aimé Seigneur Jésus-Christ. Ils ne tombent ni dans une fausse inactivité, ni dans une fausse liberté et ne s'amuse pas à papillonner (avec leur raison); car ils sont à leurs propres yeux petits et

5. C'est par l'ange que Joseph fut averti et rappelé au pays d'Israël. Israël signifie « terre de vision » (1). Voici où s'égarèrent beaucoup de personnes de haute spiritualité (2) : elles veulent, d'elles-mêmes, rompre violemment les multiples mailles du filet, avant que Dieu les en dégage, avant que l'ange les en fasse sortir ou les exhorte ; et cela les fait tomber en de redoutables erreurs. Elles veulent, avant que Dieu les délivre, se délivrer elles-mêmes par la subtilité de leur propre raison, et, avec des discours élevés, contempler et dire des choses sublimes au sujet de la Trinité. Quelle misère et quelles erreurs sont sorties de là et en sortent encore tous les jours ! c'est une désolation pour ceux qui le savent (3). Ces gens ne veulent pas supporter les liens qui les emprisonnent dans les ténèbres d'Égypte (Égypte veut dire ténèbres). Mais, sache-le bien : aucune des créatures que Dieu a jamais faites ne peut te mettre au large, ni même t'aider à sortir. Dieu seul le peut. Cours, cherche, bats les chemins du monde entier, tu ne trouveras ce secours en personne qu'en Dieu seul. Notre-Seigneur veut-il prendre un instrument, un ange ou un homme, pour faire cette œuvre ? il le peut ; mais c'est Lui qui doit le faire et personne d'autre. C'est pourquoi cherche ce secours à l'intérieur, dans le fond ! cesse tes courses au dehors ; abandonne-toi, soumets-

ist ein flissig vaste stan in eime götlichen leben und in eime einzigen zuonemen. » L'édition de Bâle, fol. 6^r, col. 2, l. 44, dit *fest steen* et *empsig* au lieu de *einzig*. Celle de Cologne, fol. 37^r, col. 2, l. 7, *waistumb*, et *empsig*. — Il est évident que *vaste stan* est une corruption ; il faut lire *wahstum* ; de même au lieu de *einzig*, il faut lire *emsig*. Vb. 1 porte *wasdame* et *unmezich*.

(1) S. Jérôme, *Patr. lat.*, t. XXIII, col. 788, écrit : « Israel, est videre Deum, sive vir aut meus videns Deum » ; et Isidore, *Patr. lat.*, t. LXXXII, col. 282, n. 6 : « Israel, vir videns Deum... »

(2) *Manig ewig mensche*, Vetter, p. 14, 11-12, littéralement, *beaucoup d'hommes d'éternité*.

(3) L'illuminisme des Béghards et autres faux mystiques du moyen âge a donné fort à faire à l'Église, au temps de Tauler.

petite soit-elle, qui tombe sur toi, sans que Dieu l'ait prévue de toute éternité, l'ait voulue et désirée, et c'est pourquoi elle s'abat sur toi. As-tu mal au doigt? mal à la tête? as-tu froid aux pieds? as-tu faim? soif? t'afflige-t-on en paroles ou en actions? quoi qu'il puisse t'arriver de fâcheux, tout cela te prépare et sert à ta vie de noble joie. Il a été ordonné par Dieu que tout cela t'arrive. C'est mesuré, pesé, compté, et rien de moins, rien d'autre ne peut arriver. Que mon œil ait sa place en ma tête, voilà ce qui a été ordonné de toute éternité par Dieu le Père qui est dans les Cieux; qu'il me soit arraché et que je devienne aveugle ou sourd, le Père qui habite dans les Cieux a encore prévu éternellement qu'il devait en être ainsi; il avait pour cela, de toute éternité, un dessein éternel, et c'est ainsi, de toute éternité, qu'en Dieu j'ai perdu la vue. Ne dois-je pas alors ouvrir l'œil ou l'oreille de mon cœur, et remercier mon Dieu de ce que son éternel dessein s'est accompli en moi? Devrais-je en souffrir? Je devrais, au contraire, y trouver un admirable sujet d'actions de grâces. Il en va de même pour la perte de tes amis, de ton bien, de ton honneur, de ta consolation et pour tout ce que Dieu t'envoie; tout cela, si tu peux l'accepter, te prépare et te dispose à la vraie paix. Il y a des gens qui disent: « Maître, je vais bien mal et je souffre beaucoup. » Et quand je leur réponds que c'est très bon pour eux, ils reprennent: « Non, maître, j'ai mérité cette souffrance, j'ai nourri en moi une image mauvaise (1). » — Ne t'inquiète pas, cher enfant, si la souffrance est méritée ou non méritée; prends-la comme venant de Dieu (2), et remercie Dieu, livre-toi et soumets-toi.

(1) C'est-à-dire: j'accepterais joyeusement cette souffrance, si j'étais sûre que ce fût simplement une épreuve pour mon progrès dans la voie de la sainteté; mais j'ai peur que ce soit la peine méritée de telle ou telle faute que je crains d'avoir commise, et c'est ce qui me peine.

(2) D'après Vb. 1. — Ne viennent pas de Dieu les souffrances que nous nous forgeons nous-mêmes en grossissant celles que nous recevons ou en y ajoutant par nos préoccupations inutiles et désordonnées.

Toutes les myrrhes que Dieu donne sont ordonnées. Il veut, par la souffrance, entraîner l'homme à de grandes destinées ; c'est pour cela qu'il a placé toutes choses en opposition avec l'homme. Dieu aurait pu aussi bien et aussi facilement faire croître le pain que le blé, s'il n'avait voulu que l'activité de l'homme s'exerçât en tout. Chaque détail du plan éternel a été ainsi ordonné et prévu mieux qu'aucun peintre n'a jamais prévu, dans son imagination, comment il donnera chaque coup de pinceau à son tableau, aussi court, aussi long, aussi large qu'il soit et sans qu'il puisse en être autrement si le tableau doit atteindre la perfection d'un chef-d'œuvre, comment il doit distribuer la couleur rouge et bleue. Dieu est mille fois plus appliqué à déterminer comment, par les multiples coups de pinceaux de la souffrance et les multiples couleurs (1), il amènera l'homme à la forme qui lui plaît le plus, pourvu que l'homme estime à leur valeur ces dons et ces myrrhes.

4. Mais il y a des gens qui ne se contentent pas de la myrrhe que Dieu leur donne, ils veulent en prendre encore plus, ils se cassent la tête, s'abandonnent à des imaginations malades et, après avoir longtemps et beaucoup souffert, ils n'en tirent point profit. Il en résulte peu de grâce, et ces gens en restent toujours au même point ; car ils bâtissent d'après leur propre plan, qu'il s'agisse de pénitences, d'abstinences, de prière ou de méditation ; Dieu doit toujours attendre leur bon vouloir et que prenne fin leur œuvre personnelle. Cela ne mène à rien. Dieu a décidé de ne récompenser que ses propres œuvres : ce sont celles-là seulement et non pas les tiennes qu'il couronne dans le royaume des Cieux. Ce que lui-même n'a pas fait en toi, il le compte pour rien (2).

(1) Couleur des vertus, d'après Vb. 1.

(2) Il ne faudrait pas conclure de ce paragraphe que Tauler condamne les mortifications volontaires ; mais ces mortifications

5. Voici maintenant une myrrhe beaucoup plus amère que Dieu envoie : l'angoisse intérieure et les ténèbres intérieures. Ces souffrances, chez celui qui en fait la pleine expérience et qui s'y abandonne, consomment la chair, le sang et toute la nature. Ce travail intérieur change beaucoup plus la couleur du visage que de grandes pratiques extérieures, car Dieu vient avec des tentations effrayantes et des épreuves exceptionnelles et extraordinaires que personne ne connaît, sauf celui qui les éprouve. Il y a de ces gens qui ressentent en eux-mêmes des souffrances si surprenantes, une myrrhe si extraordinaire, qu'il n'est guère d'homme qui puisse se diriger en pareil trouble, mais Dieu sait bien où il veut en venir ; hélas ! à ne pas considérer dans quel amour Dieu nous donne cette myrrhe, on se fait un tort extraordinaire, personne ne peut assez pleurer ce dommage. Laisse-t-on passer cette myrrhe dans l'indolence ou l'inattention ? on n'en tire aucun profit. Alors on s'en vient dire : « Maître, quelle aridité et quelle obscurité dans mon intérieur ! » Mon cher enfant, prête-y attention, et tu l'en trouveras mieux que de grandes douceurs.

6. Il y a deux façons de résister à la myrrhe que Dieu nous offre : par nos sens ou par notre raison.

La myrrhe extérieure est rejetée par les sens. Certaines gens se prétendent assez sages et s'imaginent pouvoir, avec leur sagesse, se préserver de la souffrance. Ils attribuent ces contrariétés extérieures à la bonne ou mauvaise fortune et pensent qu'ils auraient dû mieux se garder de la souffrance.

ne doivent être faites que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint nous signalant comment nous devons offrir à Notre-Seigneur la myrrhe du détachement dont Tauler a parlé tout d'abord et qui inclut beaucoup de privations spontanées des biens auxquels nous avons été trop attachés. — Tauler condamne seulement ces rêves de mortifications extraordinaires qui égarent tant de débutants dans les voies de la perfection.

S'ils avaient fait ceci ou cela, les choses se seraient bien arrangées et la souffrance leur aurait été pleinement épargnée. Ils veulent être plus sages que Dieu, lui en apprendre, lui faire la leçon, et ils ne peuvent pas accepter ce qu'il leur envoie. Ces personnes ont de grandes souffrances, et leur myrrhe leur devient très amère (1).

Il y en a d'autres qui regimbent contre la myrrhe intérieure, avec leur subtilité naturelle : ils veulent s'échapper de ces tourments qui sont en eux, à force de considérations rationnelles.

De là vient que beaucoup de gens simples avancent plus vite que ceux-ci ne le font avec les hautes conceptions de leur raison ; car les gens simples suivent Dieu simplement ; ils ne savent pas faire autrement. Mais en vérité, si les raisonnateurs suivaient Dieu et s'abandonnaient à lui, ils parviendraient au but, d'une façon bien supérieure et avec plus de joie, car leur raison les aide merveilleusement en tout. Ah oui ! si seulement ils s'abandonnaient à ces épreuves, il n'y aurait goutte de sang en ceci, si petite soit-elle, qui ne pût leur être d'une utilité extraordinaire (2).

Et, de cette myrrhe se dégage alors un parfum précieux, du petit grain d'encens s'élève comme une fumée d'encens précieux. L'encens contient un excellent parfum, et quand la flamme atteint son petit grain, elle le lèche, elle ne cherche dans le grain que le parfum, elle délivre le prisonnier retenu dans ce grain, lui permet ainsi de s'échapper, et de là vient la bonne odeur. Cette flamme n'est pas autre chose que le brûlant amour de Dieu, qui est dans la prière. La prière, c'est l'encens d'où se répand le très agréable parfum de la sainte dévotion, car il est écrit : « La prière n'est qu'une

(1) Tauler proteste à bon droit ici contre les regrets inutiles et les vaines hypothèses qui ne font que raviver et augmenter notre chagrin.

(2) *Goutte de sang*. Il s'agit de la plus petite des souffrances extérieures, qui sont elles-mêmes bien moindres que les souffrances intérieures.

élévation de l'esprit vers Dieu (1). » Tout comme la paille existe pour le grain et ne peut servir à rien d'autre, tout au plus à faire un lit sur lequel tu te reposes, ou encore du fumier, de même la prière extérieure ne sert à rien de plus qu'à exciter l'homme à cette noble dévotion ; alors s'échappe le précieux parfum. Quand le parfum s'exhale, abandonne sans hésitation la prière vocale. (Cet avis ne s'applique pas aux personnes obligées à certaines prières par les lois de la sainte Église)..... (2)

(1) S. THOMAS, *Summa Theologica*, I^a II^{ae}, q. LXXXIII, a. 1, 2. Cette définition de la prière est empruntée à saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, l. III, ch. XXIV.

(2) La troisième partie, consacrée à l'or, se trouve dans Vb. 1 et dans C. 1543. Y a-t-il une raison valable pour en nier l'authenticité ?

tant savoir quelque chose de son Dieu qui lui est ainsi voilé et caché.

2. Tandis qu'elle s'applique à cette recherche, en elle se lève une étoile, c'est-à-dire une clarté et un rayonnement de la grâce de Dieu, une lumière divine, car le mot « étoile » veut dire ce qui brille. « Voici maintenant que cette lumière indique à l'âme le lieu de cette naissance ; car aucune lumière naturelle ne pourrait indiquer ce lieu. Où donc est-il né ? Il y a des personnes qui veulent, avec leur lumière naturelle, goûter cette naissance ; toutes celles-là doivent rester en route et se perdre. Cela ne mène à rien. On ne peut pas trouver de soi-même cette naissance, car la même lumière qui a proféré le verbe, doit aussi nous révéler ce qu'elle est et où elle s'est accomplie. Ces insensés ne peuvent pas et ne veulent pas attendre qu'ils soient éclairés par celui qui nous la découvre. Ils font de violents efforts pour aller de l'avant, ils veulent faire cette découverte avec leur lumière naturelle, mais c'est impossible, ils doivent attendre le temps qui n'est pas encore venu.

Ce désir se fait et devient, chez quelques-uns, si ardent qu'il pénètre dans la chair et dans le sang, voire, jusqu'à la moelle des os ; car ce que la nature peut faire, elle doit le tenter, si toutefois elle veut que ce désir soit satisfait et que cette naissance lui soit montrée en vérité. Mais aucune lumière naturelle ne peut te l'indiquer (1).

3. Ici il y a trois choses à considérer : la première, ce qui cherche, c'est-à-dire le désir ; la seconde, la manière de chercher ; la troisième, la découverte de la naissance. Il y a aussi

(1) Nous devons mettre toute notre application à nous préparer par le détachement, par la purification de notre cœur et par un désir de Dieu de plus en plus ardent, aux grâces de l'union mystique ; mais inutile de chercher cette connaissance supérieure de Dieu dans l'effort de nos méditations rationnelles.

dans l'homme trois choses : l'une tient à la nature, dans la chair et le sang, ce sont les sens de notre corps et la sensibilité; la seconde est la raison; la troisième est une pure et simple substance de l'âme (1); toutes les trois sont différentes et elles ne sont pas impressionnées de la même façon, mais chacune à leur manière. La lumière du soleil, en elle-même, est simple, mais la même lumière est reçue différemment par des verres différents dont l'un est noir, l'autre jaune, le troisième blanc; — par verre noir, on peut entendre la sensibilité; par verre jaune, la raison; par verre blanc, l'esprit dans la pureté et sa simplicité. Si maintenant la sensibilité (2) se fondaient dans la raison et ensuite, de la raison, dans l'esprit, alors le noir deviendrait jaune, le jaune deviendrait blanc, et, de là résulterait une pure simplicité; c'est là seulement que cette lumière brille et nulle part ailleurs. Quand cette lumière est vraiment bien reçue, toutes les images, formes, figures, tombent, et cette lumière ne montre plus que la naissance en vérité. Le ciel est maintenant dans son obscurité

(1) Tauler distingue à plusieurs reprises la raison (*die vernunft*), de l'esprit (*der geist*) qui nous est représenté dans ce sermon comme une pure et simple substance de l'âme.

Sur le sens de cette distinction et sur sa valeur de vérité, voir *Introduction théol.*, nos 4 et 5.

(2) Si la raison renonçant à sa fonction propre de raison, à son mode naturel de connaissance abstraite, aux idées qu'elle dégage des images et répondant à un appel spécial du Saint-Esprit, se livre simplement à la grâce de connaissance mystique qui lui est alors offerte, elle reçoit, dans l'exercice du don d'intelligence, une augmentation de foi qui lui vaut une conscience immédiate et amoureuse de Dieu dépassant de beaucoup tout ce que peut donner la contemplation naturelle. Cette connaissance mystique est un avant-goût de la vision béatifique, but suprême de toute vie humaine, mais elle lui est de beaucoup inférieure. Voir *Introd. théol.*, nos 9 à 11. Il va de soi que si la raison veut se dégager d'elle-même avant d'être appelée, elle renonce à sa connaissance naturelle sans rien trouver de ce qu'elle cherche. Tauler le dit clairement au début du sermon, comme il l'avait dit au sermon II, comme il le dira souvent.

naturelle, mais si à cette heure il venait à être changé tout entier en un pur et clair soleil, personne, par suite de cet excès de clarté, ne pourrait voir d'autre image. Quand cette éblouissante lumière brille dans l'âme, les images et les formes disparaissent, et là où cette lumière doit apparaître, la lumière naturelle doit s'éclipser et s'éteindre. Car l'étoile, qui indiqua la naissance aux rois, n'était pas une étoile naturelle comme les autres étoiles; elle ne se tenait pas naturellement dans le ciel comme les autres.

Bien que les sens reçoivent leurs images des choses de la nature, cependant ces choses ont, dans les sens, un être beaucoup plus noble que dans leur réalité. Le verre noir symbolise les sens. La raison vient ensuite; elle dépouille les images sensibles de ce qui les fait sensibles, et les rend rationnelles; nous avons alors le jaune. Mais si la raison se dégage d'elle-même, si elle renonce à elle-même et se transforme en esprit pur et simple, nous avons le blanc. C'est là seulement que brille l'étoile; c'est uniquement vers cette lumière que tend la vie de tous les hommes (1).

Ces trois choses correspondent aux trois présents qu'offrirent les rois à l'enfant Jésus (2).

(1) Le sermon IV est inachevé dans les mss. utilisés par Vetter. L'édition de 1521 y donne une suite. Voir, fol. 9^r: « *Hie nachvolget der ander teil der vordrigen predig...* » Le ms. de Vienne 2739 et l'édition de 1543 ont uni les sermons III et IV. Au fol. 38^r de cette édition, on lit: « *An der heiligen drei Kunigtage die erste predig.* » Après l'énoncé du thème, le sermon proprement dit commence: « *Die seel weisst...* ». C'est notre sermon IV qui se continue, sans modification, jusqu'au fol. 38^r, l. 33. Puis, nous lisons: « *Die Künig haben geopfert gold...* » C'est le texte du sermon III, en entier. Ce texte va jusqu'au fol. 40^r, l. 17. La suite parle d'une troisième offrande, et se présente comme la fin du sermon III dont nous avons dit qu'il était inachevé dans l'édition Vetter. Cette suite du sermon est peut-être de Tauler; cependant, nous ne pouvons affirmer son authenticité.

des injures, de la haine ou de l'aversion. Beaucoup de défauts semblables demeurent en elles, avec leur consentement. C'est à cela qu'on peut reconnaître qu'elles veulent préparer elles-mêmes leur fond, agir en lui, et que Dieu ne peut pas agir dans ce fond ; c'est pourquoi leur paix est fausse. Elles ne se sont pas vraiment élevées. Ces âmes ne doivent pas se croire une Jérusalem, ou s'imaginer avoir trouvé par elles-mêmes la vraie paix, mais il leur faudra s'exercer encore bien péniblement (1) à vaincre leurs défauts et à suivre les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la pratique de l'humilité et de la charité ; elles doivent mourir à elles-mêmes en toutes choses et apprendre ainsi à se lever (2).

4. A la seconde catégorie appartiennent les nobles âmes qui vraiment se lèvent et qui par cela même sont illuminées. Ces hommes laissent Dieu préparer leur fond, ils se livrent complètement à Dieu ; ils sortent d'eux-mêmes en toutes choses, et ne gardent rien pour eux, ni dans les œuvres, ni dans les pratiques de piété, ni dans ce qu'ils font, ni dans ce qu'ils ne font pas, pas plus ici que là, ni dans la joie, ni dans la peine ; mais, avec une humble crainte, ils acceptent tout de Dieu et, de même, lui rapportent absolument tout, dans un complet dépouillement d'eux-mêmes et dans un abandon résolu, se courbant humblement sous la volonté divine. Quelle que soit, en toutes choses, la volonté de Dieu, ils en sont toujours contents, dans la paix et dans l'inquiétude, car une seule chose leur plaît, la bonne et très agréable volonté de Dieu.

De ces gens on peut dire ce que disait Notre-Seigneur à ses

(1) La leçon reproduite dans Vetter, p. 23. 5. *sich uben noch vil SICHERLICHEN*, doit être ainsi rétablie : *sich uben noch vil SURLICHEN*, d'après le manuscrit de Vienne 2739.

(2) Une fois de plus, Tauler insiste, et il y reviendra souvent : il n'y a pas de mystique sans ascèse, sans la pratique des vertus morales et en particulier de l'austérité, de la douceur et de l'humilité, qui modèle notre vie sur celle du Christ.

disciples qui l'invitaient à monter à la fête : *Montez-y vous-mêmes, votre temps est toujours prêt, mais mon temps, à moi, n'est pas encore venu* (Jean, vii, 5-8). Le temps de ces personnes est de tout temps, c'est à tout instant pour elles le temps de se livrer et de s'abandonner; mais ce n'est pas à tout instant qu'est son temps à lui, le temps dans lequel il doit ou veut agir et illuminer. Pour cela, elles s'en remettent à sa divine volonté, avec une longanimité soumise et patiente.

5. Ce qui distingue ces hommes des premiers, c'est qu'ils laissent Dieu préparer leur fond et ne le préparent pas eux-mêmes. De tels hommes ressentent bien, aussi, les premières attaques et le tourment qui en résulte, car personne n'en est exempt; mais ensuite, si on leur reproche leurs péchés, qu'il s'agisse d'orgueil, de plaisir de la chair, de jouissance temporelle, de colère, de haine, de n'importe quelle attaque du mal, si pénible et si dure qu'elle soit, ils recourent humblement à Dieu aussitôt après le premier mouvement, ils s'en remettent à sa volonté, ils se livrent et s'abandonnent. Ces gens se lèvent en vérité, car en tout ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, aussi deviennent-ils vraiment, eux aussi (1), une vraie Jérusalem et ils ont la paix dans le trouble, la joie dans la souffrance. En tout, la volonté de Dieu leur agréée, et c'est pourquoi le monde entier ne saurait leur ravir leur paix. Tous les diables et tous les hommes conjurés ne pourraient pas la leur enlever.

Ces gens ne goûtent que Dieu seul et rien d'autre. Ils sont en vérité illuminés, car Dieu répand en eux sa lumière claire et pure en toutes circonstances, même aux heures de l'obscurité la plus profonde, et beaucoup plus vraiment encore à cet instant, qu'aux heures de brillantes clartés. Ah! que ces gens sont aimables! Ce sont des gens surnaturels, divins (2);

(1) Eux aussi, après Notre-Seigneur et tous les saints ses imitateurs.

(2) *Surnaturels, divins*. L'état de fidélité commune dans la pra-

ils ne travaillent et ne font rien sans Dieu dans toutes leurs actions, et, si on peut ainsi parler, en un certain sens, ils ne sont plus, mais c'est Dieu qui est en eux.

Ah! ce sont des hommes tout aimables; ils portent le monde entier; ils sont les nobles colonnes du monde (1). Pour celui qui se tiendrait bien en cet état, quelle délicieuse félicité!

6. La différence entre ces deux sortes de gens consiste en ce que les premiers, ceux qui veulent préparer eux-mêmes leur fond et ne s'abandonnent point à Dieu pour que lui-même le prépare, ont leurs facultés emprisonnées dans leurs défauts, à tel point qu'elles ne peuvent s'en dégager. C'est même avec satisfaction qu'ils demeurent en cet état. Ils conservent avec plaisir ce qui leur est propre, leur propre volonté.

Mais les autres nobles hommes, ceux qui se laissent préparer par Dieu, ces hommes nobles, heureux et abandonnés, sont élevés au-dessus d'eux-mêmes et en conséquence, dès la première attaque et prise de conscience du péché, ils se hâtent de confier leur mal à Dieu, de telle sorte qu'il n'y a plus de péché, parce qu'ils sont dans une divine liberté.

7. Mais pendant que Dieu prépare leur fond, ces gens ne doivent-ils pas, de leur côté, accomplir des œuvres extérieures? Ne convient-il pas qu'ils agissent? De nécessité, non (2). Et pourtant le texte dit : *Surge*, et leur ordonne de

tique des commandements est déjà un état surnaturel et divin; c'est le degré supérieur et extraordinaire de divinisation des âmes parfaites, qui les fait appeler, par Tauler, surnaturellement divines.

(1) Voir l'étude de M. A. CORIN, *La tombe de Tauler* dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1922, n° 4, p. 672. L'auteur établit quelque rapport entre un texte similaire emprunté à un sermon pour l'Ascension, Vetter p. 80, 18-19, *dis sint die sùlen der welte und der heiligen kirchen*, et la colonne qui se trouve gravée sur la pierre tombale de Tauler.

(2) La leçon reproduite dans Vetter est incorrecte, p. 24, 14. Nous traduisons d'après le ms. de Vienne. — Tauler ne condamne

se lever, n'est-ce pas toujours une œuvre? Oui, il y a une œuvre qui leur convient, qu'ils doivent faire en tout temps, sans relâche, aussi longtemps qu'ils vivent, et sans laquelle l'homme ne peut jamais arriver à la perfection. Ils doivent en tout temps se lever, diriger leur cœur vers Dieu, affranchir le fond de leur âme, se demander en tout temps, dans une humble crainte : « Où est-il, celui qui est né? » et prendre intérieurement conscience de ce que Dieu leur demande, afin d'y satisfaire. Dieu veut-il qu'ils soient passifs? ils seront passifs; les veut-il actifs? ils agiront; les veut-il dans la contemplation et la jouissance? ils jouiront. Le fond leur rend à eux-mêmes témoignage que c'est Dieu qui l'a préparé et purifié. Dieu veut posséder ce fond à lui seul et il ne veut pas qu'une créature y entre jamais.

Dieu agit dans le fond de la première catégorie d'hommes *par intermédiaire*, et, *sans intermédiaire* (1), chez les autres, les nobles et saintes âmes. Mais ce que Dieu opère dans ces gens, dans leur fond en contact immédiat avec Lui, personne

pas les œuvres extérieures, mortifications, pratiques de piété; mais il ne leur reconnaît de valeur que dans la mesure où elles nous sont demandées par le Saint-Esprit.

(1) La distinction, si fréquente dans Tauler, entre l'opération que Dieu exerce dans notre âme *par intermédiaire* ou *sans intermédiaire* se retrouve déjà dans les écrits des anciens Pères orientaux, ainsi qu'en témoigne ce texte de la vie des saints Barlaam et Josaphat, ch. xx, où l'auteur, après avoir dit quel avant-goût du ciel peut nous donner la prière bien faite, ajoute : « Le nom d'avant-goût du ciel ne convient pas à toute prière, mais cette dignité n'appartient qu'à celle qui s'apprend de Dieu même, que Dieu donne à celui qui prie, qui s'élève au-dessus de toutes les choses de la terre et nous met *sans intermédiaire* en présence du Seigneur Dieu » (P. G., t. XCVI, col. 1011). Nous sommes *sans intermédiaire* en face de Dieu quand nous prenons directement conscience de sa vie en nous, sans le secours d'aucune image créée. Ce mode supérieur d'oraison est un don spécial de Dieu et nous ne saurions y arriver par l'effort de nos méditations personnelles, même avec le secours de la foi et des grâces habituelles de la vie chrétienne ordinaire.

pendant elle doit être vraie cette parole, puisque c'est l'éternelle vérité qui l'a dite (1).

2. Un joug est quelque chose qu'on traîne ou qu'on tire péniblement après soi; un fardeau est ce qui pèse beaucoup et nous est lourde charge. Qu'on voie dans le joug, l'homme intérieur (2), et dans le fardeau l'homme extérieur, le vieil homme, l'homme terrestre (3). L'homme noble, l'homme intérieur est sorti du noble fond de la divinité; il est formé à l'image de Dieu noble et pur (4), et il est invité, appelé, attiré de nouveau dans ce fond de Dieu, afin d'y avoir part à tout le bien qui se trouve par nature, dans ce délicieux et noble abîme, et que, par grâce, l'homme peut conquérir.

Comment Dieu s'est-il établi dans le fond intime de l'âme? Comment y demeure-t-il caché et voilé? Celui qui pourrait découvrir, reconnaître et contempler ce mystère serait sans aucun doute bienheureux. Quoique l'homme ait détourné son visage et s'égare bien loin de cette béatitude, il ressent pour elle un éternel attrait et une inclination telle que, même quand il veut s'en distraire (5), il ne peut trouver aucun repos; car toutes les autres choses, en dehors de celle-là, ne peuvent pas lui donner pleine satisfaction. Ce bien divin l'attire à son insu, dans le repos (6), car il est la fin de l'homme. C'est ainsi que toutes choses trouvent leur repos

(1) Abstraction faite de l'interprétation mystique de Tauler, il importe de noter que le joug de Notre-Seigneur n'est doux que pour ceux qui le portent en esprit d'amour et de générosité, comme des enfants du Père Céleste. Il est lourd pour ceux qui le traînent, servant Dieu en mercenaires, avec le seul souci d'éviter le péché mortel et l'enfer.

(2) Sur l'homme intérieur, voir *Introd. théol.*, nos 1 et 24.

(3) L'édition VETTER dit, p. 25, 19, *den ersten menschen*. Nous traduisons ici d'après le Ms. de Vienne 2739, qui porte *irdeschen*.

(4) Voir *Introduction théol.*, nos 7 à 10, puis 34 sq.

(5) Vb. 1 porte *wan he dit umbegait*, au lieu de *waz er dis umbegait* de l'édition VETTER, p. 25, 28.

(6) D'après Vb. 1.

dans leur milieu naturel : la pierre sur la terre, le feu dans l'air, et l'âme en Dieu.

3. A qui maintenant est-il doux de tirer ou de traîner ce joug? (1) A personne, si ce n'est à ceux qui se sont détournés de toute créature, qui en ont tourné leur visage, leur cœur, leur action vers l'intérieur (2). L'âme est véritablement une réalité placée entre le temps et l'éternité. Se tourne-t-elle vers le temps? elle oublie l'éternité dont les réalités s'éloignent et lui paraissent en conséquence petites (3), comme nous apparaît petit tout ce qu'on voit dans le lointain, tandis que ce qui est tout près paraît grand, parce qu'il y a moins d'espace intermédiaire. Par exemple, le soleil est soixante fois plus grand que toute la terre, et cependant, celui qui, en été, quand le soleil est au zénith, prendrait un bassin rempli d'eau et y mettrait un petit miroir, verrait alors le grand soleil apparaître tout entier dans le bassin, mais seulement comme un petit disque. Mais qu'on mette un écran, si petit qu'il soit, entre le miroir et le grand soleil, cet écran fera complètement disparaître du miroir l'image du grand soleil. Il en va de même pour l'homme qui n'a pas enlevé l'obstacle (4) quel qu'il soit, et quelque petit qu'il soit, qui l'empêche de voir dans son fond. Ce même obstacle lui enlève sans aucun doute la possibilité de voir le grand Bien, qu'est Dieu lui-même, se réfléchir dans le miroir de son âme (5).

(1) Vb. I dit *trechen*, au lieu de *tragen*, VETTER, p. 26, 2.

(2) D'après Vb. I.

(3) Vb. I : *danabe achtet si si kleine*, au lieu de *dannan abe sint sù kleine*, VETTER, 26, 5.

(4) Nous traduisons d'après le Ms. de Vienne, qui porte *der niet abe inhait gelacht*, au lieu de *der das mittel geleit het*, qui a placé l'intermédiaire, VETTER, p. 26, 13. La leçon de Vienne est, sans aucun doute, préférable.

(5) La comparaison du miroir est très chère aux mystiques, parce qu'elle nous dit aussi bien que peut le faire une image comment, dans la conscience mystique, que la grâce de la contemplation peut nous donner de Dieu, l'âme ne fait plus qu'un

qu'est Dieu. L'âme dans laquelle doit se refléter le soleil, ne doit pas être troublée par d'autres images, mais elle doit être pure, car la présence d'une seule image dans le miroir fait écran. Tous ceux qui n'obtiennent pas cette netteté intérieure et en qui par conséquent le fond mystérieux de l'âme ne peut pas se découvrir et se manifester, ne sont que des marmittons (au service de Dieu) (1). C'est à ceux-là que le joug est dur. Et si quelqu'un n'a jamais eu cette contemplation intérieure, s'il n'a jamais goûté aux joies de ce fond de l'âme, c'est, dit Origène, un signe manifeste qu'il n'y goûtera jamais et n'en jouira pas dans l'éternité (2).

L'homme qui ne rentre pas au moins une fois par jour dans le fond de son âme, du moins selon ses moyens, celui-là ne vit pas en vrai chrétien. Mais pour ceux qui débarrassent ce fond, le nettoient et en écartent les images, afin que le soleil puisse y répandre sa lumière, le joug de Dieu est plus doux que le miel, que toute douceur, et tout ce qui n'est pas ce joug leur est insipide et amer. Oui, pour tous ceux qui ont jamais goûté à de telles joies, le monde entier est un fiel amer; car lorsqu'on a goûté de ces joies, ce noble fond appelle et attire si fort, que la moelle en sort des os et le sang des veines; et où cette image s'est vraiment formée, toutes les autres images se détachent et disparaissent.

5. Si les choses de quelque nature qu'elles soient te sont un obstacle, c'est parce qu'elles te déforment avec elles, par l'esprit de propriété (3). Si tu étais libre d'images et de tout

(1) Des serviteurs du dernier degré, au lieu d'être mis au rang des âmes qui sont les épouses du Christ.

(2) Tauler dit cependant à plusieurs reprises qu'il est de très saintes âmes auxquelles Dieu ne donne jamais en cette vie les joies de l'union mystique sentie. C'est qu'en dehors des ivresses et aussi des angoisses de l'union mystique, telle que la décrit Tauler dans ses sermons, il y a une forme plus effacée de contemplation intérieure que tout enfant de Dieu goûte à certains moments de sa vie.

(3) L'esprit de propriété est l'inclination naturelle que nous

(esprit d') attachement, tu pourrais alors posséder un royaume, sans que cela te nuise en rien. Sois donc sans esprit de propriété et sans images, et tu pourras posséder tout ce dont tu as besoin. On raconte d'un saint Père qu'il était tellement dépouillé d'images, qu'il n'en pouvait conserver aucune en lui. Un jour un visiteur vint frapper à sa porte et lui demander quelque chose. Le Père répondit qu'il allait le lui chercher, mais une fois rentré dans sa cellule, il avait tout oublié. On frappa de nouveau, et il demanda : « Que veux-tu ? » L'autre fit pour la seconde fois la même demande ; le Père lui affirma encore qu'il allait chercher l'objet demandé, puis il l'oublia comme la première fois. Comme on frappait pour la troisième fois, il dit enfin : « Viens et prends toi-même ce qu'il te faut ; je ne peux pas en conserver l'image si longtemps en moi, tellement mon esprit est vide de toute image (1). »

6. Dans ces gens ainsi détachés d'images, le soleil de Dieu pénètre ; ils sont si noblement arrachés à eux-mêmes et à toutes choses, ils ont tellement livré leur volonté, eux-mêmes et toutes choses à la volonté divine dans laquelle ils sont enlacés ; ils sont si délicieusement attirés sous le joug de Dieu, qu'ils en oublient toutes les choses de ce monde, tant elles leur paraissent petites. Au contraire, elles leur paraissent tout proches, les choses de l'éternité ; car elles sont en eux ; et à raison de cette proximité, elles leur semblent grandes ; elles sont à eux sans intermédiaire (2) et c'est ce qui leur procure cette douceur.

avons à user et à jouir du bien créé, comme si nous en étions le créateur et comme si cette jouissance était notre fin, oubliant que ce bien créé nous vient de Dieu et qu'il n'est bon que dans la mesure où il nous aide à penser à Dieu et à aimer Dieu, le seul bien dont nous devons jouir et dans lequel nous puissions nous reposer.

(1) Non seulement vide, mais si plein du sentiment de Dieu, qu'il est rebelle à toute impression profonde d'images créées.

(2) Ils en ont une connaissance de conscience psychologique, et

7. Passons maintenant à l'autre partie du texte : *Mon fardeau est léger*. Elle vise l'homme extérieur sur qui pèsent des souffrances de toutes sortes. O Dieu tout aimable, où sont-ils ces hommes bienheureux qui trouvent léger le fardeau de Dieu ? Car personne ne veut souffrir, et cependant il y aura toujours matière à souffrance et à renoncement, quoi que tu fasses. *Le Christ lui-même dut souffrir et entrer ainsi dans sa gloire* (Luc, xxiv, 26). Que dois-tu donc souffrir ? Tu dois souffrir tout ce que t'apportent les jugements et les décrets providentiels de Dieu, au lieu et dans les circonstances où cela tombe sur toi, d'où que cela vienne, directement de Dieu ou des hommes. La mort te prend-elle tes amis ? ou bien perds-tu ton bien, ton honneur, la consolation intérieure ou extérieure, celle qui vient de Dieu ou des créatures ? Voilà les fardeaux que tu dois porter allègrement, et puis aussi tes propres défauts qui t'affligent et que tu ne parviens pourtant pas à vaincre. Place-toi sous le fardeau, pour souffrir selon la volonté de Dieu, et remets tout à Dieu.

8. Le cheval fait du fumier dans l'étable ; en soi le fumier est sordide et répand une odeur infecte ; cependant le même cheval le traîne avec beaucoup de travail dans les champs, où il fait croître la précieuse récolte d'un beau froment ou d'un vin délicieux ; récolte qui n'aurait pas été si bonne, s'il n'y avait pas eu de fumier. Ton fumier à toi, ce sont tes propres défauts dont tu ne viens pas à bout pour l'instant, dont tu ne parviens ni à te défaire, ni à dominer. Prends avec application la peine de les porter sur le champ de la très aimable volonté de Dieu, dans un véritable abandon de toi-même (1). Épands

non seulement une connaissance abstraite par intermédiaire d'idées. Cf. *Introduction théol.*, nos 26 et 27.

(1) Il ne s'agit pas évidemment de renoncer à toute lutte contre ses défauts et de s'abandonner à leurs mauvaises inclinations, mais d'accepter avec patience, et comme permis par la Providence

ton fumier dans ce noble champ et, sans aucun doute, il en sortira, dans un humble abandon, des fruits nobles et délicieux.

9. Celui qui se courberait sous ce fardeau, et sous les jugements et les décrets de Dieu, dans un humble abandon, qui se soumettrait à la volonté divine dans l'avoir et la privation, avec une application persévérante et une humble espérance, qui recevrait toutes choses comme venant de Dieu et rapporterait tout à Lui dans un véritable détachement, et qui, demeurant continuellement en lui-même, s'abîmerait dans l'éternelle volonté de Dieu, en se renonçant à lui-même, ainsi qu'à toutes les créatures, celui-là donc, qui ferait tout cela avec persévérance, trouverait que le fardeau de Dieu lui est vraiment léger. Oui, ce fardeau lui serait si léger que si on le chargeait encore de tous les fardeaux du monde entier, ils lui pèseraient si peu, qu'ils lui paraîtraient un rien. Bien plus, ce lui serait une ivresse, une jouissance, une joie, un ciel ; car ce serait Dieu qui porterait le fardeau, et l'homme marcherait libre de toute charge ; il serait sorti de lui-même et, du même coup, Dieu entrerait de toute façon dans tout l'agir et le laisser faire de ces hommes.

Puisse Dieu, dans sa noblesse, agir ainsi pour nous, en sorte que son joug nous soit doux et son fardeau léger ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il.

divine, les multiples échecs éprouvés dans la lutte continuelle que nous devons soutenir contre ces défauts pour la conquête de la perfection et le progrès de la charité.

spirituels et y trouvent un tel plaisir et de telles délices qu'ils n'atteignent pas la vérité la plus intime.

Mais voici une troisième classe d'ouvriers : ce sont ces aimables hommes qui s'élèvent au-dessus de toutes choses et s'en vont à la vigne noblement et comme il convient. Ces hommes, en effet, n'ont de pensée et d'amour que pour Dieu même et pour lui seul ; ils ne considèrent ni plaisir, ni profit, ni aucune autre chose, rien de ce qui peut nous venir de Dieu ; mais ils se plongent intérieurement en Dieu, sans plus, et ils ne cherchent plus que sa gloire et son honneur ; ils ne désirent qu'une chose, c'est que son éternelle et bien-aimée volonté s'accomplisse en eux et en toute créature. C'est ainsi qu'ils acceptent tout et ne s'attachent à rien (1), recevant de Dieu et lui rapportant en absolue simplicité tout ce qu'ils en ont reçu, ne s'attachant en rien, à eux-mêmes. Ils se comportent absolument comme une eau qui s'écoule et puis retourne à sa source, comme la mer qui se répand et puis revient toujours à son point de départ. C'est bien l'image de ces hommes. Tous leurs dons, ils les rapportent au fond d'où proviennent ces dons et ainsi y retournent eux-mêmes. Car s'ils rapportent tout ce qui leur a été donné et ne sont retenus par rien, ni par le plaisir, ni par le profit, ni par ceci, ni par cela, ni comme ceci, ni comme cela, c'est nécessairement en Dieu qu'intérieurement ils se reposeront.

4. Mais, si pur que soit le détachement de soi-même auquel de telles dispositions amènent l'homme, et si entière que soit la simplicité, si absolues que soient ses aspirations vers Dieu, la nature reste toujours quelque peu inclinée vers elle-même. De cette inclination, aucun homme ne peut s'affranchir, qu'il le veuille ou non. Elle consiste en ceci : que l'homme voudrait posséder Dieu et que, par nature, il désire

(1) Ils acceptent n'importe quelle souffrance et n'importe quel renoncement.

être heureux. Mais ce sentiment devrait ne tenir en nous qu'une faible place, n'occuper que la moindre part de notre pensée et de notre désir (1). C'est ainsi que l'ouvrier de la vigne, bien qu'il ne soit venu que pour le travail, doit prendre cependant une collation ; mais le temps de la collation est très court et celui du travail très long. Le travail dure toute la journée, la collation dure à peine une heure et n'est prise qu'en vue du travail. C'est pour pouvoir travailler que l'ouvrier mange, et la nourriture passe dans sa chair et son sang, sa moelle et ses os ; puis elle est de nouveau dépensée, elle se consume avec le travail, et quand tout a été consumé dans l'activité, l'homme recommence à manger un peu, mais pour consumer encore cette nourriture dans le travail de la vigne. Voilà bien comme doit agir l'homme noble. Quand il sent en lui une inclination à posséder Dieu ou la grâce ou quoi que ce soit, il ne doit songer que fort peu au réconfort personnel que cela lui vaudra ; qu'il ait seulement l'intention de se ranimer et de se refaire, afin de pouvoir consumer cette nouvelle énergie dans le travail. Et de même qu'il la consume de la façon la plus élevée en la dépensant aussi entièrement qu'il l'a reçue, de même il doit puiser de nouvelles forces dans les tout aimables épanchements de la grâce divine, afin de pouvoir les consumer à leur tour.

5. Ah, mes enfants, ceux qui rapportent ainsi complètement à Dieu ses dons corporels et spirituels, voilà les seuls qui deviennent capables et dignes de recevoir, en tout temps,

(1) Quand il s'agit de la réalisation immédiate de ce bonheur dans les plus hautes joies qui soient en ce monde, dans cet avant-goût du ciel qu'est la joyeuse conscience de Dieu aimé et présent en nous. Quant au désir du ciel en lui-même, nous ne l'aurons jamais trop, pourvu cependant que nous subordonnions notre espérance à la charité et que nous voulions notre bonheur pour l'amour et la gloire de Dieu, pour la réalisation du plan divin et le bien commun de la cité des saints.

plus de grâces encore. Ces gens seraient dignes de se nourrir de perles et d'or, de tout ce que le monde possède de meilleur. Mais c'est qu'il y a maint homme noble et pauvre qui n'a rien de cela. Qu'il s'en remette à la force toute-puissante de Dieu et se confie en elle : elle lui viendra en aide.

Mes enfants, mes enfants, mes enfants, il en est de ces hommes comme du bois de la vigne. Extérieurement il est noir, sec et de bien peu de valeur. A qui ne le connaîtrait pas, il semblerait n'être bon qu'à être jeté au feu et brûlé. Mais au dedans, au cœur de ce cep, sont cachées les veines pleines de vie et la noble force qui produit le fruit le plus précieux et le plus doux que bois et arbre aient jamais porté.

Ainsi en est-il de ces gens, les plus aimables de tous, qui sont abimés en Dieu. A l'extérieur, en apparence, ils sont comme des gens qui dépérissent, ils ressemblent au bois noir et sec, car ils sont humbles et petits au dehors. Ce ne sont pas des gens à grandes phrases, à grandes œuvres et à grandes pratiques; ils sont sans apparence et, à ce qu'ils pensent, ne brillent en rien. Mais celui qui connaîtrait la veine pleine de vie qui est dans ce fond où ils renoncent à ce qu'ils sont par leur nature propre, où Dieu est leur partage et leur soutien, ah! (1), quelles délices leur procurerait cette connaissance!

6. Mais le vigneron s'en ira bientôt tailler dans sa vigne les pousses folles. S'il ne le faisait pas et s'il les laissait sur le bon bois, sa vigne ne donnerait qu'un vin aigre et mauvais. Ainsi doit faire l'homme noble : il doit s'émonder lui-même de tout ce qui est désordre, déraciner à fond toutes ses manières d'être et ses inclinations, qu'il s'agisse de joie ou de souffrance, c'est-à-dire tailler les mauvais défauts,

(1) *Waffen* — littéralement : aux armes! Exclamation courante au moyen âge, qu'il faut généralement traduire par : hélas! C'est ici le soupir que pousse celui qui se représente quelque chose de bon, à quoi il n'a point part pour l'instant.

et cela ne brise ni la tête, ni le bras, ni la jambe. Mais retiens le couteau, jusqu'à ce que tu aies vu ce que tu dois couper. Si le vigneron ne connaissait pas l'art de la taille, il couperait tout aussi bien le noble bois qui doit bientôt donner du raisin, que le mauvais bois, et il ruinerait le vignoble. Ainsi font certaines gens. Ils ne connaissent pas le métier; ils laissent les vices, les mauvaises inclinations dans le fond de la nature, taillant et rognant la pauvre nature elle-même. La nature en elle-même est bonne et noble : que veux-tu y couper? Au temps de la venue des fruits, c'est-à-dire de la vie divine, tu n'aurais plus qu'une nature ruinée.

7. Ensuite on lie les pieds de vigne, on les échalasse, on courbe les sarments de haut en bas, on les lie à des pieux solides pour les soutenir. Par là, on peut entendre la douce et sainte vie, le saint modèle et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui doit être en tout le soutien de l'homme de bien; l'homme doit être courbé; ce qu'il y a en lui de plus haut doit être abaissé et il doit s'abîmer dans une véritable et humble soumission dans le fond, dans le Christ, en vérité, non point par simagrée, mais du fond de son âme, car toutes nos facultés, intérieures et extérieures, celles de la sensibilité et de la concupiscence, aussi bien que nos facultés rationnelles, doivent être liées, chacune à leur place, de telle sorte que ni les sens, ni la volonté, ni aucune faculté ne s'épanouissent, mais qu'elles restent liées et attachées, dans une véritable soumission à la volonté de Dieu, comme Dieu l'a voulu, de toute éternité, dans son éternelle volonté.

8. Ensuite on retourne la terre autour des pieds de vigne et on sarcle les mauvaises herbes. L'homme doit ainsi se sarcler, profondément attentif à ce qu'il pourrait y avoir encore à arracher de son fond, pour que le divin Soleil puisse s'en approcher plus immédiatement et y briller. Si tu laisses alors la vertu d'en haut faire là son œuvre, le soleil aspire l'humidité du sol dans la force vitale cachée dans le bois, et les grap-

pes poussent magnifiques. Ah! mes enfants, celui qui préparerait ainsi sa vigne, de telle sorte que le Soleil divin pût y agir, y envoyer ses rayons — quels fruits magnifiques et précieux Dieu en ferait sortir! Puis, le soleil, par sa chaleur, agit sur les grappes et les fait aimablement s'épanouir en fleurs. Et ces fleurs ont un parfum si noble et si bienfaisant, qu'il éloigne tout ce qui est venimeux; ni crapaud ni serpent ne peuvent le supporter. Ah! mes enfants, mes enfants, quand le Soleil divin caresse immédiatement ce fond, et aussi, ô bonheur, tous ces fruits qui en sont sortis, intérieurement ou extérieurement, oh, ceux-ci tendent vers Dieu si absolument et s'épanouissent si délicieusement; la fleur qu'ils produisent, c'est la recherche de Dieu seul : en vérité ils donnent un parfum si admirablement délicieux, qu'il chasse tout le poison de l'ancien serpent.

Oui, en vérité, tous les démons de l'enfer et tous les hommes de ce monde ligués ensemble ne pourraient pas nuire à l'homme qui aime Dieu en toute pureté. Plus ils chercheraient à lui nuire, et plus ils le feraient monter dans les profondeurs des cieux, si toutefois il est vraiment tout au désir de Dieu. Et si, avec cette fleur du pur désir de Dieu, il était entraîné au plus profond de l'enfer, il trouverait là, dans l'enfer, le royaume des cieux, Dieu et la béatitude. C'est pourquoi celui qui aurait cette fleur n'aurait rien à craindre d'aucune façon. Et quels que soient les attraités qui s'offrent à lui, du moment qu'il n'y cherche que Dieu uniquement, rien ne peut le troubler ni l'égarer.

9. Ensuite, le soleil devient plus éclatant, il darde ses rayons brûlants sur les fruits et les rend de plus en plus transparents; la douceur s'y fixe toujours davantage, les peaux qui les enveloppent deviennent très minces. Ainsi en va-t-il dans le domaine spirituel; les obstacles intermédiaires deviennent finalement si ténus, qu'on reçoit sans cesse les touches divines de tout près. Aussi souvent et aussitôt qu'on se tourne vers Lui, on trouve toujours à l'intérieur le

divin Soleil brillant avec beaucoup plus d'éclat que tous les soleils qui ont jamais lui au firmament; et ainsi tout dans l'homme est défié à tel point qu'il ne ressent, ne goûte et ne connaît rien aussi vraiment que Dieu, d'une connaissance foncière (1), et cette connaissance surpasse de beaucoup la science et le mode de connaissance rationnelle.

Enfin on arrache les feuilles et l'on en dépouille les sarments, afin que le soleil puisse se répandre sur les fruits, sans rencontrer aucun obstacle. Il en est de même chez ces hommes; tout intermédiaire tombe et ils reçoivent tout d'une façon immédiate. Voici que tombent prières, représentations des saints, pratiques de dévotion, exercices. Mais que l'homme se garde pourtant de rejeter ces pratiques, avant qu'elles ne tombent d'elles-mêmes. A ce degré alors, le fruit devient si indiciblement doux, qu'aucune raison ne peut le comprendre, et les choses vont si loin, que l'esprit s'abîme au point de perdre toute pensée distincte (2). Il ne fait plus qu'un avec la douceur divine, si bien que son être est tout pénétré de l'Être divin et qu'il s'y perd comme une goutte d'eau dans un grand fût de vin. L'esprit est tellement plongé en Dieu, dans l'unité divine, qu'il y perd tout ce qui le distinguait.

Tout ce qui l'a amené à ce degré, telles que son humilité, ses intentions, sa personnalité même, tout cela perd alors son nom, et il n'y a plus qu'une simple, paisible et mystérieuse unité sans aucune distinction.

Ah! mes enfants, ici les bonnes intentions, l'humilité, ne sont plus qu'une simplicité, un mystère si essentiellement paisible (3) dont on peut à peine prendre conscience. Ah! ne

(1) Il s'agit de la connaissance de conscience distincte de la connaissance analytique de raison.

(2) Littéralement : *toute distinction*.

(3) Toutes nos pensées et tous nos sentiments de vertu particulières s'évanouissent momentanément dans la conscience amoureuse de Dieu où l'âme perd même toute conscience dis-

le concerne lui-même, qu'il puisse se courber avec soumission sous la main de Dieu et sous toutes les créatures, qu'il reçoive humblement de Dieu, et de nul autre, toute chose d'où qu'elle vienne (1), qu'il s'abandonne à Dieu dans une humble crainte et dans un véritable mépris de lui-même, en toutes choses, dans la joie et dans la peine, dans l'abondance et la privation.

5. Le second portique est une application persévérante à demeurer dans le fond. Ah! mes enfants, que cela serait nécessaire à ces nombreux braves gens qui, en toute simplicité et n'étant pas avertis, sortent de leur fond, pour se livrer à des pratiques et à des œuvres de belle apparence, soit qu'ils enseignent, écoutent, parlent, agissent; ce faisant, ils se répandent ainsi, par les sens et la jouissance, dans une folle activité. Il arrive, comme dit saint Augustin, que quelques-uns s'éloignent tellement du fond, qu'ils ne trouvent plus le chemin du retour. L'homme devrait, dans toutes ses œuvres et opérations extérieures, s'appliquer à prendre conscience de son fond et l'observer avec la plus sérieuse attention. S'il avait cette préoccupation, quand il agit au dehors, il demeurerait ainsi, dans toutes ses œuvres, dans une paix véritable. Mais pour la même raison, celui-là n'a aucune paix dans ses œuvres et ses opérations au dehors, qui s'exteriorise sans consulter sa raison (2), sur l'appel des sens et des événements extérieurs, et non d'après l'inspiration et l'avertissement de Dieu.

(1) Au-dessus de toutes les causes secondes, libres ou non libres, qui nous blessent ou nous contrarient, sachons voir la cause première et baiser filialement la main de la Providence paternelle, qui, pour nous envoyer l'épreuve bienfaisante, laisse libre cours à la malice ou à l'ignorance de ceux qui nous font souffrir.

(2) Sans se demander si l'appel qu'il reçoit à l'action vient de Dieu ou de la nature.

6. Le troisième portique est un repentir sincère et profond de ses péchés. Qu'est-ce que cela? C'est se détourner en vérité et sans réserve de tout ce qui n'est pas purement Dieu ou dont Dieu n'est pas le véritable motif, et puis se tourner d'une façon complète et véritable vers Dieu, avec tout ce que l'on est. C'est là seulement le noyau et la moelle du repentir. Il faut de plus, avec une ferme confiance, s'abîmer dans le bien sans mélange et tout aimable qu'est Dieu, demeurer toujours davantage près de Lui et en Lui, s'attacher à lui avec amour et affection sans mélange, décidé pleinement et de bon cœur à faire la très aimable volonté de Dieu, autant qu'on le peut. Mes enfants, voilà le repentir véritable, et celui qui a ce repentir obtiendra sans aucun doute le pardon de tous ses péchés, et plus son repentir est grand, plus pur, plus vrai et plus entier sera le pardon qu'il obtiendra.

7. Le quatrième portique est une pauvreté volontaire. Mes enfants, il faut distinguer une pauvreté extérieure, qui est l'effet du hasard, et une pauvreté intérieure, qui est l'essence de la vraie pauvreté. La pauvreté extérieure n'est pas le fait de tout le monde, et tous les hommes ne sont pas appelés à être pauvres extérieurement. Mais à la pauvreté essentielle nous sommes tous appelés ainsi que tous ceux qui veulent être les amis de Dieu. Elle consiste en ce que Dieu doit, seul, posséder notre fond, et que nous ne devons être possédés par aucune autre chose et nous devons posséder toutes choses comme Dieu veut que nous les possédions, c'est-à-dire dans la pauvreté spirituelle selon la parole de saint Paul : *Comme ceux qui n'ont rien et possèdent toutes choses* (1). Et voici ce qu'il faut entendre par là. Tout ce qui nous est cher, fortune, ou amis, ou corps ou âme, plaisir ou profit, doit être aimé de telle façon que, dans le cas où Dieu aurait sur nous quelque autre dessein, nous abandonnions volontiers ces biens à sa sainte volonté, pour son amour et pour sa gloire, exactement

(1) II Cor., VI, 10.

source, dans le fond d'où cela a jailli. O mes enfants, pour celui qui serait tout à fait bien arrivé sous ce portique, quelle délicieuse chose ce serait ! Mais ici beaucoup de grandes âmes restent en arrière, qui s'imaginent cependant être en bonne posture. Quand Dieu leur accorde de grandes grâces particulières par lesquelles elles devraient renaître complètement, elles se précipitent dessus avec satisfaction et complaisance ; elles jouent avec ces grâces et ne s'enfuient pas immédiatement avec elles à la source, elles s'attachent un peu à ces dons et les tirent à elles, comme si c'était leur propriété, et par là elles se font un mortel dommage (1). L'homme devrait tendre à Dieu avec tant d'application, qu'il n'ait plus d'attention pour toutes ces choses, qui se greffent de droite ou de gauche sur l'une ou l'autre grâce reçue (2). C'est tout comme quelqu'un qui, de toutes ses forces, regarderait très attentivement un objet à travers une fente étroite ou un treillis serré ; tant qu'il considère avidement, de toutes ses forces, l'objet ainsi regardé, l'intermédiaire ne l'empêche pas de voir ; mais dès qu'il dirige son attention sur cet intermédiaire et qu'il se met à l'examiner, alors cet objet interposé, si petit et si mince soit-il, lui cache l'objet qu'il voulait regarder. De même, si petit que puisse être l'intermédiaire, si pures et si nobles que soient les grâces reçues, il suffit de se reposer en elles, de s'y arrêter avec jouissance et satisfaction, pour dresser un obstacle entre vous et Dieu. On aurait dû recevoir Dieu dans ces dons, lui rapporter ceux-ci et, avec eux, se plonger de toutes ses forces dans la source d'où ils sont sortis.

(1) Il ne s'agit pas évidemment du péché mortel, mais du grave dommage d'une âme qui est arrêtée sur la voie de Dieu par la vaine complaisance qu'elle prend dans l'épanouissement des dons divins. De là le danger des comptes rendus d'oraisons extraordinaires que certains confesseurs demandent par curiosité aux âmes de choix que Dieu leur a confiées.

(2) Le passage du ms. de Strasbourg, VETTER, p. 37, 24, est

9. Sous ces portiques de la piscine, se tenaient un grand nombre de malades, et celui qui descendait dans la piscine, aussitôt après l'agitation de l'eau, était complètement guéri. Que signifient donc cette agitation et ce contact, si ce n'est que le Saint-Esprit descend d'en haut dans l'homme, s'en vient toucher l'intérieur de l'homme et y provoque une grosse agitation, si bien que l'intérieur de cet homme est vraiment retourné au sens propre du mot et complètement changé? Il ne goûte plus les choses qui lui plaisaient auparavant, et ce qui lui faisait horreur fait maintenant sa jouissance : le mépris, la misère, le délaissement, le renoncement, la vie intérieure, l'humilité, l'infamie, le détachement de toutes les créatures. Voilà ce qui fait maintenant sa plus grande félicité. Quand ce contact a lieu, le malade, c'est-à-dire l'homme extérieur, avec ses facultés extérieures, descend tout entier et à fond dans la piscine, et il se lave dans le Christ, dans son sang très précieux et, par la vertu de ce contact, il est sûrement guéri (1), comme il est encore écrit ailleurs : « Tous ceux qui le touchaient étaient guéris (2). »

10. Parfois aussi Notre-Seigneur, dans sa grande bonté, laisse couchés comme malades des gens qui cependant sont complètement guéris, mais ils ne le savent pas et ils se considèrent, toute leur vie, comme malades. Notre-Seigneur sait bien que s'ils avaient conscience de leur complète guérison et de leur santé recouvrée, ils se tourneraient avec complaisance vers eux-mêmes, et c'est pourquoi, dans son grand amour, il les laisse toute leur vie dans l'ignorance, dans la crainte, l'angoisse, l'humilité, les mettant toutefois dans cette disposition de l'homme sain, de ne vouloir jamais rien

corrompu. Nous adoptons la leçon du Ms. de Fribourg, plus ancienne.

(1) Avec le ms. de Fribourg, nous lisons *beruerungen*, Ga. 966 *berueringe*, au lieu de *begerunge*, et *sicherlichen*, au lieu de *erlichen*.

(2) Matth., xiv, 36.

faire contre Dieu en tout ce qui pourrait leur advenir ou leur arriver (1). Mais quand alors approche le jour tout aimable où le bon Dieu rapatrie ces âmes auprès de Lui, c'est-à-dire le jour de leur mort, oh! mes enfants, Dieu les dédommage alors de cette ignorance et de ces ténèbres, il les traite comme un père, il les console et souvent même il leur fait goûter, avant de mourir, ce qui fera leurs éternelles délices, et ils meurent alors en grande sécurité. Ceux qui, dans ces ténèbres, lui sont restés fidèles, il les introduit immédiatement dans son ineffable et éternel amour, et ils sont ensevelis dans la divinité; ce sont d'heureux morts, ils sont morts en Dieu.

11. Notre-Seigneur vint à la piscine, et il y trouva un homme malade depuis trente-huit ans et il lui dit : *Veux-tu être guéri? Le malade répondit : Seigneur, je n'ai personne qui me descende dans l'eau après l'agitation. Lève-toi, lui dit Notre-Seigneur, prends ton grabat et marche. Et à l'instant, le malade fut guéri, prit son grabat et se mit à marcher.* Mes enfants, remarquez bien que ce malade était resté là très longtemps, de longues années. Ce malade était destiné à servir la gloire de Dieu; et non la mort (2). Oh! si l'on voulait s'efforcer de comprendre dans un esprit de vraie patience l'enseignement profond contenu dans le fait que ce malade avait attendu trente-huit ans que Dieu le guérisse et lui ordonne de s'en aller! Cela s'adresse aux gens qui, ayant à peine commencé une vie un peu à part (3) et ne voyant pas se produire aussitôt les grandes choses attendues, croient

(1) La leçon de F. paraît préférable à celle de S. (*Daz varen oder kommen möhte*, au lieu de *daz vor oder noch k. m.*)

(2) Voir S. Jean, XI, 4.

(3) La vie fervente de ceux qui cherchent le fond. La leçon vise spécialement les auditeurs et lecteurs de Tauler qui, séduits par l'espoir de ressentir bientôt les joies spéciales de l'union mystique, se décident à entrer dans les voies où le Maître les invite à marcher, mais sont plus pressés d'aller au Thabor qu'au Calvaire.

tout perdu et se plaignent de Dieu comme s'il les traitait injustement. Oh! comme il y a peu d'hommes qui possèdent cette noble vertu de pouvoir s'abandonner et se résigner, qui se tiennent pour ce qu'ils sont, et supportent leur infirmité, leur captivité et leurs tentations, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même les guérisse! (1) Et c'est pourquoi il ne leur dit pas qu'ils peuvent se lever, marcher, emporter leur lit et qu'ils sont guéris. Celui qui demeurerait dans cette captivité, qui ne ferait pas effort pour en sortir, avant que Dieu lui-même ne l'en délivrât, ah! mes enfants, que ce serait beau et délicieux! Quelle puissance et quelle maîtrise seraient données à cet homme! C'est à celui-là qu'il serait dit en vérité : « Lève-toi, tu ne dois plus rester couché, tu dois sortir triomphant de toute captivité, être délié et marcher en toute liberté; tu porteras ton lit, c'est-à-dire ce qui te portait auparavant, tu dois maintenant l'enlever et le porter avec puissance et force. » Oh! celui que le Seigneur délivrera lui-même, celui-là serait bien délivré, il marcherait plein de joie et, après cette longue attente, il obtiendrait une merveilleuse liberté dont sont privés tous ceux qui croient se délivrer eux-mêmes et brisent leurs liens avant le temps.

12. Mais ces gens ainsi arrivés à la liberté, sortis de leur prison et bien guéris, peuvent bien cependant, eux aussi, sortir parfois de cette paix, par imprévoyance et par manque de vigilance, et se mêler à la foule, aller aux choses extérieures, s'adonner à n'importe quelle pratique ou n'importe quel exercice. Il leur arrive alors ce qui est arrivé au paraly-

(1) La vraie résignation demande aussi l'accomplissement fidèle des volontés du Seigneur, car ce n'est pas s'abandonner à la volonté de Dieu, que de s'endormir dans une complaisance paresseuse pour tous les caprices de notre concupiscence. Nous ne devons jamais essayer d'emporter de vive force les grâces supérieures de la vie mystique, mais nous devons lutter courageusement contre toutes les mauvaises tendances de la nature.

chiens se nourrissent aussi des miettes qui tombent de la table du maître. » Alors Notre-Seigneur lui dit : « O femme, grande est ta foi ; qu'il te soit fait selon ton désir. » Et à l'heure même, sa fille fut guérie.

Ah ! mes enfants, cet évangile nous montre la plus noble, la plus utile, la plus sûre et la plus profonde conversion qui puisse avoir lieu sur terre. Et quand une conversion ne se fait pas d'une manière ou d'une autre, dans des dispositions semblables, l'homme a beau faire tout ce qu'il peut, cela lui sert peu ou point du tout.

2. Prenons donc ces paroles : *Jésus se retira*. D'où se retira-t-il ? du milieu des Scribes et des Pharisiens. Mes enfants, remarquez bien le sens profond de ces paroles. Quels sont les gens dont Jésus s'éloigne ? Les Scribes étaient des sages qui faisaient grand cas de leur science, et les Pharisiens, eux, faisaient grand cas de leur piété, fermement attachés à leurs pratiques et à leurs observances. Nous reconnaitrons là les deux mauvais fonds les plus nuisibles qu'on puisse rencontrer parmi les gens de piété ; ceux qui demeurent dans ces dispositions périssent, car c'est cela qui les fait périr ; d'aucune de ces dispositions il ne sort rien de bon. Rares cependant sont les gens qui ne sont pas quelque peu retenus dans l'un ou l'autre de ces mauvais fonds ou même dans les deux à la fois, mais d'aucuns le sont beaucoup plus que d'autres (1). Par Scribes il faut entendre les raisonneurs qui ramènent toutes choses à la mesure de leur raison ou de leur sensibilité. Ce que leurs sens leur ont fourni, ils le font passer dans leur raison, et ils arrivent ainsi à comprendre de grandes choses. Ils y mettent leur gloire et disent de grandes phrases, mais leur fond d'où la vérité devrait jaillir demeure vide et désolé.

(1) Les gens qui mettent exclusivement leur confiance dans leur science et leurs pratiques de piété sont rares ; mais nombreux sont ceux qui accordent à l'un ou à l'autre de ces moyens de vie plus de confiance qu'il ne convient au détriment de l'espérance surnaturelle de celle que nous mettons principalement dans l'action intérieure de la grâce de Dieu.

Quant aux autres, les Pharisiens, ce sont les gens de piété qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, se croient quelque chose, tiennent fermement à leurs observances et à leurs pratiques, croient qu'il n'y a rien en dehors d'elles, et prétendent à l'estime, à la considération, à cause de celles-ci; et le fond de leur âme est rempli du blâme à l'adresse de tous ceux qui ne s'en tiennent pas à leur manière. De ces gens-là, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est retiré.

Ces gens avaient demandé à Notre-Seigneur, voulant lui infliger un blâme, pourquoi ses disciples n'observaient pas les bons usages des Anciens et mangeaient sans se laver les mains. Notre-Seigneur leur répliqua par cette question : *Et vous, pourquoi ne gardez-vous pas le commandement de Dieu?* (1) Ainsi font ces gens; ils considèrent leurs pratiques, leurs intentions et toutes leurs habitudes comme inspirées par Dieu, comme étant la volonté de Dieu, et ils méprisent et condamnent les nobles amis de Dieu qui ne peuvent suivre aucune pratique et aucune forme de piété particulière, parce qu'ils doivent suivre Dieu dans son mystérieux chemin.

Quand je parle de jugement, il ne faut pas entendre qu'on ne peut jamais blâmer dans les communautés les gens sensuels et pervers, ce serait la fin de la discipline ecclésiastique. Mais que, de ces manières pharisaïques, chacun se garde en son fond, attentif à ce qu'il ne s'y dissimule pas une fausse sainteté qui aurait un autre but, une autre origine que ce qui est né de Dieu. De pareilles gens, Jésus s'éloigne; c'est sûr; il ne demeure pas là. On trouve ainsi des âmes qui donnent grande attention à l'extérieur, aux bonnes manières dans les œuvres et la tenue. Si cela est bien, tout est bien. Mais leur fond est tout envahi et dangereusement encombré par les créatures; c'est dans ces dispositions qu'elles récitent nombre de psautiers. Ainsi font aussi les Juifs: ils se prosternent (2), jeûnent, prient, et cependant

(1) Matth., xv, 3.

(2) Tauler emploie le mot *venient*, ils faisaient la *venia*. Ce

leur fond n'appartient pas à Dieu ; c'est à la misérable créature qu'ils appliquent tout leur amour, leur affection, leur désir, en se livrant à toutes sortes de pratiques de piété, extraordinaires et recherchées.

Non, mes enfants, en cette conduite pharisaïque, Dieu ne demeure pas. Ce ne sont pas là les plants que le Père du ciel a plantés (1) ; soyez-en sûrs, il faut les extirper, avec leurs racines, car Jésus lui-même aussi l'a dit : *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi disperse* (2). Sachez-le et tenez-le pour certain : quand viendra le temps de la moisson où il recueillera son grain, tous ceux qui n'ont pas moissonné avec lui, mais pour un autre maître, ceux-là, Dieu les abandonnera sûrement. Ceux dans le fond desquels il ne trouve pas ses plants seront tous arrachés.

Mes enfants, ce sont là deux fonds de fausseté qui sont très répandus à l'heure actuelle : la subtilité naturelle de l'esprit à la manière des Scribes ou la façon pharisaïque de s'en tenir aux apparences et observances extérieures de la sainteté. Les gens ont si bien aujourd'hui la façon subtile des Scribes, que nous pouvons à peine entendre une confession, sans y trouver de nombreuses subtilités, et, aussi longtemps qu'ils restent en ces dispositions, ils ne changent pas de conduite. Voilà les gens dont Jésus s'est éloigné, comme il le fait toujours, sans aucun doute.

3. Et où s'en alla-t-il ? Il s'en alla aux confins des pays de Tyr et de Sidon. Le nom de Tyr signifie angoisse, et celui de Sidon, chasse.

Oh ! mes enfants, peu de gens se rendent compte des délices qu'il y a en ces deux choses réunies. Oh ! quelle noblesse apparaîtrait bientôt là où cette chasse aurait vraiment lieu et

terme n'a rien d'oriental, mais il est de circonstance dans un couvent de l'Ordre de Saint-Dominique où la grande prostration porte nom de *venia*.

(1) Matth., III, 10, ou XV, 3.

(2) Luc, XI, 23 ; Matth., XII, 30.

où l'on ressentirait l'angoisse(1) qui naît de cette poursuite !

Mais qu'est-ce donc que cette chasse ? Rien autre chose que ceci, c'est que l'homme intérieur voudrait de tout cœur être près de Dieu, en qui est sa vraie demeure ; et il y chasse et y pousse l'homme extérieur. Mais l'homme extérieur poursuit un autre chemin et, parce qu'il est extérieur, il recherche les réalités inférieures où est sa place à lui ; ainsi se produit la scission entre eux. Le propre bien de l'homme intérieur, c'est Dieu, et c'est vers Dieu que tendent tous ses désirs, sa volonté et ses affections, car sa nature l'y incline ; mais cela va contre la nature de l'homme extérieur qui combat cette tendance, comme dit saint Paul : *Je sens en moi une lutte continuelle, la nature inférieure (2) s'oppose à la perpétuelle chasse de l'esprit ; ce que je ne veux pas, je le fais, et ce que je veux, je ne le fais pas* (3). Ainsi ces deux hommes se font la chasse l'un à l'autre, et par surcroît Dieu descend alors et les chasse l'un et l'autre. La grâce en fait autant (4) ; et quand on comprend vraiment le sens de cette poursuite, cela va très bien, car *tous ceux qui sont chassés par l'esprit de Dieu, ceux-là sont les fils de Dieu* (5).

(1) Le ms. S. dit *behendekeit*, agilité ; là encore F. est préférable. R porte *bankeit*, angoisse. R est confirmé par le cod. Gandav. 686 qui porte *bancheit*.

(2) Le texte de Vetter dit : *die nder nature...*, p. 43, 2. F. porte : *in der naturen*. Le texte est donc incertain. La leçon de F. pourrait être la bonne, et traduire les mots de saint Paul : *in membris meis* (Rom., vii, 23). Telle quelle, celle de V. est fautive, et on ne peut traduire comme Lehmann, *Johannes Tauler Predigten*, I B., p. 41 : *die innere Naturwiderstrebt...* Il faut lire *nider*, au lieu de *inder*.

(3) Romains, vii, 19.

(4) Dieu ne chasse pas seulement par sa grâce intérieure, mais encore par la conduite des événements qui concourent à la sanctification de l'homme. De là vient que Tauler, dans cette chasse, distingue Dieu, de la grâce, Dieu chassant par les événements extérieurs, de Dieu chassant par sa grâce intérieure.

(5) Romains, viii, 14. Le texte dit : *Tous ceux qui sont mis en action par l'esprit de Dieu, sont fils de Dieu.*

Mais voici que, de cette chasse, naît une grande angoisse et une grande détresse. Ah! mes enfants, quand l'homme est plongé dans cette anxiété et se rend compte de cette poursuite de Dieu en son âme, c'est alors sans aucun doute que Jésus vient et entre en lui. Mais quand on ne ressent pas cette poursuite et qu'on n'éprouve pas cette angoisse, Jésus ne vient pas.

De tous les hommes qui ne se laissent pas prendre par cette poursuite et cette angoisse, aucun ne devient jamais rien de bon; ils restent ce qu'ils sont, ils n'entrent pas en eux-mêmes et, en conséquence, ils ne savent rien de ce qui se passe en eux, car il y a de multiples épreuves pour l'homme, dans la nature et dans l'esprit. Mais devant une épreuve de ce genre, l'homme devrait se prosterner et l'adorer, car il est sûr alors que Dieu marche avec lui (1). Le monde vient aussi avec ses fortes tempêtes, et l'Ennemi, le démon, avec ses ruses astucieuses, et la chair et les sens et toutes les facultés inférieures arrivent avec leur grande infirmité, s'inclinant vers les choses extérieures. Mais l'homme intérieur est poussé en sens contraire tant par Dieu lui-même que par l'inclination naturelle qu'il a pour Dieu. De là, vient évidemment détresse et angoisse.

4. Que doit, alors, faire le pauvre homme, quand il est ainsi chassé et ne peut trouver aucune issue? En vérité, il doit faire ce qu'a fait la pauvre femme, aller à Jésus et crier à haute voix, c'est-à-dire avec un ardent désir (2): *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.*

Ah! mes enfants, cette chasse provoque un cri d'appel d'une force immense, le cri d'appel de l'esprit porté à

(1) *Mit ihm geht*, Vetter, p. 43, 17, *vient avec lui*, avec l'homme, non seulement en s'approchant, mais en collaborant à l'œuvre de sanctification de l'homme éprouvé.

(2) L'édition Vetter, p. 43, 24, dit: *und rufen mit luter stimme, das ist mit starker stimme und begerunge...* Les mots *stimme und* (ditlographie) manquent dans A. gr et F. Et c'est plus exact.

mille fois mille lieues et plus ; c'est un soupir qui vient comme d'une profondeur sans fin. Cela dépasse de beaucoup la nature, et c'est le Saint-Esprit qui doit lui-même proférer en nous ce soupir, comme le dit saint Paul : *Le Saint-Esprit prie pour nous avec d'inexprimables soupirs* (1).

5. Mes enfants, ici le fond est mieux préparé que par toutes les préparations qu'on peut imaginer en ce monde. Faites bien attention à ceci. Quand le pauvre homme, ainsi pourchassé, éprouve cette immense anxiété, et crie vers Dieu avec d'inexprimables soupirs et avec un tel désir que son appel pénètre au plus haut des cieux, si Dieu se comporte alors comme s'il n'entendait absolument rien ou ne voulait rien savoir, ah ! comme à ce moment, dans le fond, le désir doit se tendre, devenir plus pressé ! Ah ! mes enfants, comment cela peut-il se faire ? La source de la parfaite miséricorde se ferma, quand la pauvre femme cria. La source fut tarie dans son écoulement, elle qui avait coulé pour d'autres (2). Quelle est donc cette merveille, que Dieu se taise ici ? (3)

Et les disciples priaient et plaidaient pour la pauvre femme. Finalement, Jésus dit très durement *qu'il n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël et qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens*. Il agissait avec d'autant plus de dureté et de mépris, qu'il ne se contentait pas de lui opposer un refus, mais lui prouvait, par des paroles sans réplique, qu'il ne serait pas équitable de lui faire grâce, et non seulement il lui refusait le pain qu'on dit nécessaire et qui est chose ordinaire, mais il lui déniait la qualité d'enfant, il lui déniait et contestait sa qualité d'être

(1) Romains, VIII, 26.

(2) L'édition Vetter, p. 44, 5-6, porte ce texte : *der burne wart zugeslossen in dem usflusse der Adam sich ufentslos*. Au lieu de *Adam*, tout à fait inattendu, le ms. S. dit : *adren* (lisez *andren*).

(3) Au lieu de *suchet*, Vetter, p. 44, 7, le ms. Gand 996 a « *sweech* ». Cette leçon correspond mieux au sens général de notre texte. Nous corrigeons donc *suchet* en *swichet*, *swiget*.

humain et il l'appelait un chien. Comment aurait-il pu la tenter et l'éprouver davantage, la chasser et la presser de plus près?

Or que fit-elle, ainsi pourchassée? Elle se laissa traquer et se pourchassa elle-même plus profondément qu'il ne pouvait la chasser. Elle poussa la chasse à fond; elle pénétra plus profondément encore dans l'abîme en disant : *Non, Seigneur, je ne suis pas même un chien, mais rien qu'un tout petit chien.* Tout en s'abaissant et s'humiliant de la sorte, elle gardait confiance, et elle dit : *O Seigneur, il arrive cependant parfois que les petits chiens, les tout petits chiens, sont nourris des miettes qui tombent de la table du Maître.*

Ah! mes enfants, si l'on pouvait réussir à pénétrer ainsi vraiment dans le fond de la vérité (1), non point par de savants commentaires, des mots, ou bien avec les sens, mais dans le vrai fond! Ni Dieu, ni aucune créature ne pourrait vous fouler, vous anéantir, vous enfoncer si profondément que vous ne plongiez vous-mêmes en vérité beaucoup plus à fond encore. On pourrait vous faire subir affront, mépris et rebuffades; et vous resteriez ferme dans la persévérance, vous pousseriez plus à fond encore, animé d'une confiance entière, et vous augmenteriez toujours davantage encore votre zèle. Ah, oui! mes enfants, c'est de là que tout dépend; et celui qui serait parvenu à ce point, celui-là aurait bien réussi. Ces chemins, et eux seuls, conduisent, en vérité, sans aucune station intermédiaire, jusqu'à Dieu. Mais qu'on puisse arriver à ce degré d'anéantissement illimité et demeurer ainsi dans ce fond, avec persévérance, avec une entière et véritable assurance, comme cette pauvre femme l'a fait, il en est qui ne peuvent pas du tout l'imaginer.

C'est pourquoi il lui fut répondu : *O femme, grande est ta foi. Que ce que tu as cru t'arrive. Que ce que tu veux te soit accordé.* En vérité c'est la réponse qui sera faite à tous ceux

(1) Le fond de la conscience du néant et du péché qui est le propre de l'homme.

qui seront trouvés en telles dispositions et sur ce chemin. Tout ce que tu veux t'arrivera, et tout de la façon que tu voudras, car dans la mesure où tu es sorti de ce qui est tien, en cette même mesure tu dois entrer en partage de tout ce qui est mien. Car on ne peut avoir tout ce qu'on veut, que si l'on ne veut rien, de volonté créée (1). Tout ce que tu veux te sera accordé et t'arrivera ; cela ne peut se faire que si l'on se renonce soi-même. Autant l'homme sort de lui-même, autant Dieu y entre en vérité.

6. Mes enfants, je ne veux rien vous dire de plus, qu'une petite histoire qui vient bien à propos. Je connais une Chananéenne (je puis bien l'appeler ainsi. Cela est arrivé il n'y a pas quatre ans et elle vit encore). Elle fut ravie hors des sens et élevée si haut, qu'elle vit Dieu, Notre-Dame et tous les saints. Quand elle eut vu cela, elle se vit elle-même dans un inexprimable éloignement de Dieu. Elle en éprouva, en esprit, une indicible et incroyable souffrance et se trouva dans un supplice d'enfer, à cause de cet éloignement, car c'est, en effet, la plus grosse peine de l'enfer, qu'on se sache loin de Dieu. Dans cette inexprimable détresse où se trouvait cette âme, elle se tourna vers Notre-Dame et vers tous les Saints et les pria tous ensemble de la secourir. Mais elle vit qu'ils étaient tous si absorbés et si fortement occupés de Dieu, qu'ils n'accordaient même pas un clignement d'œil à son appel ; si grandes étaient leurs délices et leur joie, qu'ils n'entendaient pas ses invocations et n'y donnaient nulle attention. Alors, à la manière humaine, elle invoqua la Sainte Passion, les saintes souffrances de la mort et les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour toute réponse il lui fut demandé comment elle pouvait invoquer ce qu'elle n'avait jamais honoré. Alors voyant que ni Notre-Dame, ni les Saints, ni la Sainte Passion de Notre-Seigneur, ne lui seraient d'au-

(1) C'est-à-dire de volonté propre à la créature, c'est-à-dire différente de ce que Dieu veut.

cun secours ; elle s'adressa donc au Seigneur lui-même, et voici ce que dit l'esprit de cette femme : « O Seigneur, puisque personne ne me vient en aide, considérez, Dieu tout aimable, que je suis votre pauvre créature, que vous êtes mon Dieu et jugez-moi, d'après votre très chère volonté. Si donc vous voulez me tenir éternellement en cette insondable souffrance d'enfer, en cela je m'abandonne complètement, mon cher Seigneur, à votre volonté bien agréée. » Et alors elle se livra bien à fond, pour l'éternité. Mais elle s'était à peine livrée, que déjà elle était emportée bien loin au-dessus de tout intermédiaire et attirée complètement dans l'abîme divin ; elle fut vraiment engloutie dans la merveilleuse divinité. Quel délicieux gouffre que celui-là ! Tous les jours, cette même personne est encore entraînée par la même voie, dans le fond ou sur le même chemin ; et c'est une toute jeune fille. Je crois en vérité qu'elle n'a jamais fait, dans toute sa vie, de ces grosses fautes qui auraient pu irriter Dieu. Mes enfants, quels obstacles surgiront donc devant ceux qui souvent irritent Dieu, qui l'ont souvent irrité et qui sont si fortement attachés aux créatures !

7. Cette enfant des hommes s'abandonna à la volonté divine pour une éternité de tourment infernal. Ainsi ne font pas ceux qui, après quatre ou cinq ans, pensent qu'ils devraient déjà obtenir des merveilles et qui disent : « Ah ! priez pour moi, pour que je devienne un des amis les plus chéris de Dieu. » Tu ne devrais pas t'estimer digne de pouvoir devenir un des moindres d'entre eux. Place-toi à la dernière place, comme l'Évangile l'enseigne, et tu seras élevé. Mais ceux qui s'élèvent eux-mêmes seront abaissés. Désire ce que Dieu a éternellement voulu, accepte la place que, dans sa toute aimable volonté, il a décidé devoir être la tienne.

Mes enfants, c'est de cette façon qu'on va à Dieu en se renonçant soi-même entièrement, de toute manière et en tout ce qu'on a. Celui qui pourrait obtenir une goutte de ce renoncement, en recevoir une étincelle, s'en trouverait pré-

paré davantage et conduit plus près de Dieu que s'il se dépouillait de tous ses habits et en faisait cadeau et que s'il mangeait des épines et des pierres, à supposer que la nature puisse le supporter. Un petit instant vécu dans ces dispositions nous serait plus utile que quarante ans de pratiques de notre choix.

Mes enfants, ce chemin serait plus noble, plus court et plus facile que tous les chemins que notre raison peut connaître.

Oh ! à quoi vous occupez-vous ? Vous perdez votre précieux et heureux temps ; vous laissez échapper le bien aimable et pur qui pourrait et devrait naître sans cesse en vous ; vous allez de longues années votre petit train-train, et vous n'avancez pas. Après avoir vécu bien des années de la sorte, vous êtes aussi près de la véritable perfection que vous l'étiez tout au début. Sûrement, c'est là chose bien déplorable en vérité. Ah ! si vous vouliez en reconnaître l'inexprimable dommage !

Prions donc Notre-Seigneur que nous puissions nous abîmer si profondément en Dieu, que nous soyons trouvés en lui (1). Ainsi soit-il.

(1) L'expression *être trouvé*, ici, comme en de nombreux passages de Tauler, quand elle n'a pas d'autre détermination, se rapporte à l'heure de la mort et au jugement qui la suit.

C'est cette lumière qui donne leur éclat à toutes les lumières de la terre, aux lumières corporelles tels que le soleil, la lune, les étoiles et les sens corporels de l'homme, et aussi à la lumière spirituelle, à l'intelligence de l'homme raisonnable, grâce à laquelle toutes les créatures doivent refluer vers leur origine. Sans ce reflux, ces lumières créées sont en elles-mêmes de vraies ténèbres, comparées à cette véritable lumière par essence, qui est une lumière pour le monde entier.

Or notre cher Seigneur nous dit : « Renonce à ta lumière qui est vraiment ténèbres comparée à ma lumière et, qui m'est contraire, car je suis la vraie lumière et je veux, en échange de tes ténèbres, te donner en propre ma lumière éternelle, afin qu'elle t'appartienne comme à moi-même et que tu aies, comme moi-même, mon être, ma vie, ma félicité et ma joie. » C'est ainsi qu'il demandait aussi à son Père : *Qu'ils soient un avec nous, comme nous sommes un, moi en toi et toi en moi* (1), non pas unis, mais tout à fait un; qu'ils soient un avec nous de cette façon, non pas cependant par nature, mais par grâce, de façon incompréhensible.

Or, tous les éléments, la pierre, le feu, et toutes choses se hâtent vers leur première origine (2).

D'où vient donc que la noble créature, qui est la merveille des merveilles et pour laquelle un Dieu plein d'amour a créé toutes choses, le ciel, la terre et tout le reste, d'où vient que

elle accomplit son rôle de principe générateur et conducteur de la vie. La lumière qui conduit à la mort est ténèbres. La lumière spirituelle de la raison est donnée à l'homme pour que, se servant de toute créature au profit de la vie divine qui s'épanouit en lui, il les ramène ainsi toutes au Créateur, de qui elles reçoivent continuellement leur réalité. Si, au lieu de servir au développement de la vie divine en l'homme, les créatures ne servent qu'à la diminution et à la corruption de cette vie, elles deviennent agents de la mort et ténèbres.

(1) Jean, xvii, 21.

(2) Allusion aux principes de la physique ancienne qui expliquait les mouvements contraires des corps lourds et légers, par l'inclination qu'avaient ces corps à retourner à leur lieu d'origine, le feu aux astres, la pierre au centre de la terre.

cette créature demeure en elle-même (1), ne retourne pas et ne se hâte pas vers son éternelle origine, vers la Fin (2) et la Lumière?

2. Ici, deux choses sont à noter : premièrement, comment l'homme doit-il revenir à son origine, par quel chemin et de quelle façon? Deuxièmement, que sont les obstacles qui l'empêchent d'atteindre ce but et d'y arriver? ce doit être en tout cas quelque chose de puissant pour mettre obstacle à un bien d'une grandeur si inexprimable et pour t'égarer.

Ces obstacles sont de deux sortes, pour deux sortes de gens. A la première catégorie appartiennent les cœurs mondains qui prennent leur joie et leur satisfaction dans les créatures et dans les sens, y épuisent leur énergie et leur cœur, et y perdent tout leur temps. Ces hommes sont tout à fait dans les ténèbres et tournent le dos à la vraie lumière.

A la seconde catégorie appartiennent les gens pieux, de brillante apparence et de grande renommée. Ils se croient élevés bien au-dessus de ces ténèbres extérieures, mais, dans leur fond, ce sont des pharisiens, pleins d'amour-propre et de volonté propre, et ils sont eux-mêmes, en réalité, la fin propre de toute leur activité. Ils sont extérieurement très difficiles à distinguer des amis de Dieu, parce que souvent ils s'appliquent, plus que les vrais amis de Dieu, aux pratiques extérieures, telles que prières, jeûnes, vie austère, si bien qu'il n'est pas facile de les reconnaître du dehors. Seul, celui qui possède l'esprit de Dieu peut faire cette distinction. Il y a cependant une différence extérieure entre eux et les vrais amis de Dieu. C'est qu'ils sont remplis de jugements sur les autres et sur les amis de Dieu en particulier, mais ils ne se jugent pas eux-mêmes, tandis que les vrais amis de Dieu ne

(1) Vb. 2739 dit : *iemerlich*, *misérablement*, au lieu de *innerlich*, Vetter, p. 47, 25.

(2) La fin par excellence, au sens moral du mot, ce en quoi toute créature intelligente trouve, avec son achèvement, son bonheur définitif.

jugent personne qu'eux-mêmes. Ils cherchent en tout leur intérêt, c'est leur intérêt qui les gouverne; en toute occasion, dans leurs relations avec Dieu et avec toute créature, ils ne cherchent que leur avantage. Enfants, ce pharisaïsme qui consiste à aimer et à rechercher son propre avantage (1) est si profondément ancré au plus intime de leur nature, que tous les recoins de l'homme en sont pleins et qu'il serait aussi facile de percer une montagne de fer que d'en triompher avec les seules forces de la nature. Il n'y a qu'une manière d'en triompher : ce serait que Dieu s'emparât tout à fait de leur intérieur et qu'il occupât la place, ce qui n'arrive qu'à ses amis.

Malheureusement, le monde entier est plein de ce mal, et il en résulte, partout, dans le monde entier, un si grand dommage, que le cœur des vrais amis de Dieu pourrait sécher et se glacer dans leur corps, de voir avec quelle inconvenance beaucoup de gens se comportent avec leur Dieu et le dommage mortel qui en résulte pour ceux-ci.

Ce mauvais fond exige qu'on s'y applique. Tant que l'homme vit, il n'est jamais tué, ni tout à fait vaincu, et l'on a toujours encore affaire à lui. C'est là un gros obstacle à ce que nous revenions à la vraie lumière et à notre origine. C'est ainsi que d'aucuns retombent sur leur lumière naturelle et s'y complaisent; car, dans la raison naturelle, on trouve une si grande jouissance, que tous les plaisirs du monde, avec tout ce qu'ils peuvent nous donner, ne sont rien à côté de cette jouissance. Quelques païens eux-mêmes l'ont reconnu, eux qui demeuraient dans la lumière naturelle et n'allaient pas plus avant, en sorte qu'ils devaient rester en de perpétuelles ténèbres (2). Voilà les obstacles à la vraie lumière.

(1) Au lieu de : *daz sù meinent und suochent* (Vett., 48, 12), le Vb. 2739 porte : *das sine meynen und suchen*.

(2) Ainsi donc, pour Tauler, la conscience amoureuse de Dieu, à laquelle des philosophes comme Proclus pouvaient arriver, était un phénomène psychologique purement naturel. Cf. *Introduction théol.*, n° 39.

3. Le second point à noter ici, c'est la manière de revenir à notre origine et à la vraie lumière, ainsi que le chemin vraiment le plus court qui y conduit. Voici ce chemin : se renoncer vraiment soi-même, aimer et n'avoir en vue que Dieu seul, en toute pureté et bien à fond, et ne vouloir en aucune chose son intérêt propre, mais désirer et rechercher seulement l'honneur et la gloire de Dieu, attendre tout immédiatement de Dieu (1) et, sans aucun détour ni intermédiaire (2), lui rapporter toutes choses, d'où qu'elles viennent, afin qu'entre Dieu et nous il y ait un flux et un reflux tout à fait immédiats. Voilà le vrai, le droit chemin.

C'est ici que se séparent les vrais et les faux amis de Dieu. Les faux rapportent tout à eux-mêmes, s'attachent aux dons, et ne les reportent pas sincèrement à Dieu, avec amour et reconnaissance, en renonçant à eux-mêmes et en s'écoulant pleinement et uniquement en Dieu. Celui qui a ces sentiments au plus haut degré est le plus parfait ami de Dieu. Celui qui ne les a point, qui ne les cherche même pas, mais qui s'en tient à l'amour de soi et qui est trouvé (à la mort) en cette disposition (3), celui-là ne verra jamais la vraie lumière. Et de cette façon, on omet (4) de remarquer et de se rendre compte que c'est la nature qui est là tout entière, où l'on semble rechercher Dieu ; c'est là chose très inquiétante et très dommageable.

(1) C'est-à-dire reconnaître et adorer la causalité divine dans toutes les causes instrumentales dont Dieu se sert pour nous faire du bien, sacrements, directeurs, parents, amis et protecteurs.

(2) C'est-à-dire accepter tous les événements et faire toutes nos actions pour lui, pour le développement de la vie divine en nous et dans les autres.

(3) Littéralement : *qui est trouvé là dedans*. L'expression : *être trouvé dans*, est souvent employée par Tauler pour désigner l'état où la mort et le jugement trouvent l'homme. Cf. sermon IX, n° 7.

(4) Nous traduisons d'après Vb. 2739 qui dit : *vermisschet*. (= vermisset), au lieu de *vermüschet*.

On reconnaît aussi la présence de la vraie lumière au temps des grandes et lourdes épreuves. Les vrais amis de Dieu se réfugient alors en Dieu, supportent ces épreuves pour son amour (1) ; ils les reçoivent de la main de Dieu, souffrent avec lui et en lui ; ou bien ils perdent ainsi toute cette souffrance en lui, car Dieu leur est tellement présent que souffrir en lui ne leur est plus une peine, mais joie et délice. Ses faux amis, au contraire, avec leur pharisaïsme, ne savent plus où donner de la tête, quand l'épreuve s'abat sur eux ; ils battent la campagne, cherchent secours, conseil et consolation ; ce n'est pas là qu'on trouve Dieu. Alors ils sont sur le point de s'effondrer et de succomber au désespoir ; et vraiment on peut craindre grandement que leur dernière heure soit bien difficile, parce qu'ils ne trouvent pas Dieu, en eux-mêmes, dans leur fond. Ils n'ont pas bâti leur maison sur la pierre qui est le Christ, et, en conséquence, elle doit nécessairement s'écrouler dans l'abîme.

Ces gens sont mille fois plus en péril que le commun des hommes, dans le monde, qui se tiennent pour méchants et sont dans une humble crainte. C'est ainsi qu'autrefois le menu peuple suivait Notre-Seigneur, tandis que les Pharisiens, les princes des prêtres (2) et les Scribes, tout ce qui avait apparence de sainteté (3), lui firent dure opposition, et finirent par le mettre à mort. On ne peut rien leur dire, à ces gens, sans qu'ils se rebiffent ou s'esquivent ; c'est ce que firent aussi les Pharisiens quand Notre-Seigneur écrivit sur la terre. Ils ne voulurent pas reconnaître leurs fautes, c'est par les docteurs et les Anciens que la fuite commença jusqu'à ce que tous se soient esquivés (4). Il est bien plus facile de donner aide et conseil aux gens simples ; car eux,

(1) Vb. 2796 et le Ms. 88 de Strasbourg portent *yme* et *ime*, au lieu de *ie me*. Nous adoptons la leçon de ces Mss.

(2) Le texte dit : *bischöffe*, les évêques.

(3) Littéralement : *das heilig schein*, la sainte apparence.

(4) Allusion à l'épisode de la femme adultère. Jean, VIII, 1 à 11.

du moins, reconnaissent leurs défauts, et il y a remède pour tous ceux qui s'avouent pécheurs et se tiennent dans la crainte et l'humilité.

4. Contre ces divers obstacles, le bon Dieu nous a donné grande aide et consolation ; il nous a envoyé son Fils unique, afin que la sainte vie de cet Homme-Dieu, sa grande et parfaite vertu, ses exemples, ses enseignements et ses multiples souffrances nous attirent au dehors de nous-mêmes et nous en fassent sortir complètement, et afin que nous laissions notre lumière blafarde, à nous, se fondre en la véritable et essentielle lumière. Il nous a aussi donné les saints sacrements, d'abord le saint Baptême et le saint Chrême, et, si nous péchons, la sainte Confession et la Pénitence, ensuite son saint Corps et finalement la sainte (Extrême-)Onction.

Ce sont là toujours, pour nous, des secours et des aides puissants et efficaces pour rentrer en notre origine et notre principe. C'est saint Augustin qui a dit : « Le grand soleil a fait au-dessous de lui un soleil plus petit qu'il a enveloppé d'un nuage, non point pour le couvrir, mais pour tempérer sa lumière, afin que nous puissions le regarder. » Le grand soleil, c'est le Père céleste qui a fait au-dessous de lui un soleil plus petit, c'est le Fils. Car si le Fils est égal au Père en divinité, il s'est lui-même abaissé, selon son humanité, non pas pour se cacher à nous, mais afin que, son éclat étant adouci, nous puissions le regarder ; car il est *la vraie lumière illuminant tout homme qui vient en ce monde* (1).

Cette lumière brille dans les ténèbres, mais les ténèbres n'ont pas reçu la lumière (2). Cette lumière, personne ne la reçoit que les pauvres en esprit, et ceux qui sont bien dépouillés d'eux-mêmes, de leur amour-propre et de leur volonté individuelle. Il en est beaucoup qui sont pauvres matériellement depuis quarante ans et qui n'en ont jamais

(1) Jean, I, 9.

(2) Jean, I, 5.

l'entame çà et là par petits morceaux, c'est-à-dire qu'ils éparpillent son cœur et son for intérieur, de telle sorte que cet homme finit, comme le cerf, par faiblir dans toute sa vie pieuse, à la grâce, à la dévotion. Tout son zèle pour la piété s'évanouit, ainsi que tout sentiment de Dieu et toute sainte pensée. C'est ainsi que ces petits chiens lui font souvent bien plus de tort que les grandes tentations. Car des grandes il se garde, les tenant pour mauvaises, mais des petites il ne s'en soucie pas : ainsi en va-t-il de toutes les choses dont on ne reconnaît pas le péril ; elles nous font beaucoup plus de tort que celles dont on connaît le mal : ainsi en est-il de toutes les choses auxquelles on ne veut pas prêter attention, telles que camarades de jeu, vains atours, beaux habits et bijoux.

Et de même que le cerf, à chaque reprise (importante) de la chasse, s'échauffe davantage et sent augmenter et grandir sa soif, ainsi en devrait-il être en vérité de l'homme. Il devrait sentir s'augmenter toujours davantage sa ferveur et s'éveiller en lui une vraie soif de Dieu ; c'est ainsi que chaque tentation devrait l'attirer, le pousser vers Dieu où il ne trouverait que vérité et paix, justice et consolation.

5. Voici maintenant ce que font souvent les chasseurs. Quand le cerf est épuisé de soif et de fatigue, ils rappellent et retiennent les chiens pendant quelque temps (quand ils sont sûrs de tenir le cerf dans le parc à gibier) et ils le laissent un peu reprendre haleine, pendant quelques instants. La bête en est ainsi très réconfortée et peut d'autant mieux supporter la chasse une seconde fois. C'est ainsi qu'agit Notre-Seigneur. Quand il voit que la tentation et sa chasse deviennent trop

(1) Dans un coin de la forêt où les précautions sont prises pour que le cerf ne puisse pas s'échapper. Ces détails sont si précis et rapportés avec tant de complaisance, qu'il n'est peut-être pas téméraire de conjecturer que Tauler a été témoin et peut-être même acteur des chasses à courre.

eux-mêmes; à la lamentable captivité des misérables créatures. Et maintenant qu'ils sont bien près de dépasser les bornes, le Seigneur veut les ramener à eux-mêmes par le jeûne. Il les ramène alors à plus de modération; calmés, ils se rendent compte maintenant de ce qu'ils sont et de ce qu'ils peuvent, car ils sont revenus à eux. Ceux que tout à l'heure personne n'était capable de brider, qui voulaient toujours en faire plus qu'on ne pouvait leur en proposer, toujours plus de souffrance, toujours plus d'œuvres (spirituelles), les voici devenus bien modestes, car ils sont abandonnés à leur propre force. C'est à peine s'ils pourraient maintenant faire sans grande difficulté la moindre petite œuvre, à peine supporter la moindre parole (désagréable). Dans cet état (après l'ivresse qui leur avait donné le sentiment d'une force nouvelle) (1), ils voient ce qu'ils sont par eux-mêmes, ce qu'ils peuvent avec leurs moyens personnels et leur propre force. C'est ainsi qu'ils deviennent tout à fait modestes, tout à fait confiants (en Dieu) et tout à fait tranquilles.

9. Cependant toutes ces impressions, cette agitation, ces œuvres, tout cela s'est passé dans les facultés inférieures (2). Or Dieu ne veut y habiter (3) d'aucune façon, ce n'est pas là sa place, elle est trop étroite et trop exiguë pour lui, il ne

(1) Au moment de leur ivresse spirituelle, ils se sentaient sous l'influx de l'Esprit-Saint, capable de tout. Il est bon qu'ils apprennent que leur misère naturelle n'a pas changé, et que la grâce faisait toute leur force.

(2) Dans la sensibilité, et aussi dans les fonctions inférieures de l'intelligence raisonnant sur les abstractions tirées des images, et de la volonté délibérante sur les moyens d'aller à Dieu. — Pour Tauler, les facultés supérieures sont l'intelligence prenant conscience spirituelle de Dieu vivant en nous, et le *gemüte*, le *vouloir foncier* cherchant son bonheur en Dieu. Cf. *Intr. théol.*, n^{os} 26 à 32.

(3) Dieu est présent partout, mais il n'habite que là où, dans l'intimité, il nous fait entrer en partage de sa vie.

peut pas s'y mouvoir ; il ne peut pas y accomplir son œuvre ; il veut et il doit habiter dans les facultés supérieures ; c'est là qu'il doit agir divinement, à sa propre manière ; c'est là seulement qu'est sa place ; là il trouve sa propre image et ressemblance (1) ; là Dieu habite et là il agit. Qui veut vraiment trouver Dieu, c'est là qu'il doit le chercher, et nulle part ailleurs.

Celui qui y parvient s'aperçoit qu'il a cherché trop loin et par de longs détours. Là l'esprit est alors ravi au-dessus de toutes les facultés (2), dans un désert désolé dont personne ne peut parler, dans les ténèbres secrètes du bien sans mode déterminé. Là, l'esprit est introduit dans l'unité de l'Unité, simple et sans mode déterminé, si profondément qu'il perd le sentiment de toute distinction. Et n'entendez pas qu'il y perd toute distinction de son être (3), mais seulement celle des objets et des sensations, car dans l'Unité on perd toute multiplicité, et l'Unité unifie la multiplicité (4).

(1) Cf. *Introd. théol.*, n° 36.

(2) Cf. *Introd. théol.*, n° 3.

(3) Leçon du ms. de Vienne 2739.

(4) Vb. 2739 ajoute : « Mais n'allez pas croire que dans leur état ordinaire il ne possède pas cette distinction. » L'intensification de notre connaissance de vie surélevée par le Saint-Esprit jusqu'à devenir conscience amoureuse de la vie divine en nous, absorbe tellement notre activité vitale que le mouvement de notre connaissance analytique cesse complètement. Dès lors nous n'avons plus d'images et d'idées particulières. Nous gardons cependant généralement l'idée explicite de Dieu. Elle ne va pas sans l'idée confuse de vivant imaginativement supportée par le minimum d'euphorie, de bien-être sensible requis par l'épanouissement facile de notre conscience vitale ; si ce minimum est supprimé, l'oraison mystique devient impossible en dehors du miracle de l'extase.

C'est ainsi qu'une malade favorisée de grâces d'oraison mystique, qui pouvait passer avec le bon Dieu les longues heures d'insomnie de sa maladie, s'en trouva tout à fait incapable quand, dans les derniers jours, la douleur aiguë de son mal ne

10. Quand ces hommes reviennent à eux-mêmes, ils discernent toutes choses dans la joie et la perfection, comme personne ne peut le faire; ce discernement est né dans l'Unité simple; c'est ainsi qu'ils discernent, avec clarté et vérité, tous les articles de la pure foi; ils discernent comment le Père et le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu et aussi toute vérité de foi (1). Personne n'entend mieux le vrai discernement que ceux qui parviennent à l'Unité. On appelle celle-ci — et elle l'est vraiment — ineffables ténèbres, et c'est cependant la lumière essentielle; et on l'appelle aussi désert désolé au-delà de toute expression; personne n'y

lui laissa plus de répit. Elle ne put dès lors que répéter avec Notre-Seigneur agonisant : « *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » Il faut dire à ces agonisants la vraie cause de leur impuissance et ce que cette épreuve peut leur mériter.

Il peut arriver aussi que l'âme n'ait plus d'autre sentiment que celui de la bonté du Bien infini qui l'enivre au point de ne plus lui laisser la liberté de prendre conscience d'elle-même et de Dieu, comme de deux réalités distinctes. C'est là le dernier degré de l'unification surnaturelle et mystique dont Tauler va nous dire maintenant les conséquences.

(1) Ces âmes ne comprennent pas plus que les théologiens le mystère de la sainte Trinité, et, à moins d'une grâce miraculeuse qui n'appartient pas au développement normal de l'oraison mystique, elles ne sauraient pas donner un exposé théologique du mystère, si elles n'ont pas, elles-mêmes, étudié la théologie. Mais elles ont la conscience très vive et très sûre de la distinction des personnes de la sainte Trinité qui vit en leurs âmes et de la convenance de cette distinction. Le degré supérieur de conscience amoureuse de Dieu qu'elles ont eu au moment de l'union mystique, leur laisse un sens perfectionné du divin qui leur permet de discerner, plus facilement et plus sûrement que d'autres, ce qu'il y a de vérité divine dans les propositions qu'elles entendent, et aussi ce qu'il y a de valeur de sanctification ou de péril pour la sanctification, dans les personnes et les choses avec lesquelles elles sont en relation, et dans l'usage qu'elles doivent faire de ces relations. *Spiritualis homo judicat omnia* (I Cor., II, 15).

trouve ni chemin ni rien de déterminé : c'est au-dessus de tout mode.

Voici comme il faut entendre ces ténèbres : c'est une lumière qu'aucune intelligence créée ne peut naturellement atteindre ni comprendre. Et c'est un lieu sauvage, parce qu'il n'a aucune voie (naturelle) d'accès. Quand l'esprit est introduit ici, c'est au-dessus de lui-même, au-dessus de ses facultés de perception et d'intelligence. Là, on boit l'eau vive à sa propre source, source véritable et essentielle. Ah ! qu'elle y est douce et fraîche et limpide, comme toute eau vive est la plus douce, la plus limpide, la plus fraîche, à sa source, avant qu'en coulant elle n'ait perdu sa fraîcheur et sa saveur (1) ! Ah ! quel pur et délicieux breuvage est alors donné, de cette source, à l'esprit ! Il s'y plonge tout entier avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut ; il voudrait bien boire à pleine bouche, mais cela ne peut lui être donné dans le temps. Alors il plonge et s'enfoncé dans l'abîme divin, et comme l'eau répandue sur la terre s'y infiltre (2).

11. Si maintenant l'homme qui en est arrivé là prétendait laisser oisives ses facultés inférieures et ne rien faire que les laisser dormir, rien de bon ne sortirait de là. On doit traiter les facultés inférieures à la façon qui leur convient, sinon le Saint-Esprit s'en irait tout à fait, et de là naîtraient l'orgueil spirituel, le désordre de la liberté, et la complaisance de l'homme en sa propre raison ; une telle conduite ne mènerait à rien et causerait un arrêt complet. On doit au contraire, en grande humilité, se tenir soumis à la volonté de Dieu. Dieu exige alors de l'homme un détachement plus

(1) On voit que Tauler connaissait bien les multiples sources d'eau fraîche et limpide qui jaillissent aux flancs des montagnes des Vosges et coulent en ruisseaux dans les vallées de l'Alsace.

(2) L'âme ne peut pas, si ce n'est par une grâce d'exception, rester longtemps au plus haut degré de la contemplation ; mais à peine est-elle retombée, qu'elle répète son élan vers Dieu.

concevoir, ni le comprendre, c'est un véritable avant-goût de la vie éternelle.

Voyez quel jeu la toute adorable bonté de Dieu peut jouer avec ses âmes choisies ! De pouvoir nous amener ici, et de trouver en nous la soif de cette grâce, Dieu a soif lui-même, une soif ardente, et voilà pourquoi il s'écrie à pleine et haute voix : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* (1). Il avait besoin de trouver en nous une soif qui nous attire et lui permette de nous abreuver si abondamment que, du sein de ceux qui ont bu à ce breuvage, *coulent des eaux vives jaillissant jusqu'à la vie éternelle* (2).

Qu'est-ce que cela veut dire : *De leur sein* ? De même que la nourriture corporelle, après avoir été introduite dans le corps et reçue dans l'estomac, est distribuée de tous côtés et s'en va, dans tous les membres, reconforter le corps entier, ainsi de l'esprit : dans ce breuvage, il reçoit la précieuse nourriture divine ; le noble, ardent et divin amour la répand partout à l'intérieur et dans tous les membres, dans tout l'être et toute la vie de l'homme, en sorte que toutes ses œuvres sont mieux ordonnées, ordonnées de la meilleure façon possible, et contribuent au perfectionnement de tous les hommes (3). De plus, cette véritable harmonie intérieure ordonne du même coup l'homme extérieur lui aussi. Il prospère, il devient grand et fort pour accomplir ce à quoi Dieu l'appelle, et il s'élançe jusqu'à la vie éternelle.

Que cela nous arrive à tous ! Dieu nous y aide ! Ainsi soit-il !

(1) *Jean*, VII, 38.

(2) *Jean*, IV, 14.

(3) La ponctuation défectueuse de Vett., 56, 20, a été corrigée d'après les anciennes éditions, notamment celle de Cologne.

XII

Sermon

pour le Mardi avant les Rameaux (1)

1. Ce qu'est la fête à laquelle nous sommes toujours invités et en quel sens Jésus n'y vient pas toujours. — 2. La préparation de cette fête de l'union amoureuse de notre âme avec Dieu est la fin de tous les Ordres religieux et de toutes leurs règles. — 3. Ayons donc souci de répondre à la glorieuse invitation que Dieu nous a spécialement faite en nous appelant à la vie religieuse.

*Tempus meum nondum advenit,
tempus autem vestrum semper est
paratum (S. Jean, VII, 6).*

I. Notre-Seigneur disait : *Vous montez à la fête, moi je ne m'y rendrai pas encore. Votre temps, à vous, est de tous les instants, le mien n'est pas encore venu.*

Qu'est-ce donc que cette fête à laquelle Notre-Seigneur nous dit de monter et dont le temps est à tout instant? La fête la plus élevée et la plus vraie, la fête suprême, est la fête de la vie éternelle, c'est-à-dire l'éternelle félicité où nous serons vraiment en face de Dieu. Cela, nous ne pouvons pas l'avoir ici-bas, mais la fête que nous pouvons avoir, c'est un avant-goût de celle-là, une expérience de la présence de Dieu dans l'esprit par la jouissance intérieure que nous en donne un sentiment tout intime. Le temps qui est toujours nôtre, c'est celui de chercher Dieu et de poursuivre le sentiment de sa présence dans toutes nos œuvres, notre vie,

(1) Ms. de Str. : « L'homélie sur l'évangile de saint Jean pour le mardi avant les Rameaux nous dit comment nous devons monter à la fête avec de divines intentions et comment toutes les règles de chaque Ordre nous servent à obtenir que Dieu soit mystérieusement présent dans notre prière. » Ce sermon est contenu dans les mss. Be. 8, Be. 12, Hi., M. 4, M. 6, N., Stu. 3, T., Vb. 2739, Wo. 2, puis A. 98 [A. 89], A. 88, Wü. 1, Wü. 2.

notre vouloir et notre amour. C'est ainsi que nous devons nous élever au-dessus de nous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, ne voulant et n'aimant que lui seul, en toute pureté, et rien autre chose. Ce temps est de tous les instants.

Ce vrai temps de fête de la vie éternelle, tout le monde le désire, d'un désir de nature, car tous les hommes veulent naturellement être heureux. Mais désirer ne suffit pas; c'est pour lui-même que nous devons poursuivre Dieu et le chercher lui-même (1). L'avant-goût du vrai et grand jour de fête, beaucoup de gens aimeraient bien l'avoir et ils se plaignent qu'il ne leur est pas donné. Quand, dans la prière, ils ne font pas l'expérience, dans leur fond, d'un jour de fête et ne sentent pas la présence de Dieu, cela les chagrine; ils prient d'autant moins et le font avec mauvaise humeur, disant qu'ils ne sentent pas Dieu et que c'est pour cela que l'action et la prière les contrarient. Voilà ce que l'homme ne doit jamais faire. Nous ne devons jamais faire aucune œuvre avec un zèle refroidi, car Dieu est toujours là présent, et même si nous ne le sentons pas, il est cependant secrètement entré pour la fête. Où Dieu est, là il y a en vérité jour de fête; il ne peut manquer, ni s'abstenir d'être là, où l'appelle une intention loyale et où l'on ne cherche que lui seul; il doit de toute nécessité être là. Il y est peut-être de manière cachée, mais il y est (2).

Le temps de chercher ainsi Dieu en toute pureté, de le poursuivre d'intention dans toutes nos œuvres, de rentrer souvent en nous-mêmes, de nous élever au-dessus de nous-mêmes, voilà le temps dont parle Jésus quand il dit : *Votre temps, pour monter, est de tous les instants*. Mais son temps

(1) Il ne suffit pas de désirer Dieu implicitement dans le désir naturel du bonheur; il faut avoir l'intention explicite de le chercher, et de le chercher par la seule voie par où l'on peut le trouver, c'est-à-dire par lui-même, par sa grâce et la docilité à ses inspirations.

(2) Cette intention loyale et surnaturelle de Dieu est l'effet de sa grâce et de son amoureuse présence. Il est donc là, avant nous.

à lui, celui où il veut et doit se manifester, se révéler, n'est pas de tous les instants. De ce temps, nous devons nous en remettre à lui ; mais il est secrètement, sans aucun doute, partout où il est cherché et désiré. Voilà pourquoi tu ne dois faire aucune bonne œuvre de mauvaise grâce, car finalement tu le trouveras sûrement ; il est là, mais il te reste encore caché (1).

2. C'est à cela que tendent et que servent toutes les observances spéciales, toutes les œuvres, toutes les pratiques de notre saint Ordre et de tous les autres Ordres, de quelque genre qu'ils soient. Le but de toutes nos règles et observances, c'est que nous ne cherchions que Dieu et qu'il vienne célébrer en nous la fête et qu'avec lui nous arrivions à nous faire un fond bien dégagé, qui n'ait rien en lui-même que Dieu tout pur. Dans la mesure où nos œuvres et nos observances servent à cela, dans cette même mesure elles sont louables, saintes et utiles, mais là où ce n'est pas le cas, c'est tout comme dans une synagogue juive (2). L'ancienne alliance avait beaucoup de lois, de prescriptions de sainteté, de grandes œuvres, et, en plus, maintes pratiques très pénibles, mais avec tout cela, personne ne pouvait être sauvé (3). Ce n'était précisément qu'une préparation à la nouvelle alliance, et c'est dans la nouvelle alliance que l'entrée du royaume de Dieu a été rendue libre et ouverte. Ainsi en est-il de toutes les œuvres extérieures ; elles ne sont qu'un chemin et une préparation. Ce n'est pas en elles qu'on peut

(1) L'essentiel de la vie mystique, c'est donc la pure intention de charité. L'expérience amoureuse de Dieu présent en nous est une récompense que Dieu nous donne ou nous refuse, au gré de sa Providence, à laquelle nous devons rester filialement soumis.

(2) Nous croyons devoir laisser à la pensée de Tauler son tour familier d'expression. Nos lecteurs auront sans doute compris que toute pratique religieuse qui n'est pas faite dans une intention de charité n'a pas plus de valeur que les œuvres légales des juifs et des pharisiens.

(3) Par les seules œuvres de la Loi ancienne, sans la foi au Messie et la grâce que cette foi obtenait.

trouver le jour de fête. Si l'Ancien [Testament] ne trouve son développement et son achèvement dans le Nouveau, et si celui-ci ne vient dans le fond et en toute pureté, tout cela est peu de choses ou même rien du tout (1).

Chers enfants, nous avons tous promis à Dieu et nous lui avons fait serment de l'aimer et de le chercher, le jour où nous nous sommes avisé de renoncer et de dire adieu au monde. Nous lui avons juré que nous voulions le servir, l'aimer, le chercher et le servir jusqu'à la mort (2). De ce serment, aucun pape ni aucun évêque qui fut jamais ne pourrait nous délier; il nous lie beaucoup plus qu'un serment que nous aurions prêté devant le tribunal et que nous violerions (3). Mais ici notre parjure sera beaucoup plus grave, si, volontairement et délibérément, nous donnons à quelque créature le cœur et l'amour que nous avons promis à Dieu. Cela nous rendrait beaucoup plus parjures que la violation de n'importe quel serment. C'est l'accomplissement de ce serment que notre Ordre et nos règles prescrivent et poursuivent.

C'est à ce propos que nos frères interrogèrent notre saint Père Dominique, lorsqu'il était sur le point de mourir. Ils lui demandèrent de vouloir bien leur indiquer le caractère essentiellement distinctif du saint Ordre, le fond, le *subjectum*, sur lequel il avait établi toutes les règles. C'est le substantiel qu'ils voulaient savoir; l'accidentel, ils le connaissaient bien. C'est aussi notre cas; les règles, nous les savons bien. Il leur indiqua (4) donc alors ce fonde-

(1) *So ist al zu kleine oder zumole nüt. Ainsi c'est trop petit ou tout à fait rien.* Les œuvres extérieures, quelles qu'elles soient, considérées autrement que comme moyens de développement au service de la charité, si l'on y attache de la valeur en tant qu'œuvres indépendamment de la charité, ne sont rien du tout. C'est bien la doctrine de saint Paul; elle a besoin d'être répétée plus qu'on ne le pense.

(2) Allusion à la profession religieuse dominicaine: « Moi, frère..... je promets... que je serai obéissant jusqu'à la mort. »

(3) Au lieu de: *den brechent vil; me werden*, il faut ponctuer: *den brechent. Vil me werden*, Vett., 58, 14.

(4) Il faut corriger *sach*, de Vett., 58, 23, en *sachte, sagte*.

ment et cette essence et leur dit que c'était le véritable amour de Dieu, l'humilité et la pauvreté en esprit et aussi la pauvreté matérielle. Voilà le fondement : aimer Dieu d'un cœur entièrement et loyalement donné, et rien autre chose ; puis nous aimer d'amour fraternel les uns les autres, comme nous-mêmes. Ce fondement se résume dans une humble soumission de notre âme à Dieu et dans des rapports affectueux vis-à-vis les uns des autres. Il faut nous dépouiller de nous-mêmes et de tout ce qui n'est pas purement Dieu, de toute possession propre des biens extérieurs et de notre vouloir intérieur, être libre de toute créature et de tout ce qui peut nous égarer. C'est ainsi que Dieu pourra posséder en liberté et en puissance ce noble et tout aimable fond, dans lequel il a imprimé sa divine image, et qu'il habitera le lieu de ses délices et de sa joie.

Mes chères sœurs, voilà l'unique but de notre Ordre ; voilà la fin de tous les Ordres, de toute vie religieuse, de toute discipline claustrale, des règles, des observances, de la clôture et de tous les modes particuliers de vie religieuse, sous quelque forme qu'ils se présentent, de quelque nom qu'on les appelle. C'est pour cela que toutes nos règles ont été établies et ordonnées, et plus elles servent à ce but, plus elles sont aimables et utiles, et plus il faut les aimer et les observer.

C'est bien là l'intention première et le fondement (de l'Ordre) ; c'est la fin des promesses que nous avons faites à Dieu, la fin de nos serments, de nos engagements vis-à-vis de lui. Si nous ne tenons pas ce fondement de l'Ordre, nous violons sûrement notre serment ; mais si nous le gardons, nous avons avec lui l'Ordre, le fond et l'essence de l'Ordre, l'Ordre qui était dans l'intention de notre Père et de tous les Pères, de saint Benoît, de saint Augustin, de saint Bernard, de saint François ; tous avaient en vue cette essence de l'Ordre religieux ; et c'est cela que visent toutes les formes et les règles de vie religieuse (1).

(1) Il faut reconnaître alors que ce fondement est bien l'es-

3. Chères enfants, je demande pour vous cet Ordre (1) : apprendre à aimer Dieu à fond et toutes choses quelles qu'elles soient, dans la mesure où elles peuvent vous faire progresser en cet amour. C'est vraiment de cette façon que Notre-Seigneur veut préparer et célébrer et célébrera parfaitement en nous son grand jour de fête.

Nous avons tant de règles à observer : il nous faut aller au chœur, chanter et lire, bon gré, mal gré ; allons-y comme à une fête et non pas avec peine et à contre-cœur, afin que nous ne perdions et ne manquions pas la fête éternelle. Sans doute, un homme qui est sans péché mortel et dans la sainte et bonne volonté de ne rien faire en aucune circonstance contre la volonté de Dieu sera sauvé dans la sainte foi. Mais soyez-en sûres ; voulez-vous goûter cette fête aimable, qui nous fait éprouver le sentiment et la conscience de la présence de Dieu, il faut que vous lui offriez un fond pur et dégagé ; c'est alors seulement que vous pourrez prendre conscience de lui de façon à en jouir.

La seule dévotion vraiment digne de ce nom consiste à ce que tu ne goûtes rien, que tu ne jouisses de rien que d'aimer ton Dieu et de le rechercher. Voilà notre aimable vocation, l'unique fin pour laquelle le bon Dieu nous a appelés en ce saint Ordre. Répondons à cet appel ! C'est pour cela qu'il nous a arrachés au monde pervers et menteur, pour nous

sence de tout Ordre religieux, mais qu'il n'est la note distinctive d'aucun, pas plus de l'Ordre de saint Dominique que des autres. Il serait d'ailleurs étrange que les Ordres religieux pensent se distinguer autrement que par leurs fins intermédiaires et leurs moyens de conduire à Dieu, car ils ne seraient pas des Ordres religieux, s'ils ne venaient tous se fondre et s'unifier dans la divine Unité où ils ont pour mission de conduire leurs religieux et par eux nombre d'autres fidèles.

(1) Je demande pour vous la réalisation de cette essence de toute vie religieuse, qui consiste dans le plein envahissement de votre cœur par la divine charité.

amener à la sainte vie de la vraie pénitence, car nous sommes, par nature, enfants de colère et de la mort éternelle et, pour notre part, dignes de l'éternelle damnation.

Saint Augustin dit : « L'homme est pétri de matière corrompue, infecte et pourrie; c'est du limon, une terre de corruption, sa fin est la mort éternelle. » Au-dessus de cette corruption l'on s'élève par une vie de pénitence, et grâce à l'invitation et à l'appel que Dieu nous a adressés par pur amour, et tout spontané, sans aucun mérite de notre part.

Qu'est-ce que la vie de pénitence en son essence et en vérité? Rien autre chose que ceci : se détourner pleinement et vraiment de tout ce qui n'est pas Dieu (1) et se tourner pleinement et vraiment vers le pur et vrai bien qui est et s'appelle Dieu. Plus un homme a ce bien et plus son mouvement de conversion est profond, plus il fait pénitence (2).

Vous devez donc, chères enfants, à bon droit et à juste titre, rendre grâces à Dieu, d'une façon toute particulière, de ce qu'il vous a invitées et appelées ici, et cela doit vous donner la grande et sûre espérance que Dieu veut vous garder toujours près de lui, dans l'éternité, lui qui vous a rassemblées ici loin d'un monde de mensonge, qui vous a appelées et si aimablement invitées à être ses vraies fiancées et ses amies de prédilection, et qui vous a choisies pour sa particulière intimité.

C'est bien un signe manifeste que Dieu nous est en vérité présent dans cette vocation, et il faut bien aussi remarquer cette présence quand on voit des cœurs de jeunes gens tout fougueux de leur nature et inclinés au monde se contraindre, se laisser dompter et captiver, suivre Dieu, abandonner toutes les créatures et se livrer complètement à Dieu, quoi-qu'ils n'en aient encore aucun sentiment extraordinaire. Ce

(1) Qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin.

(2) Cette notion de la pénitence répond bien au nom grec de la pénitence dans le Nouveau Testament : *μετάνοια*, retournement de l'esprit.

serait impossible, si Dieu n'était pas secrètement là, de façon cachée.

Allons, mettez à profit, employez bien tout ce que vous avez de zèle, à prendre part, en vérité, à cet aimable jour de fête, à mériter que Dieu se révèle en vous, que vous goûtiez en vous sa joie, sa vraie paix, que vous ayez et sentiez en vous toute sa fête, chaque fois que vous le voulez et que vous rentrez en vous-mêmes, dans votre prière et dans toutes les œuvres que vous avez à faire. Car c'est là qu'on éprouve en vérité les joies de la vraie fête de la présence du Dieu d'amour, là, où l'on se sent la propriété de Dieu et de personne d'autre. En vérité, à cet homme aussi, Dieu appartient. En retour, il se donne à lui, en toute propriété, et il ne l'abandonne jamais, ni ne retire de lui sa présence.

N'est-ce pas, là, chose délicieuse : vie de fête, de joie et de bonheur ; nous en Dieu et Dieu en nous, ici dans le temps, là-haut dans l'éternité et dans une indicible béatitude ?

Puisse cela nous arriver à tous, et qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il.

Ceci se passait sous le portique de Salomon. David avait dit : *Il a établi sa demeure dans la paix* (1). Or, le nom de Salomon veut dire : *pacificus*, pacifique. Voici bien maintenant l'éternel Salomon dont la demeure ne peut être que dans la paix, dans la paix intérieure.

Jésus était donc venu là, au temple, et c'était la Dédicace. Le temple, dans lequel le bon Jésus est venu, c'est l'âme noble et toute aimable, avec sa vie purement intérieure à laquelle Dieu a consacré plus d'application et d'activité qu'à toute autre créature. Dans cet aimable temple, on fêtait la Dédicace, c'est-à-dire le renouvellement. Comment se fait le renouvellement en ce temple dans lequel le Dieu d'amour habite si volontiers, oui, d'une habitation plus vraie que dans tous les temples qui aient jamais été bâtis ou consacrés? Ce qui est encore à son commencement, voilà ce qui est et s'appelle nouveau; c'est quand l'homme, avec toutes ses facultés et aussi avec son âme (2), se recueille et pénètre en ce temple dans lequel, en vérité, il trouve Dieu habitant et opérant. L'homme arrive alors à sentir Dieu, non pas à la façon des sens et de la raison, ou bien encore (3) comme quelque chose qu'on entend, ou qu'on lit (4) et qui entre en vous par les sens, mais il le goûte, il en jouit comme de quelque chose qui jaillirait du fond (de l'âme) ainsi que de sa propre source ou d'une fontaine, sans y avoir été apporté, car une fontaine est meilleure que des citernes, l'eau des citernes se corrompt et s'évapore, tandis que la fontaine coule, jaillit, grossit; c'est du vrai, ce n'est pas de l'emprunté (5); c'est doux. Alors il y a en vérité dédicace en ce temple, et toutes les fois qu'en un

(1) Ps. LXXV, 3.

(2) Tauler distingue ici, comme toujours, l'âme, le fond de l'âme d'avec les facultés. Cf. *Introduction théol.*, nos 4 et 5.

(3) Nous corrigeons *aber* de Vett., 61, 13, en *obe* = *ober*.

(4) Vb. 2739 et les vieilles éditions portent *gelesen* au lieu de *gelitten*, Vetter, p. 61. 14.

(5) C'est l'expression familière qui nous semble le mieux traduire dans notre langue le mot du texte original : *eigen*.

jour se produit cette rentrée en soi-même, mille fois par jour, si c'était possible, à chaque fois il y a renouvellement. Ce recueillement est toujours accompagné d'un nouveau de pureté, de lumière, de grâce et de vertu. C'est une chose délicieuse que ce recueillement ! C'est à cela que servent toutes les pratiques et œuvres extérieures ; elles ont ici leur achèvement ; sans cela elles n'ont que peu de puissance et pas grande vertu, car bien qu'on doive en tout temps s'exercer à toutes sortes de bonnes pratiques et d'œuvres, on doit cependant viser avant tout à ce recueillement intérieur ; alors se fait pleinement la vraie dédicace.

2. Cela se passait en hiver. Quand est-ce, cet hiver ? C'est vraiment l'hiver, quand le cœur est si refroidi et si endurci, que ni la grâce de Dieu, ni Dieu, ni les choses divines n'y ont plus place ; mais on n'y trouve que froide neige et gelée, c'est-à-dire les créatures fâcheuses, desséchantes et corruptrices qui, par l'amour et la jouissance, ont pris possession du cœur. Elles y éteignent entièrement le feu d'amour du Saint-Esprit et y occasionnent un étonnant refroidissement où, avec toutes les grâces, s'éteignent en même temps toute divine consolation et toute amoureuse intimité avec Dieu (1).

Il y a encore un autre hiver, celui où un homme bon et pieux, qui aime Dieu et le cherche, qui se garde avec soin du péché, est cependant abandonné de Dieu quant au sentiment (de la présence divine) et n'éprouve que sécheresse, obscurité et froideur, sans aucune divine consolation, sans aucune divine douceur. C'est en pareil hiver que s'est trouvé

(1) Quand Tauler dit : toutes les grâces, il entend parler des grâces exceptionnelles de ferveur intérieure. Le péché mortel, lui-même, ne prive pas de toute grâce actuelle. Les péchés véniels d'attache aux créatures, dont il est ici question, éteignent le feu d'amour du Saint-Esprit, en ce sens qu'ils empêchent l'ardeur et l'exercice de la charité, mais ils n'éteignent ni ne diminuent la vertu de charité elle-même, c'est-à-dire notre inclination habituelle à aimer Dieu d'amour surnaturel.

notre cher Seigneur Jésus-Christ, qui, en fait de secours, a été tout à fait abandonné par son Père et par la divinité, avec laquelle il était cependant naturellement uni (1), de telle sorte que pas la moindre petite goutte de sa divinité n'est venue un instant en aide à l'infirmité de son humanité aux prises avec la souffrance dans toutes ses misères et son inénarrable passion. Il a été, de tous les hommes, le plus souffrant et le plus délaissé de tout secours. Ses amis de choix doivent donc pleinement se réjouir en leur volonté délibérée (2), quand ils s'aperçoivent qu'ils peuvent suivre leur aimable Pasteur, dont ils veulent être les brebis, en supportant pareil délaissement intérieur et extérieur. Quel comble de bonheur ce serait pour eux de suivre leur pasteur en cet hiver ! En ce complet délaissement de Dieu et de toute créature, Jésus Dieu serait plus vraiment là et leur serait présent de façon plus utile, que dans tout l'été d'une agréable jouissance, qu'ils aient jamais pu obtenir. Aucune raison ne peut concevoir ce qu'il y a de caché dans cet absolu et véritable délaissement. C'est le plein hiver, quand on est dans l'aridité, l'obscurité, sous l'oppression d'angoissantes ténèbres et dans

(1) Notre-Seigneur n'a jamais perdu la vision béatifique; mais cette vision pouvait se réduire à la simple conscience claire et nette de Dieu dans la partie supérieure de son âme, sans que toutes les facultés inférieures aient d'autre connaissance que celle des misères contre lesquelles l'homme rédempteur avait à lutter, d'autre joie que la joie amère du sacrifice et des douleurs qui devaient expier le péché. C'est ainsi qu'il convient d'interpréter la parole de Notre-Seigneur en croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* paroles qui ne sont pas un cri de désespoir, comme on l'entend dire quelquefois, puisqu'elles font partie d'un psaume qui est un chant de confiance, mais paroles qui expriment l'état de délaissement de l'humanité du Christ en fait de consolation, et qui sont aujourd'hui la consolation des âmes appelées aux épreuves les plus hautes et les plus dures de la vie spirituelle.

(2) Bien que contrariés et tristes dans les inclinations spontanées de leur volonté de nature.

le délaissement (1) : c'est bien au-dessus de toute savoureuse expérience (de Dieu), pourvu qu'en cet état l'on se tienne en parfaite égalité d'humeur.

3. L'évangile dit ensuite : *Les Juifs l'entouraient*. Il y avait deux sortes de Juifs : les bons et les mauvais ; ainsi en est-il parmi nous. Le nom de juif signifie : qui confesse Dieu. Quand les facultés dont nous avons parlé se recueillent en vérité d'une manière naturelle ou surnaturelle, dans le fond intérieur où sont les racines, elles confessent Dieu, en en prenant conscience et, si elles y trouvent Dieu, elles le confessent vraiment en en jouissant (2). Tout cela cependant n'arrive que là où se trouve la foi vivante et vraie, et tout ce qu'elle engendre intérieurement dans la raison et la volonté, extérieurement dans les facultés d'opération au dehors, dans l'agir, le pàtir, les paroles, les œuvres, la tenue, la conduite. En tout cela on ne trouve (3) rien, soit en ce qui concerne la vie active, soit en ce qui touche la vie contemplative, si ce n'est : reconnaître Dieu en vérité. Voilà ce que le Christ voulait sans doute faire entendre quand il disait : *Ceux qui me confessent devant les hommes, je les confesserai devant mon Père du ciel* (4). Car, sache-le, quelque œuvre que tu fasses, si tu lui donnes une autre fin que Dieu, tu ne confesses pas Dieu en elle, car Dieu est par nature la fin et l'intention de toutes choses, et où tu proposes une autre fin, tu agis comme si tu reniais Dieu, car tu donnes à la créature ce qui, par nature, appartient en droit à Dieu.

Il y avait aussi de méchants Juifs qui entouraient Jésus, et leur cœur était si plein d'amertume qu'ils ne pouvaient

(1) D'après Vb. 2739 : quand on est dans le délaissement de ces ténèbres sombres, oppressantes, angoissantes.

(2) Le vrai recueillement nous donne donc toujours une certaine conscience actuelle de la présence de Dieu en nous ; mais au-dessus de cette conscience il y a la jouissance, l'expérience savoureuse de cette présence.

(3) D'après Vb. 2739 qui dit *inwint* au lieu de *enpfindet* de Vett., 62, 27.

(4) Matth. x, 32.

pas voir ni supporter le Maître. C'était comme s'ils avaient eu pour lui des cœurs de pierre. Hélas! combien ne trouve-t-on pas encore aujourd'hui de chrétiens de ce genre! Quand ils voient des amis de Dieu adonnés à de bonnes pratiques et à de bonnes œuvres, ils en éprouvent une certaine contrariété; leur cœur se remplit contre eux d'amertume, et ils dénigrent leurs œuvres et leur vie, et trouvent sans cesse à y redire. Voilà bien les mauvais Juifs. C'est un fait particulièrement inquiétant et, en vérité, le plus significatif de leur exclusion de la vie éternelle avec Dieu et ses amis, qu'ils n'aient pas en eux-mêmes de joie, de complaisance ou du moins de penchant vers tout ce qui est bon et divin. Car le Christ a dit : *Qui n'est pas avec moi est contre moi* (1). D'autre part, ceux-là confessent Dieu (2) comme les bons Juifs, qui éprouvent spontanément, en eux-mêmes, de la joie, de la complaisance et de l'inclination pour tout ce qui est bien. C'est toujours un des signes les plus vrais que le bien est dans leur fond et qu'ils jouiront éternellement du bien par essence. A ceux qui n'ont pas cela, Jésus a dit : *Vous n'êtes pas de mes brebis, car mes brebis, elles, entendent ma voix* (3). Or l'appel du bien (4), c'est précisément cette voix.

4. Pourquoi Notre-Seigneur nomme-t-il ses amis si souvent ses *brebis*? A cause de deux qualités que possèdent les brebis et que Notre-Seigneur aime tout particulièrement : l'innocence et la douceur. La pureté et l'innocence permettent de suivre l'Agneau partout où il va (5); la douceur est tout près de Dieu; elle permet d'entendre la voix (6) de Dieu que

(1) Luc, XI, 23; Matt., XII, 30.

(2) D'après Vb. 2739, qui porte *begient* au lieu de *begont*, Vett., 63, 6.

(3) Jean, X, 26-27.

(4) Le texte dit simplement : *daz ist dise stimme; cela est cette voix*. Cela, c'est-à-dire le bien qui s'offre à notre estime et à notre affection tout autour de nous et que les brebis de Jésus comprennent et reconnaissent et aiment instinctivement.

(5) Apocalypse, XIV, 4.

(6) Il faut lire *hæret*, au lieu de *hærent*, Vett., 63, 15.

l'homme passionné et violent n'entend jamais. Quand le vent fait rage et quand claquent fenêtres et portes, on ne peut rien entendre nettement. C'est pourquoi si tu veux entendre en toi la parole paternelle, mystérieuse et confidentielle qui t'est dite en un chuchotement secret (1), au plus intime de ton âme, il faut alors qu'en toi et autour de toi tout orage soit apaisé; que tu sois une douce petite brebis, tranquille et soumise (2), que tu perdes ton impétuosité et que tu écoutes avec une tranquille douceur cette aimable voix. Voilà qui est mystère pour tous ceux qui ne sont pas brebis.

5. Mais à ses brebis il dit, comme on le lisait dans la leçon de l'office de cette nuit : *Je te donnerai une terre désirable, et un brillant héritage, et les pratiques des païens; tu me nommeras Père et tu ne cesseras plus de venir à moi* (3). Qu'est-ce donc que cette terre désirable qu'il a promise à ses amis et à ses chères brebis? C'est la terre de votre corps lorsqu'il triomphe de sa nature rebelle; les désirs s'éveillent alors, et la soumission s'affirme au gré de votre volonté, qui devient prête à aller partout où vous voulez l'avoir et y trouve délices et joie. Ce qui auparavant était aride est maintenant une terre détrempée et meuble qu'on peut ensemençer et herser. C'est ainsi que le corps de l'homme devient désireux de tout bien.

Et qu'est-ce que l'illustre héritage? Rien autre chose que Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est lui qui est l'illustre héritage, car il est un héritier de son Père et nous sommes ses

(1) Avec le Vb. 2739, nous lisons *heimelichen*, au lieu de *heiligen*, Vett., 63, 19.

(2) Acceptant toujours de bonne humeur les volontés du Pasteur.

(3) Jérémie, III, 19. Voici la traduction littérale du verset où Dieu s'adresse à Israël : *Comment te poserai-je comme des fils et t'attribuerai-je une terre désirable, illustre héritage des armées des gentils? Et j'ai dit : Tu m'appelleras Père et tu ne cesseras plus de venir après moi.* La différence du texte cité par Tauler : les pratiques des païens, vient probablement d'une variante de l'édition du texte latin dont il se servait.

cohéritiers, comme dit saint Paul (1). Le Fils a reçu du Père tout ce qu'il est, tout ce qu'il a et tout ce qu'il peut; le Père lui a remis en mains toutes choses, lesquelles choses le Fils a rapportées au Père si foncièrement et avec une générosité si pareille à celle dont il les avait reçues, qu'il n'a pas retenu et réservé pour lui un seul cheveu; car il cherchait seulement la gloire du Père, et non pas celle du Fils. C'est de la même façon que nous devons imiter le Fils. Si nous voulons qu'il devienne notre illustre héritage, nous devons rapporter foncièrement au Père tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons et pouvons et tout ce que nous avons jamais reçu de lui, sans garder pour nous, de tout cela, la largeur d'un cheveu, intérieurement ou extérieurement, que cela vienne par intermédiaire ou sans intermédiaire; laisse ce bien à celui de qui il est, ne prends rien pour toi, et cherche Dieu. Mais nos misérables sens et notre nature s'attachent si facilement, nos maudits yeux sont si malicieux, qu'ils accourent chercher leur propre bien en toutes choses. Et cela assombrirait bien fort le brillant héritage. Où tu retiens pour toi le bien divin, tu en fais un bien créé et tu l'assombris.

6. *Et il te donnera les pratiques des païens.* Les païens n'avaient aucune pratique déterminée, ni prescription de sainteté, ni lois (2), ils recevaient grâce pour grâce (3), sans aucun mérite. Les Juifs au contraire se confiaient en leur action personnelle, ils avaient leurs cérémonies, les préceptes, la loi et beaucoup de choses. Les païens, eux, n'avaient aucun appui ferme sur quoi bâtir, si ce n'est uniquement la grâce de Dieu et sa miséricorde. Vois, c'est de cette sorte que doit être aussi ta pratique, en sorte que tu ne t'appuies sur rien

(1) Rom., VIII, 17.

(2) Vb. 2739 : *ewen* = *Gesetze*.

(3) Cette formule est empruntée à l'évangile de saint Jean, I, 16 : *Et de sa plénitude nous avons tous reçu grâce pour grâce.* Tauler entend par là que nous devons recevoir la grâce comme grâce et non comme récompense du mérite.

que sur la seule grâce et miséricorde de Dieu, que tu reçoives et désires (1) grâce pour grâce, ne considérant que la bonté de Dieu et sans rien savoir de ta préparation ou de ta dignité.

Hélas! bien des gens ont la manière juive; ils s'appuient sur leurs propres œuvres qu'ils veulent considérer comme un fondement. S'ils n'ont pas accompli leurs œuvres, ils considèrent tout comme perdu; ils n'osent plus se confier en Dieu, ni en personne, ni venir à Dieu: ils bâtissent, secrètement, sur leurs œuvres, sur leur propre agir, et non point purement sur Dieu.

Je ne veux pas dire qu'on doive négliger les bonnes pratiques; on doit s'y livrer en tout temps, mais on ne doit ni bâtir, ni se reposer sur elles. Il est au contraire des gens qui en font grand cas (2): ils ont porté des cilices et des chemises de crin, tant et tant jeûné, veillé, prié et pendant quarante ans vécu en hommes pauvres. Ils croyaient avec ces pratiques s'assurer une entrée auprès de Dieu. Sans elles ils ne seraient ni si sûrs ni si hardis. Eût-on même accompli toutes les bonnes œuvres que les hommes aient jamais faites, il faut en être dépouillé et vidé dans le fond et se comporter comme quelqu'un qui n'aurait jamais fait une bonne œuvre, ni grande, ni petite (on est alors aussi dépouillé et dégagé de tout, que mon doigt est nu), oui, n'en pas retenir un cheveu, mais ne voir en tout cela que grâce pour grâce et pure miséricorde de Dieu sans s'appuyer en rien sur sa propre préparation: telle est la pratique des païens (3). A ce compte *tu me nommeras Père et tu ne cesseras pas de venir à moi.*

Que cela nous arrive à tous, et qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Vb. 2739: *begeriz*. Le texte de Vetter, p. 64, 18, porte: *gist*.

(2) Au lieu de *denne ob*, Vett., 64, 26, nous lisons avec Vb. 2739, *danabe*.

(3) Toute cette phrase est corrompue dans l'édition de Vetter. Nous l'avons corrigée d'après Vb. 2739. Nous ajoutons notamment *sû* après *sander die* (Vett., 64, 29), et nous remplaçons *oder* par *obe* (Vett., 64, 30), et *hoffen* par *ubunge* (Vett., 64, 35).

amour que nous a témoigné le Christ par l'inconcevable œuvre d'amour où il a enduré d'inconcevables souffrances dans toutes ses facultés supérieures et dans toutes ses facultés inférieures et dans tous ses sens, intérieurement et extérieurement.

Or, il y a beaucoup d'hommes qui voudraient bien connaître le chemin le plus direct vers la plus haute vérité. Eh bien, faites attention. Notre-Seigneur appelle à lui trois sortes de gens. Les uns, il les appelle par des ignominies publiques, afin de conserver pour lui leur fond, et de les réveiller et de les éclairer intérieurement (1). Ceux qui voudraient considérer ceci avec humilité se réjouiraient avec reconnaissance des dispositions providentielles de Dieu. Ceux au contraire qui voudraient les juger d'après leurs sens, se feraient par là grand tort.

Notre-Seigneur attire d'autres gens à lui, par la voie de la pénitence. Qu'est-ce que la vraie pénitence? Il y a pénitence, quand tu te tais, alors que ta bouche aimerait le mieux parler, quand tu fermes l'œil et ne regarde pas au moment où ton œil aimerait le mieux considérer avec convoitise, et quand, partout où tes sens se tournent vers quelque objet avec le plus grand plaisir, tu t'en détaches, tu t'en détournes et t'en dégages (2).

Quant à la troisième catégorie d'hommes, Dieu les attire par lui-même (3).

(1) Notre-Seigneur peut permettre qu'une âme tiède tombe en état de péché mortel bien conscient, pour la réveiller de son sommeil dangereux, et peut-être déjà mortel, lui rendre le désir foncier de la perfection et la préparer de nouveau à y tendre. — Nous avons suivi la leçon de Vb. 2739; au lieu de *erwerke*, Vett., p. 65, 19, le ms. de Vienne porte *erwecke*.

(2) Au lieu de *insliesest*, Vett., p. 65, 26, Vb. 2739 porte *intsleis* = *entschlagest* = t'en dégages.

(3) Sans se servir de la préparation qu'apportent à l'âme la contrition et l'humiliation provoquées par une faute grave, ou le détachement progressif des créatures et l'énergie de volonté

Mais remarquez maintenant qu'il y a toujours un homme qui doit mourir (1). Mais que voulons-nous dire et signifier par cet homme? La volonté propre et la complaisance en soi-même. Comment cet homme doit-il mourir? Voici : aurais-tu souffert les martyres que tous les martyrs ont soufferts, aurais-tu fait tout le bien qui s'est jamais fait dans toute la chrétienté ou qui s'y fera jamais jusqu'à la fin du monde, dans la mesure où tu aurais pour cela quelque attache, quelque affectivité, et où tu pourrais y avoir satisfaction, tout cela tu devrais le compter pour rien (2). Mais par quel moyen pouvons-nous arriver à ce que l'homme meure ainsi? Quand, mille fois chaque jour, tu te laisserais passer au fil de l'épée, pour revivre ensuite, quand plusieurs fois par jour tu te laisserais attacher à la roue, quand tu mangerais des pierres et des ronces, tu ne pourrais pas y arriver. Plonge-toi bien plutôt dans la profonde et insondable miséricorde de Dieu, avec une volonté humble et abandonnée à Dieu et à toutes les créatures (3), et considère que c'est le Christ seul qui doit te donner cette grâce par pure douceur et bonté spontanée, par amour et par miséricorde. C'est ici qu'on comprend la parole du Christ qui disait : *Quand vous avez fait tout ce que vous avez pu, vous devez encore vous considérer comme des serviteurs inutiles* (4).

qu'on acquiert peu à peu par la pénitence. Mais ces âmes, préparées immédiatement en même temps qu'attirées par Dieu, ne seront pas dispensées de marcher par la voie de la croix pour garder et faire fructifier la grâce de leur vocation et pour faire mourir le vieil homme.

(1) Quelle que soit la voie par laquelle nous sommes appelés à la perfection.

(2) Il doit y avoir une lacune dans Vett. ; voici la leçon de Vb. 2739 : « Que cela ne soit rien en toi, non pas qu'en soi cela n'ait pas de prix ; mais dans la mesure où cela pourrait provoquer en toi quelque attache, quelque affection, quelque satisfaction, cela ne devrait compter pour rien. »

(3) Dans la mesure où les créatures sont l'instrument de la volonté divine.

(4) Luc, xvii, 10. — Nos plus grands efforts n'aboutissent à rien,

2. Mais si l'homme ne meurt pas, les Romains viendront et s'empareront de la ville. Qu'est-ce que Rome, si ce n'est ce qu'il y a de plus haut dans le monde? Ainsi est-ce l'orgueil intérieur, le plus haut de tous les vices; c'est lui qui s'empare de la ville que le Christ devrait posséder, et massacre tout le peuple, c'est-à-dire les facultés supérieures, aussi bien que les inférieures, qui sont comme la valetaille de l'âme. Mes enfants, mes enfants, prenez garde à vous! Il y a sur terre un peuple nombreux de gens bien étranges qui, avec de grandes manières et grande apparence, s'écartent de ce noble chemin (de la mort à soi-même). Mais aussi longtemps que cet homme (qui doit mourir) demeure en nous et ne meurt pas, il envahit toutes les facultés de l'homme intérieur et extérieur, jusqu'à ce qu'il ait ravagé tout ce que le Christ devait ensementer. Oh! combien il y a de ces grands hommes qui paraissent grands, avec lesquels Dieu a commencé grandement et qui, de cette façon, se sont perdus! Prenons pour exemple Salomon, avec qui Dieu parlait et qu'il appelait son fils (1), et Samson, dont la naissance fut annoncée par un ange; comme ils sont lourdement tombés, parce que ce (vieux) homme n'était pas mort en eux; ils se sont arrêtés avec complaisance en eux-mêmes, aux dons de Dieu, ils n'ont pas été reconnaissants vis-à-vis de Dieu; finalement ils sont tombés sous le jugement de Dieu, si bien que l'Église doute de leur salut.

3. Voici maintenant les hommes de haute sagesse, qui ont grandi dans leur propre raison, et qui prétendent planer au-dessus de toutes choses. Enfants, ne vous en laissez pas impressionner. Tout ce que la nature donne, elle le reprend, et tout ce que le Christ donne, il le reprend (2). Ces grands

s'ils n'ont pour principe, pour soutien et complément, la grâce et la miséricorde de Dieu.

(1) Vb. 273g porte : *nante in sinen sun*; Gand. 966 *ende hieter syn soen* au lieu de *und in sinem sun*, Vett., p. 66, 25.

(2) Réflexions très utiles pour les admirateurs inconsidérés de

raisonneurs puisent souvent dans leurs pensées beaucoup plus d'impulsion personnelle, qu'un homme noble et résigné auquel ils s'en viennent dire : « Mon Dieu, que vous êtes peu résigné ! » Ils disent cela à un homme noble, qui est cependant tout à fait résigné dans son fond. Sachez que c'est Dieu qui lui inflige ce tourment ; c'est qu'il a beaucoup d'affection pour l'homme intérieur et qu'il l'aime bien ; mais il n'en va pas de même pour l'homme extérieur (1). Mes enfants, n'ayez pas peur ; n'ayez aucune crainte ! Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a montré l'exemple, lorsque sa nature a eu un moment de défaillance et qu'elle a sué du sang et de l'eau. Mes chères enfants, apprenez, vous aussi, à souffrir de cette façon, à vous courber sous les coups de Dieu et de toute créature, et ne craignez pas. A chaque mort correspond un peu de la vie éternelle.

Puissions-nous mourir ainsi, vous et moi ; qu'à cela nous aident le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

la grandeur d'âme chez les païens et aussi de la grandeur d'âme païenne qui se trouvent chez des chrétiens. Oui, la nature peut puiser dans les seules réflexions de la raison une grande et belle énergie, un admirable stoïcisme ; mais ce stoïcisme naturel n'est rien à côté de l'amoureuse résignation du chrétien dont il peut imiter certaines apparences. Il peut même arriver qu'un homme très religieusement résigné dans son cœur soit, dans sa sensibilité, plus troublé qu'un de ces païens, Dieu lui laissant ce trouble pour couvrir et protéger son mérite. Ne jugeons pas d'après les apparences.

(1) Le texte de Vett., p. 67, 3, est corrompu et mal ponctué. Vb. 2739 donne cette leçon que nous avons adoptée : *Wizzil daz des druckes got verhengil : Deme inren menschen iz he harte gewulich und wil in harte gern ; mer truwen.....*

ne pouvons en aucune façon y atteindre et le comprendre, si ce n'est dans le Saint-Esprit. De la prière, saint Augustin et saint Anselme nous disent qu'elle est « une élévation de l'âme vers Dieu ».

Très chères enfants, il y a de ces gens riches qui s'en viennent à vous et vous donnent, à vous pauvres enfants, amargues et faibles, quatre ou six deniers, vous demandant de faire je ne sais combien de *venia* et de réciter peut-être cent *Pater noster*. De ce marché et de toutes les pratiques de ce genre, Dieu tient le compte qu'il veut dans son éternité (1). Mais moi je n'en te dis que ceci : « Dégage-toi, en vérité, de toi-même et de toutes choses créées, et élève pleinement ton âme à Dieu au-dessus de toutes les créatures, dans le profond abîme; là, plonge ton esprit dans l'esprit de Dieu, dans un véritable abandon de toutes tes facultés supérieures et inférieures, t'élevant au-dessus de tout exercice des sens et de l'intelligence (2), dans une véritable union avec Dieu, intérieurement, dans le fond. Ayant ainsi dépassé tout mode particulier, toute formule, tout exercice spécial de prière, là, demande à Dieu tout ce qu'il veut qu'on lui demande, ce que tu désires et ce que tous les hommes désirent de toi; et tiens

(1) Cela dépend des intentions et des mérites du donateur. Si ce donateur pense acheter des prières pour se dispenser lui-même de toute pénitence et de toute prière et se promettre plus de sécurité dans le péché ou pour s'assurer un succès matériel sans relation avec son bien spirituel, son aumône est simoniaque et mauvaise. Mais s'il fait cette aumône en esprit de soumission aux conseils de Notre-Seigneur, avec un vrai désir de devenir meilleur, et d'obtenir par les prières des amis de Dieu les grâces spirituelles et même temporelles dont il a besoin pour faire son salut, son aumône est bonne, et la mesure dans laquelle il aura, de par la grâce, ces sentiments, sera la mesure de la faveur avec laquelle les prières faites pour lui seront accueillies de Dieu. Cette mesure est toujours mystérieuse, et Tauler paraît sceptique sur la qualité de l'intention de nombre de riches de son temps qui faisaient l'aumône aux monastères moyennant tel compte exact de *Pater* et de *venia*.

(2) Au-dessus de toute sensation, image ou pensées bien déterminées.

ceci pour certain : ce qu'un pauvre petit denier est vis-à-vis de cent mille marks d'or, voilà ce qu'est toute prière extérieure vis-à-vis de cette prière qui est et qui s'appelle véritable union avec Dieu, cet écoulement et cette fusion de l'esprit créé dans l'esprit increé de Dieu.

Bien chères enfants, si ces prières vocales permettent encore et n'empêchent pas cette union, fais-les hardiment ; deux choses valent mieux qu'une ; et si l'on t'a demandé une prière, il est bon aussi que tu la fasses de façon extérieure comme tu en as été prié et comme tu l'as promis ; mais, ce faisant, entraîne ton âme vers les hauteurs et dans le désert intérieur, pousse là tout ton troupeau comme messire Moïse (1). Si cependant une pratique quelconque, une prière vocale ou une œuvre extérieure, t'en empêchent, abandonne sans inquiétude ces pratiques (je le prends sur moi, hardiment). J'en excepte les personnes qui sont tenues à dire leurs heures (2), car pour le reste, toute prière vocale est comme la balle et la paille, vis-à-vis du précieux grain de froment, ainsi que dit le Christ : *Les vrais adorateurs prient en esprit et en vérité* (3). En cette prière intérieure s'achèvent toutes les pratiques, toutes les formules et toutes les sortes de prières qui depuis Adam jusqu'ici ont été offertes et qui seront encore offertes jusqu'au dernier jour. On parfait cela, en un instant, dans ce recueillement véritable et essentiel.

2. Vous voyez cette église et la variété des éléments qui la constituent, les fondations, les murs, les pierres qui ont servi à les édifier ; pensez de plus au travail qu'on a fait pour apporter le tout, ici. Tout cela s'est fait en vue de la prière, car en elle tout est essentiellement rapporté au vrai fruit, en Dieu pour qui tout a été fait. Toutes choses sont ainsi ramenées instantanément en l'aimable fond d'où procèdent

(1) Exode, III.

(2) Les prières obligatoires de l'office choral.

(3) Jean, IV, 23. La prière en esprit est celle qui se fait dans le fond, c'est-à-dire par l'exercice de la fonction supérieure de l'intelligence.

toutes choses, de toute éternité, où les choses sont éternellement présentes, où elles sont maintenant comme achevées (1).

A ce sujet, le Christ disait : *J'ai fait tout ce que tu m'as donné à faire* (2). S'il n'avait parlé qu'au point de vue du temps, ce n'eût pas été le cas de parler ainsi, car il restait encore beaucoup à faire. Le Christ devait encore souffrir et ressusciter. Mais il parlait du point de vue de l'éternité. Là sont toutes choses, et comme elles ont été éternellement et telles qu'éternellement elles seront, telles elles sont dans l'instant présent. C'est ainsi que les gens qui sont arrivés à ce degré de vie spirituelle font toutes leurs œuvres en dehors du temps, dans l'éternité. Ils prient en l'esprit de Dieu, ils vivent et agissent en lui et ils sont morts à eux-mêmes, car personne ne peut devenir autre avant de s'être dépouillé de ce qu'il est. C'est ainsi que ces hommes prient et travaillent dans l'esprit ; là où le Père engendre son Fils, là ils sont eux-mêmes régénérés (3). L'esprit qui prie ainsi est introduit à nouveau dans le fond (4), par-dessus toute image et forme particulière, dépouillé et dégagé de sa propre forme, et il est introduit ainsi dans la *Surescence* (5). Dans une telle prière, ces gens obtiennent tout, ils prient le Père pour son Fils unique, comme jusqu'ici le Fils a prié pour eux.

Juste ciel ! Comment pourraient-ils donc prier pour le Fils ? Notre-Seigneur nous a appris à demander que son nom soit

(1) Dans le Verbe où toutes les réalités du temps, du passé, du présent et du futur, existent éternellement à l'état d'idées créatrices.

(2) Jean, xvii, 4.

(3) Cette régénération est un renouveau de l'assimilation et de l'union de notre être créé à l'être increé, notre réalité créée se dégageant du néant qui la distingue de Dieu, pour se rapprocher davantage du pur archétype divin dont elle est l'imparfaite réalisation en ce monde.

(4) Il s'agit ici du fond divin, et non pas simplement du fond de l'âme.

(5) Dans l'être transcendant qui est au-dessus de toute essence particulière.

sanctifié; c'est ce qu'ils demandent tous, en cette prière, que son nom soit sanctifié et glorifié et confessé et aimé, et que tout se réalise conformément à son éternel dessein, à son intention, à son éternelle élection, et qu'ainsi il soit payé en retour et récompensé des mérites chèrement acquis de son amère Passion. Ces gens prient pour la sainte chrétienté, et leur prière est toujours exaucée. Ils reçoivent, d'un cœur égal, toutes choses, l'avoir et la privation, le plaisir et la souffrance, de la main de Dieu, avec une égalité parfaite de bonne volonté. En cela il y a grand mérite.

3. Notre-Seigneur dit ensuite : *Je te prie pour qu'ils soient un comme nous sommes un* (1). Cette union se réalise de deux façons, intérieurement et extérieurement, médiatement et immédiatement, dans l'esprit et dans la nature. Ceci est souvent compris à faux (2), car la nature divine n'admet aucune addition. La raison ne peut pas arriver à comprendre l'union qui unit l'âme au corps et comment cette âme agit et se meut dans la main, dans le pied et dans tout autre membre (3); comment l'homme pourrait-il alors comprendre l'union en Dieu? (4) Ceux qui arrivent à cet état, agissent en dehors du temps, dans l'éternité, en dehors du créé dans l'incrée, en dehors de la multiplicité dans la simplicité, ils restent dans la paix au milieu de la contrariété et s'enfoncent, avec un amoureux désir, dans le Fond, rapportant à Dieu toutes choses, comme elles sont éternellement en lui et comme il les

(1) Jean, XVII, 21.

(2) Par tous ceux qui, versant dans le panthéisme, croient à une union de nature entre Dieu et nous.

(3) Nous corrigeons *in dinem eigenen gelidern*, en *in deheinen gelidern*.

(4) Le mystère naturel de l'union de l'âme et du corps doit nous inviter à la modestie, quand il s'agit du mystère surnaturel de l'union de grâce qui associe, sans l'absorber, notre nature à la nature divine : *consortes divinae naturae*, donnant Dieu lui-même pour objet immédiat à notre connaissance et à notre amour par les vertus théologiques ici-bas, par la vision béatifique au ciel.

porte dans son amour et sa pensée. Cela conduit plus près (de Dieu), beaucoup plus près que la prière (ordinaire). Ici ne peuvent pas arriver ceux qui ont grandi dans leur raison naturelle, qui ont été élevés dans leur propre mortalité et ont vécu dans leurs sens; non, ils n'arrivent pas jusqu'ici.

D'ailleurs un aimable Maître nous a instruits et a parlé sur ce sujet, et vous ne l'avez pas compris. Il parlait du point de vue de l'éternité, et vous l'avez entendu du point de vue du temps (1). Mes chères enfants, si je vous en ai trop dit, ce n'est certes pas trop pour Dieu; mais je vous prie néanmoins de me pardonner: je veux bien corriger mes paroles (s'il y a lieu) (2).

Un grand Maître parla de cet état d'âme sans modalité déterminée et sans chemin, mais beaucoup de gens le comprirent à la façon des sens extérieurs et ils en devinrent des hommes empoisonnés; c'est pourquoi mieux vaut cent fois arriver ici par des voies et pratiques (bien déterminées) (3).

4. Mais on pourrait me demander quels sont les moyens particuliers et les chemins qui conduisent à la plus pure, à la plus haute et à la plus parfaite vérité. Or Notre-Seigneur

(1) Il s'agit évidemment de Maître Eckhart.

(2) Mes expressions sont peut-être trop fortes et risquent d'éveiller en vous de fausses idées: elles sont cependant au-dessous de la divine réalité qu'elles voudraient exprimer. En tout cas je suis prêt à corriger tout ce qu'elles auraient d'exagéré. Le sermon s'arrête ici dans l'édition de Cologne, et dans le Vb. 2739, et un autre commence sur le texte *In principio erat Verbum*. C'est celui-ci seulement que contient le Vb. 2739.

(3) Au lieu d'attendre que la grâce nous donne le sens expérimental de l'état vrai d'union mystique avec Dieu, beaucoup essaient de s'en faire, par eux-mêmes, une idée naturelle qui ne peut être que celle de l'ivresse confuse de la contemplation des illuminés. Essayer de réaliser de soi-même cette idée, c'est le poison du quiétisme. Tauler n'en veut pas, mais il en sent le danger; voilà pourquoi il insiste si souvent, et ici encore, sur la nécessité de n'entrer dans le repos mystique que sur l'appel de Dieu, et de nous y préparer par le travail de prières et de bonnes œuvres bien déterminées.

Eckhart

Jésus-Christ s'est attiré saint Jean de trois manières, et c'est ainsi encore qu'il attire tous les hommes qui doivent arriver jusqu'à la plus haute Vérité. Notre-Seigneur a attiré saint Jean une première fois, quand il l'a appelé du monde et en a fait un apôtre; une seconde fois, quand il l'a laissé se reposer sur son Cœur tout aimant, et une troisième fois, et ce fut la manière la plus parfaite, à la Pentecôte, quand le Saint-Esprit fut donné à l'Apôtre. Ce jour-là, la porte lui fut ouverte et il fut introduit.

5. Le premier appel, adressé à l'homme, comme à Jean, pour l'inviter à quitter le monde, se réalise quand l'homme gouverne et ordonne toutes ses facultés inférieures avec la plus haute prudence (1), de telle sorte que tu apprennes à te connaître toi-même, à rester en toi-même, à surveiller tes paroles, en sorte que tu parles à chacun comme tu voudrais qu'on te parle, et aussi les mouvements de ton cœur, pour voir s'ils viennent de Dieu et retournent à Dieu, et tes pensées, pour ne retenir volontairement aucune pensée mauvaise et inutile. Ce qui t'arrive d'en haut (2) n'est rien autre qu'une préparation, une purification, en vue de donner plus de valeur à tes œuvres, en ne te faisant rechercher dans toutes tes œuvres que la gloire de Dieu, la paix et le bonheur de tous les hommes (3). Voilà comment Notre-Seigneur t'enlève du monde et fait de toi un apôtre de Dieu, et voilà comment tu apprends à faire de l'homme extérieur, un homme intérieur. Ce n'est là cependant qu'un début.

6. Veux-tu répondre à un second appel et, avec saint Jean reposer sur le Cœur aimable de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

(1) Tel est le nom théologique de la faculté de discrétion dont parle ici Tauler.

(2) Au lieu de *darüber invellent*, Vett., 70, 10, nous lisons avec le Vb. 2739 *van inboven invellet*.

(3) Après la bonne ordonnance de toutes nos actions extérieures et passions intérieures, l'œuvre plus difficile encore de la purification complète du cœur, de notre intention dégagée de tout égoïsme.

Tu dois alors te laisser attirer à l'aimable image de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la contempler avec attention. Tu dois considérer sa douceur et son humilité et la profonde et ardente charité qu'il avait pour ses amis et ses ennemis, le grand et docile abandon qu'il gardait sur tous les chemins, dans tous les états et dans tous les lieux où son Père l'appelait. Considère ensuite la profonde douceur qu'il témoignait à tous les hommes et aussi sa bénie pauvreté. Le ciel et la terre lui appartenaient, et il ne les posséda jamais avec attachement. En tout ce qu'il disait et faisait, il n'avait en vue que la gloire du Père et le bonheur de tous les hommes. Contemple l'aimable image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de plus près et plus à fond que je ne puis t'apprendre à le faire (1). Demande cette grâce, poursuis-la avec application, puis considère-toi toi-même avec attention ; vois combien tu es différent de ce modèle, quelle distance t'en sépare et quelle est ta petitesse ; alors Notre-Seigneur te laissera bien reposer ici. Pour cela il n'est rien ici-bas de plus utile et de meilleur que le Sacrement de l'adorable corps de Notre-Seigneur, [rien de meilleur] que d'agir et de souffrir par un autre [Notre-Seigneur dans l'Eucharistie], pour qui la lumière de la vérité luit plus près que pour toi. Tu deviendras riche dans la contemplation de cet aimable modèle et tu y trouveras tant de consolation et de douceur, qu'avec cela tu renonceras à toute la douceur du monde (2).

Ces deux degrés de sanctification (3) se trouvent souvent

(1) Vb. 2739 ajoute : *van inbuzen*, extérieurement, par des moyens extérieurs.

(2) Après que, par l'exercice des vertus morales, nous avons écarté le désordre du péché de notre activité extérieure et intérieure ; après que nous avons dégagé notre cœur de l'égoïsme en purifiant nos intentions, il nous faut cultiver l'imitation amoureuse de Notre-Seigneur et développer notre union avec son humanité glorifiée, union qui se parfait par le bon et fréquent usage de la sainte Eucharistie. Ce culte de Notre-Seigneur peut établir entre lui et nous des liens d'amitié consciente qui sont d'une ineffable douceur.

(3) Littéralement : *ces deux façons*.

en beaucoup d'hommes qui, avec le sentiment que ce bien spirituel est à eux (1), et un vouloir foncier plein d'élan, s'imaginent être en excellent état, alors qu'ils sont cependant encore loin du chemin le plus direct. Bien que Jean eût reposé sur le Cœur de Notre-Seigneur, il laissa cependant son manteau et s'enfuit quand on s'empara du Christ. Prends donc bien garde, ô homme, si saint que tu sois en ces deux manières, prends garde, en cas d'attaque, de lâcher ton manteau, je veux dire ton esprit d'attachement et la subtilité de ton esprit (2).

7. Que tu t'exerces en ces deux voies de sanctification, c'est bon et c'est saint; ne te laisse ravir ces pratiques par aucune créature quelle qu'elle soit, à moins que Dieu t'attire plus près de lui. Mais si le Christ t'attire, livre-toi à lui, en dehors des formes et des images, laisse-le opérer, sois son instrument. Il est plus glorieux pour lui et plus utile pour toi que tu t'abandonnes ici, le temps d'un *Pater noster*, que de t'exercer un siècle aux deux autres manières (3).

Il est maintenant des gens qui vous disent : « N'es-tu pas encore monté plus haut ? » Je leur répondrai : Non, au-dessus du modèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, personne ne peut s'élever (4). Mais voici ce qu'il faut dire : « Ne t'es-tu pas

(1) Littéralement : avec propriété, mit eigenschaft, il s'agit du sentiment d'orgueil instinctif par lequel nous nous attribuons un peu de bien divin que Dieu met en nous.

(2) Allusion à l'épisode de la Passion raconté dans saint Marc, xiv, 51-52, dans lequel on reconnaît généralement saint Marc plutôt que saint Jean.

(3) Si, alors que nous contemplons amoureusement le Christ, dans de pieuses et ardentes méditations, le Christ nous élève par sa grâce jusqu'à ce sentiment supérieur de la divinité qui n'a plus de pensée précise correspondante, il faut nous laisser faire.

(4) C'est par Notre-Seigneur, et par conséquent jamais au-dessus de lui, qu'on est élevé à la contemplation de Dieu qui nous arrache à celle de l'humanité du Sauveur. On ne dépasse que ses propres pensées personnelles, et pas celles du Christ.

encore élevé au-dessus des formes déterminées et des chemins que tu as possédés comme ta propriété? » (1) Regarde en ton cœur avec application, donne intérieurement ton attention à l'ordonnance de Dieu et n'avance que progressivement (2). Alors, la porte sera ouverte à quelques-uns tout d'un coup, à d'autres après une certaine attente résignée (3). La parole de saint Paul est ici réalisée. C'est ici que Dieu manifeste ce que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu et ce qui n'est jamais venu au cœur (4). Jamais l'homme ne s'imaginera devoir devenir parfait (pour autant que cela est possible ici-bas), sans que l'homme extérieur ne soit absorbé dans l'homme intérieur; c'est là que l'homme est introduit dans la demeure (c'est-à-dire le fond divin), c'est là que s'accomplit un tel prodige, qu'une telle richesse est manifestée. En vérité, mes enfants, celui qui aurait souvent, ici-bas, cette divine intuition, devrait souvent se mettre au lit; la nature ne pourrait pas le supporter. Mais, sachez-le, avant que ce dont je viens de vous parler s'accomplisse, maintes violentes mortifications doivent tomber sur la nature intérieurement et extérieurement. A cette mort, correspond l'éternelle vie. Enfants, cela ne peut pas se faire en un jour, ni en un an; ne vous effrayez pas (5), cela prend du temps et il y faut de la simplicité, de la pureté, de l'abandon.

C'est le chemin, de tous le plus parfait; qu'il nous soit donné à vous et à moi, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Comme étant le fruit de ton activité.

(2) Littéralement : *prends une manière après l'autre*.

(3) Dieu donne de diverses façons la grâce des degrés supérieurs de l'oraison mystique.

(4) I Corint., II, 9. — Vb. 2739 ajoute : « La troisième fois [que Dieu attira saint Jean à lui] ce fut le jour où le Saint-Esprit lui fut envoyé. »

(5) Au lieu de *nüt enverrent uch*, VETTER, p. 71, 22, le ms. de Vienne 2739 dit : *niel erveret uch*.

Sermon
pour le Dimanche après Pâques (1)

1. L'épreuve du délaissement prépare la venue du Saint-Esprit. —
2. Comment le Saint-Esprit condamne, en nous, le monde, — 3. le péché, — 4. la justice que nous nous attribuons, — 5. les jugements que nous portons sans en avoir mission. — 6. Écoutons en simplicité les enseignements du Saint-Esprit, qui nous apprendra l'art dans lequel se résume tout ce qui est nécessaire à la sainteté, l'art d'une profonde et véritable humilité.

Expedit vobis ut ego vadam
(S. Jean, XVI, 7-15).

1. Notre-Seigneur disait à ses bien chers amis : *Il vous est utile que je m'éloigne de vous ; si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai, et s'il vient, il convaincra le monde au sujet du péché, de la justice et du jugement.*

Enfants, il faut considérer de près comment le Saint-Esprit ne pouvait être donné aux amis de Dieu que si le Christ s'était d'abord éloigné d'eux. Qu'est-ce donc que ce *je m'éloigne de vous*, si ce n'est le délaissement, l'absence de consolation, le manque d'entrain pour tout bien, qui nous ren-

(1) Ms. de Strasb. : « L'homélie tirée de l'évangile de saint Jean, pour le quatrième dimanche après Pâques, nous expose comment le Saint-Esprit nous condamne pour toutes nos fautes, nous donne le moyen de reconnaître distinctement en nous ce qui est d'origine mondaine et nous signifie de ne juger personne. »

Ce sermon se trouve dans les mss. Be. 2, Be. 8, Be. 12, F. 1, Ha. 1, M. 9, N., Stu. 3, T., U. 1, Wo. 2, et dans A. 91, A. 89, A. 88, Wü. 1, Wü. 2.

dent indolents, froids, lourds et sombres? C'est alors que Jésus s'en est allé. Si les hommes pouvaient bien voir ce qu'il y a dans cette épreuve et en faire leur profit, ce serait une chose bien précieuse dont on pourrait tirer grande joie, et en eux toute diversité deviendrait simplicité (1); la souffrance : consolation ; le trouble : paix ; et l'amertume : vraie douceur.

2. *Il vous est donc utile que je m'en aille, et si je m'en vais, je vous enverrai le Saint-Esprit, et quand le Saint-Esprit sera venu, il convaincra le monde.* De quoi le convaincra-t-il et comment? Voici : il nous dira et nous fera clairement reconnaître si le monde est dissimulé et caché en l'homme; et cela il le blâmera et le punira. Qu'est-ce donc que le monde en nous? Ce sont les façons du monde, ses manières d'agir et de voir; c'est se laisser aller aux émotions : plaisir, souffrance, amour, crainte, tristesse, joie, désir, inquiétude et souci. Saint Bernard a dit : « Tout ce dont tu t'attristes ou tu te réjouis sera l'objet de ton jugement. » Mes enfants, voilà ce que le Saint-Esprit, lorsqu'il viendra, découvrira et manifestera clairement en nous; voilà ce dont il nous blâmera, si bien que nous ne trouverons point de repos tant que nous aurons en nous ces mauvais et nuisibles attachements, jusqu'à ce que nous nous en soyons défaits. Là où demeure sans blâme et réprimande le mal pernicieux d'une attache à quelque créature que ce soit, morte ou vivante, tout cela c'est le monde. Ce mal est-il impuni? C'est un signe manifeste que le Saint-Esprit n'est pas encore venu, car le Christ, qui est la Vérité, a dit : Quand il (c'est-à-dire le Saint-Esprit) viendra, il blâmera et châtiara toutes ces choses (2).

(1) La diversité, ce sont les oppositions de nos vouloirs entre eux vis-à-vis de l'ordre providentiel des circonstances au milieu desquelles s'écoule notre vie. La simplicité, c'est la paix, l'unification, l'accord de nos volontés entre elles et avec la volonté de Dieu.

(2) Le Saint-Esprit, agissant activement dans une âme, n'y

3. Il doit aussi les convaincre de péché. De quels péchés s'agit-il? Vous savez bien, chères enfants, que Dieu a fait toutes choses et orienté chaque chose vers la fin qui lui convient. C'est ainsi que le feu monte et que la pierre tombe. C'est ainsi que, de par la nature, l'œil a la faculté de voir, l'oreille, d'entendre, la main, de travailler, le pied, de marcher. Chaque membre est soumis à la volonté instinctive du corps, sans aucune opposition, que ce lui soit facile ou difficile, doux ou amer, il suffit que ce soit voulu pleinement pour qu'il obéisse, qu'il s'agisse d'aller à la vie ou à la mort. On voit même déjà cela chez les amoureux de ce monde, qui sacrifient leurs aises, leur richesse et leur honneur pour ce qu'ils aiment.

Mais les pécheurs s'en viennent nous dire : « Qui donc est si obéissant et à ce point soumis (1) à Dieu dans toutes ses volontés et tous ses commandements? et quand donc as-tu résigné pour Dieu corps et biens, joie et souffrance, et te fais-tu sortir toi-même et toutes choses de ton fond intérieur où Dieu devrait être maître unique? » Eh bien, ces péchés, que nous signale le Saint-Esprit, ce sont tes résistances fréquentes et si multiples à ses volontés et à ses avertissements, par où tu commets si souvent tant de péchés (2). Voilà, à côté de beaucoup d'autres défauts cachés, ce que blâme et punit le Saint-Esprit, quand il vient. Et cela nous

laisse, sans reproche, aucune de ces attaches égoïstes que Tauler appelle des *possessions*, parce que ce sont des sentiments dont nous usons et jouissons comme d'un bien propre, indépendamment de la volonté de Dieu.

(1) Au lieu de *genug*, Vett., p. 73, 6, lisez *gefüege* = docile.

(2) Le Saint-Esprit manifeste d'autant plus sa présence en nous qu'il nous signale davantage les imperfections à éviter, les petits actes et sacrifices de charité à faire. Là où il n'est pas, la conscience reste parfaitement silencieuse, et l'homme ne sait rien des mondanités qui stérilisent et paralysent sa vie. Heureuse peine d'enfer que le remords plein de purifiante charité qui tourmente les âmes délicates!

vaut un sévère jugement, une peine d'enfer et une insupportable torture dont les gens vivant selon leur nature savent peu de chose. Mais c'est un des signes les plus vrais que le Saint-Esprit est là en vérité, lorsque ce jugement est vraiment signifié en nous. C'est un fait absolument sûr; car mille fautes que tu reconnais réellement et dont tu t'avoues coupable seraient pour toi moins périlleuses et moins nuisibles qu'un seul péché que tu refuserais de reconnaître, dont tu ne voudrais pas te laisser reprendre, dont tu n'aurais ni chagrin ni angoisse, voulant au contraire te persuader pleinement que tu as eu raison. Mes enfants, les gens qui se complaisent ainsi en leurs propres actions, tandis qu'à leur avis les autres font toujours mal, ces gens-là sont affligés d'un terrible défaut et il n'y a rien à en attendre.

4. Ensuite le Saint-Esprit jugera et condamnera notre justice. Ah! mes enfants! quelle misérable chose devant Dieu que cette justice qui vient de nous! Saint Augustin dit : « Malheur, malheur, à toute justice (personnelle), si Dieu ne veut pas la juger selon sa miséricorde. » Notre-Seigneur a dit par la bouche d'Isaïe : *Votre justice est ordure devant mes yeux* (1), et il a dit de sa propre bouche : « Après avoir fait tout ce que vous pouvez, dites cependant encore : *Nous sommes des serviteurs inutiles* (2). *Qui s'estime quelque chose, alors qu'il n'est rien, se trompe lui-même.* Ainsi parle saint Jean (3). Beaucoup d'hommes se complaisent tant en leurs façons d'agir, qu'ils ne veulent se soumettre à personne, ni à Dieu, ni aux hommes; ils se gardent bien de s'abandonner à Dieu, avec la même vigilance qu'ils mettraient à garder la prunelle de leurs yeux. Viens Notre-Seigneur avec un avertis-

(1) Isaïe, LXIV, 6. Le Verbe est considéré comme parlant par les prophètes.

(2) Luc, XVII, 10.

(3) Erreur de citation; cette parole n'est pas de saint Jean, mais de saint Paul aux Galates, VI, 3.

sement, soit médiat, soit immédiat (1) : ils y opposent leur manière de voir et ne s'en soucient nullement (2). Ce sont là des gens absolument insoumis. Si le Saint-Esprit était là, il blâmerait leur manière d'agir, car quand le Saint-Esprit est présent, l'homme reconnaît clairement ses fautes et apprend l'abandon, l'humilité et toutes choses.

5. Parlons maintenant du jugement. Quel est ce jugement ? Chacun s'arroe la mission de juger et n'a cependant pas devant les yeux son propre jugement et ses fautes bien plus grosses. Le Christ a cependant dit : *Avec la mesure dont tu te sers pour mesurer, tu seras toi-même mesuré* (3), et puis : *Tu ne dois pas juger, afin de ne pas être jugé* (4). Voici la parole d'un saint : « Tu seras foulé sous les pieds d'autant d'hommes que tu en auras foulé sous toi, par ton jugement. » Les gens veulent vraiment jouer aux prélats, ou aux provinciaux (5), juger chacun, et ils ne savent pas ce qu'ils sont eux-mêmes. Sachez-le, vous élevez ainsi de grandes et fortes murailles entre Dieu et vous. Mes enfants, au nom de l'amour que vous avez pour Dieu, pour votre âme et pour la vie éternelle, ne jugez personne que vous-mêmes. On ne devrait juger aucune chose qui n'est pas péché mortel (6). J'aimerais mieux

(1) *Médiat*, si la leçon vient d'un blâme d'opinion, d'un insuccès ; *immédiat*, si elle est donnée par un reproche de la conscience.

(2) Veit., p. 73, 32 ; *kerl sich daran nüt einen troppfen* = et ne s'en soucie goutte.

(3) Luc, vi, 38.

(4) Matth., vii, 1.

(5) C'est-à-dire des supérieurs d'une province.

(6) On est bien obligé de reconnaître que tel ou tel acte extérieur est apparemment péché mortel ; mais on ne doit entrer dans l'appréciation morale d'aucun des actes qui, étant extérieurement péchés véniels, comportent parfois des raisons d'excuse et de justification, ou dépendent d'intentions dans lesquelles nous n'avons pas à entrer. Ce sont cependant ces actes à diverses interprétations possibles, qui sont la matière habituelle de nos jugements.

me mordre douloureusement la langue, que de juger qui que ce soit. Ce jugement vient de l'orgueil et de la complaisance en soi-même; c'est une semence diabolique cachée, et le Saint-Esprit n'est pas là. Mais quand le Saint-Esprit veut se servir de l'homme pour juger où c'est nécessaire de le faire, qu'on attende le lieu et l'heure où ce jugement doit se prononcer. Qu'on ne se comporte pas de telle sorte qu'en voulant guérir une blessure, on en fasse, dans son emportement, deux autres à côté de la première. Qu'on n'emploie pas de dures paroles, des procédés et des signes d'aversion qui puissent amoindrir et ruiner le prochain dans le cœur des autres, mais que tout se passe en charité et en douceur, de telle sorte que l'on reste en soi-même, dans l'humilité et la pauvreté de son esprit, et qu'on conserve ces dispositions où qu'on aille et quoi qu'on fasse, soit seul, soit en société, ne donnant attention qu'à soi-même, en simplicité, laissant tomber ce qui ne nous concerne pas et ne nous est point commandé.

6. Ne t'inquiète pas des hautes spéculations, mais descends en ton propre fond, apprends à te connaître toi-même, et ne cherche pas à connaître le mystère de Dieu, le flux et le reflux (des choses en Dieu), les relations de l'être au non-être, l'étincelle de l'âme dans l'être de l'âme (1). « Il ne vous appartient pas, dit le Christ, de savoir le secret de Dieu (2). » Nous devons avoir une foi simple, vraie, entière, en un Dieu qui, dans la Trinité des Personnes, exclut la diversité et reste simple et pur. Arius et Sibillus (Sabellius), qui se faisaient de merveilleux concepts de la sainte Trinité, où en sont-ils arrivés? Et Salomon et Origène, qui ont donné à la sainte Église d'admirables enseignements, nous ne savons

(1) Vett., p. 74, 27 : *von dem funcken der selen in der selen in der istekeit*. Strauch propose de supprimer *in der selen*, avec les vieilles éditions.

(2) Ce n'est pas une citation textuelle, c'est un rappel du refus que le Christ a plusieurs fois opposé aux questions indiscretes de ses apôtres sur les secrets de la Providence.

pas où ils ont abouti. Gardez-vous de cette présomption. Personne ne répondra pour vous que vous-mêmes (au jugement de Dieu) (1).

Mes enfants, prenez-y garde et ne vous occupez que de Dieu, de sa sainte volonté, de suivre la vocation que Dieu vous a donnée. Si vous ne savez pas quelle est la volonté de Dieu, suivez ceux qui sont, plus que vous, éclairés par le Saint-Esprit, et si vous n'avez aucun de ces conseillers à votre disposition, allez à Dieu, il vous donnera, sans aucun doute, ce dont vous aurez besoin, à la condition que vous demeuriez près de lui. Si cela ne vous suffit pas encore (2), faites attention, dans les cas douteux, de faire ce que vous voyez qui plaît le moins à la nature, car chaque mort de la nature assure, plus que toute autre chose, l'être et la vie de Dieu en nous (3).

Mes chères enfants, puisque le Saint-Esprit ne pouvait pas être donné aux disciples avant que le Christ s'en soit éloigné, voyons un peu ce qui nous préoccupe (4). Oh! laissez toutes choses, afin que toutes choses vous soient données. En vérité si vous faisiez cela, vous recevriez dès ce monde une délicieuse récompense; et quand le Saint-Esprit viendra, il vous apprendra toutes choses (5) et les secrets de l'avenir.

(1) Ainsi donc, il faut éviter de faire soi-même et, à plus forte raison, de demander aux mystiques, des analyses détaillées de leurs impressions. On risque d'y introduire beaucoup d'humain et de se tromper.

(2) Pour lever toutes vos petites incertitudes pratiques dans la conduite de votre vie.

(3) C'est seulement en cas de doute sur ce qui nous convient, que nous pouvons choisir ce qui nous contrarie le plus. Ce critérium ne serait plus vrai si l'on voulait en faire une règle absolue, car il y a des cas où le Saint-Esprit nous demande des actes qui sont agréables à la nature.

(4) Si les joies et les préoccupations de la présence sensible du Christ empêchaient les apôtres de recevoir pleinement le Saint-Esprit, combien plus en serons-nous empêchés par tant de préoccupations profanes qui encombrant notre esprit et notre cœur!

(5) Jean, XIV, 26.

Mes chères enfants, cela ne veut pas dire qu'il vous apprendra comment telle ou telle guerre finira, si le blé deviendra beau; non, non, mes enfants, il ne s'agit pas de cela. Toutes choses : cela signifie les choses qui nous sont nécessaires pour une vraie vie divine, pour une intime connaissance de la vérité et de la méchanceté de la nature. Suivez Dieu et allez par le saint et droit chemin, ce que beaucoup ne font pas : ils s'en vont au dehors, quand Dieu les appelle au dedans, et ils veulent entrer, quand Dieu les appelle au dehors, faisant ainsi tout à rebours.

Toutes ces choses, ce sont toutes les choses qui nous sont nécessaires intérieurement et extérieurement; et c'est [une connaissance] profonde et intime, claire et pure, de nos défauts; et c'est l'anéantissement de nous-mêmes, et c'est une sévère réprobation parce que nous restons loin de la vérité et nous attachons aux petites choses pour notre grand dommage (1). Il [le Saint-Esprit] nous apprend de plus à nous enfoncer dans une profonde humilité et à faire soumission entière vis-à-vis de Dieu et de toute créature. Voilà l'art dans lequel sont inclus tous les arts dont on a besoin pour parvenir à la vraie sainteté, une véritable humilité sans aucun commentaire, sans phrases ni apparatus, mais réelle et profonde.

Puissions-nous être ainsi préparés à recevoir le Saint-Esprit en vérité! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Ce passage est manifestement corrompu dans l'édition de Vetter.

Notre-Seigneur nous y apprend que nous devons prier et dit : *A qui demande, il sera donné. Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira. Car à qui demande on donne ; qui cherche trouve ; et à qui frappe on ouvre.* Quelle différence doit-on faire entre ces trois mots : prier, chercher et frapper ? C'est ce que nous allons considérer tout d'abord.

La prière signifie qu'on demande quelque chose à Dieu, avec un cœur recueilli et un vrai désir intérieur de Dieu. La recherche a cette signification spéciale, qu'on poursuit quelque chose de choisi parmi toutes les autres choses ; car celui qui cherche, a son application dirigée sur un objet particulier qu'il poursuit, de préférence à d'autres. Quant à l'action de frapper à la porte, elle signifie qu'on doit persévérer à demander et ne pas cesser de prier, qu'on ait obtenu ce qu'on désire. Ces trois mots : prier, chercher et frapper, ont donc un sens bien différent.

Voyons maintenant le commentaire du docteur Bède dans son homélie sur cet évangile. Il dit : « L'ami qui, venant de voyage, arrive chez son ami, c'est le cœur de l'homme. Le cœur s'en va trop souvent et péniblement hors de l'homme dans le pays lointain et étranger de la disconvenance (1), et il en revient parfois affamé et altéré de tout bien, sans que l'homme ait rien à lui offrir. L'homme alors s'en va trouver son ami, c'est-à-dire Dieu, et il frappe et il demande, à la porte, que Dieu lui donne trois paines, c'est-à-dire l'intelligence de la sainte Trinité. Et celui qui est à l'intérieur s'excuse et dit : *Laisse-moi tranquille, car mes portes sont fermées et mes enfants sont au lit avec moi.* » Il s'agit des docteurs qui sont, avec Dieu, dans le repos de la sainte contemplation. Mais celui qui demande persiste et continue de frapper, jusqu'à ce que, cédant à cette volonté persévérante,

(1) Cette manière de parler se réfère à la parole de saint Augustin que nous expliquerons dans le sermon sur la convenance et la disconvenance.

l'autre se lève et lui donne tout ce qu'il veut. Cela veut dire que Dieu donne sa réponse (1) à l'homme, soit par l'intermédiaire de ses docteurs, soit immédiatement par lui-même; et voilà pourquoi le Christ dit : « *Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira.* »

Il faut bien se rendre compte ici de l'inexprimable et inconcevable générosité de Dieu, qui donne si volontiers, à la seule condition que nous voulions vraiment le prier, et qui met tant de zèle à nous exhorter, à nous exciter, et à nous apprendre que nous n'avons qu'à le prier. Cependant ses dons ne sont pas accordés aux oisifs et aux flâneurs, mais à ceux qui prient et persévèrent dans la prière.

2. Nous devons ensuite considérer pour quoi et comment nous devons prier. Lorsque l'homme veut se livrer à la prière, il doit, avant tout, ramener son cœur à l'intérieur, le rappeler du vagabondage et des dissipations où il s'égarait et alors, en grande humilité, tomber aux pieds de Dieu, lui demander généreuse aumône, frapper à la porte du cœur du Père et mendier son pain, c'est-à-dire la charité. Car si quelqu'un avait [devant lui] les mets les plus précieux du monde entier, mais pas de pain, ils ne lui paraîtraient pas mangeables ni délectables, et ne lui seraient d'aucun profit. Ainsi en est-il de toutes choses, quand l'amour de Dieu fait défaut. Nous devons ensuite demander que Dieu nous accorde et nous apprenne à demander ce qui lui plaît le plus dans notre prière et dans nos exercices intérieurs et ce qui nous sera le plus utile; quelles que soient alors les modalités d'oraison qui se présentent à nous, nous nous y livrerons, que ce soient méditations sur la Divinité, sur la sainte Trinité ou sur la Passion et les Plaies de Notre-Seigneur.

Comprenez ce mot « prier » dans le sens de « prier Notre-

(1) Vb. 2744 et S. ont *antwort* (*antwort, antwúrte*), au lieu de *antweder*, Vett., 279, 27.

psaumes, de saintes oraisons que le Saint-Esprit nous a apprises, et cependant ils ne sont pas exaucés. Il doit y avoir à cela une cause bien puissante et c'est bien étonnant. Mon enfant, je vais te la dire. Leur cœur, leur fond, leur amour, et leur affection, sont occupés par un amour étranger, quel qu'il soit, pour des morts ou des vivants, pour eux-mêmes ou leur intérêt. Cet amour étranger a si bien occupé et encombré la place, que le véritable amour de Dieu, qui est le vrai pain de vie, n'y peut entrer d'aucune façon, si nombreuses que soient leurs demandes et leurs prières. Maître Hugues (1) dit : « L'homme ne peut pas plus vivre sans amour que vivre sans âme. » Que chacun voie donc quelle est sa préoccupation, car pour qu'un amour entre, l'autre doit nécessairement sortir. « Vide-toi, écrit saint Augustin, afin de pouvoir être rempli. » Mais ces hommes s'en viennent, avec leur cœur mondain, leur fond tout occupé, prier et demander, et le pain ne leur est pas donné. Ce n'est pas la faute de Dieu, c'est leur propre faute. Ce sont ceux-là qui reçoivent une pierre au lieu de pain, c'est-à-dire un cœur dur comme la pierre, dur, sec, froid, éteint, sans dévotion et sans grâce. Ils lisent avec grand zèle les livres, les uns après les autres, mais ils n'en éprouvent aucun goût, ils ne se règlent pas sur ces livres et ils n'éprouvent aucun désir, aucune soif à les lire. Quand ils ont ainsi fait leurs exercices d'une manière grossière et aveugle, ils vont se coucher et s'endorment. Au matin ils recommencent de la même manière; de faire ainsi leur pauvre petite prière, cela leur semble suffisant. A ce régime, leur fond devient aussi dur qu'une meule de moulin, si bien qu'on ne peut ni le briser, ni le plier. Qu'on s'en vienne leur proposer une chose qui les contrarie, action à faire ou à omettre, et l'on découvrira leur fond, on pourra y voir un spectacle étrange, de dures montagnes de pierre (2).

(1) Hugues de Saint-Victor.

(2) C'est aux heures de contradiction que l'homme montre son

4. Chère enfant, garde-toi de ces fonds pierreux et ne parle pas beaucoup avec de telles gens, dans l'intention de les redresser; fais-le en un mot, et fuis aussitôt. Notre-Seigneur disait : « Oui, oui, non, non (1). » Pense et agis comme les vierges sages (2) : « de peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous (3) ». Veille aussi à ce que ces pierres ne t'atteignent pas à la tête, courbe-toi et garde-toi de rejeter la pierre, ne fût-ce même que de tout petits cailloux. Non, cher enfant, ferme la bouche et ouvre ton cœur à Dieu (4). Chères enfants, faites cela pour l'amour de Dieu et de tout ce que je peux recommander à vos prières; soyez d'humbles et douces petites brebis, vis-à-vis des personnes qui vous sont contraires (5). Soyez silencieuses, patientes, et veillez à votre fond.

Ces pierres restent souvent longtemps cachées dans l'homme, jusqu'à ce qu'on le heurte en quelque manière. Sachez-le : si je connaissais des gens qui ont une haine ou une rancune cachée et ne se laissent pas conseiller, je ne leur don-

fond d'égoïsme qui peut rester longtemps voilé sous les dehors corrects d'habitudes de règle et de piété extérieure. Il est bien vrai que l'égoïsme peut atteindre insensiblement, chez des personnes de piété qui n'ont pas souci de le combattre, des proportions étonnantes.

(1) Matth., v, 39.

(2) Au lieu de *der wise man spr.*, Vett., 281, 30, nous lisons avec le Vb. 2744 *die wyse maede (= Mäde) sprachen*.

(3) Matth., xxv, 9.

(4) Ne te défends même pas quand on t'attaque, afin de rester dans le complet abandon de tes purs intérêts personnels.

(5) Ce n'est point pour éviter des heures désagréables à ses religieuses que Tauler leur recommande d'éviter la conversation avec les cœurs de pierre; c'est parce qu'il sait, par expérience, que cette maladie de l'égoïsme est facilement contagieuse; on est très porté, surtout en communauté, à imiter les procédés des gens qui, sous un extérieur correct, savent si bien défendre leurs intérêts personnels, que l'exemple en est un scandale dangereux pour les braves sœurs dont la générosité paraîtra facilement naïveté et simplicité.

nerais pas le Corps de Dieu. On trouve beaucoup de personnes qui se sont confessées pendant vingt ou trente ans, mais qui n'ont jamais fait une bonne confession, et n'ont jamais reçu valablement l'absolution et elles s'en vont ainsi recevoir le Saint-Sacrement. C'est là une chose inquiétante, terrible et redoutable. Car le Pape lui-même, qui a cependant la suprême autorité, ne pourrait pas les absoudre (1). Plus ces gens communient, prient et font de bonnes œuvres, quelles que soient d'ailleurs ces œuvres, plus ils deviennent durs comme pierre, aveugles et grossiers; car ils se reposent en leurs bonnes œuvres; mieux vaudrait pour eux ne rien faire de tout cela. Qu'ils aillent recevoir le saint corps de Notre-Seigneur sans vouloir quitter les causes de leurs péchés, sachez-le, c'est là chose que Dieu ne laisse jamais impunie. Il punit une telle conduite non seulement dans l'âme, mais encore dans le corps. C'est en vérité le serpent qui leur est donné au lieu de poisson. Mes enfants, ces gens ont tous la manie de juger (2). De même que le serpent se glisse partout et répand son poison, ainsi font ces gens au jugement prompt. Tout ce qu'ils voient et entendent devient, en eux, poison; ils le répandent alors au dehors en paroles méprisantes et dénigrantes, et les serpents sont en eux si longs, qu'ils vont d'un mur à l'autre. Ils ne voient pas ce qu'ils sont eux-mêmes, mais ce que sont les autres. « C'est comme ceci, c'est comme cela, disent-ils, que tel ou tel devrait être. » Il arrive aussi que ces serpents sont petits comme des orvets. Ce sont la rancune cachée, de perfides piqûres, les mépris furtivement sortis d'un fond méchant. Gardez-vous de cela. Jugez-vous vous-mêmes, et ne jugez personne d'autre. De tels

(1) Le Pape ne peut absoudre que les péchés que l'on confesse et dont on se repent, et non pas les péchés que l'on ne veut pas reconnaître.

(2) Littéralement : *urteilende* : jugeant. C'est du moins le texte des manuscrits de Strasbourg et de Vienne. Celui d'Engelberg dit : *urteilen* : jugés. Mais ce mot cadre moins bien avec le contexte.

hommes, au lieu d'un œuf, reçoivent un scorpion, c'est-à-dire une fausse opinion d'eux-mêmes, une fausse et présomptueuse confiance. « Pourquoi ne ferais-je pas aussi bien mon salut que telle ou telle personne? Je prie, je chante, je lis et vis aussi bien qu'elles. » De même que le scorpion sourit par devant et flatte avec la bouche, mais pique par derrière avec la queue, ainsi en arrive-t-il finalement de cette fausse assurance. Quand le fond se révèle, comme un fond de fausseté, tout occupé de la créature, ces gens tombent dans la désolation et le désespoir et ils sont perdus pour l'éternité. Ils reçoivent alors la piqûre de la mort éternelle.

Mes enfants, cela vient de ce qu'on n'a pas voulu faire attention au fond et à ses défauts; c'est là chose bien périlleuse. Le Pape s'est réservé certains péchés à lui-même, quelques-uns aux pénitenciers, quelques-uns aux évêques, et d'autres aux simples prêtres. Ce n'est pas pour une condamnation plus dure qu'il a établi ces réserves, mais c'est pour que, par là, on connaisse, pèse, estime mieux la gravité des fautes et que le repentir en soit d'autant plus fort, et que leur accordant plus de gravité, on s'en garde mieux (1).

5. Mes enfants, si vous saviez quel péril courent ces gens qui, avec un fond ainsi attaché aux créatures, reçoivent l'adorable et précieux sang que Dieu a répandu pour nous, sans avoir donné aucune attention à leur fond de fausseté et à leurs défauts, vous en seriez épouvantées. C'est pourquoi, dans certains couvents, on a prescrit qu'on n'irait communier que toutes les trois semaines; on a fixé un intervalle si long, afin qu'on puisse prendre tout le temps de bien se préparer comme il convient à ce banquet sublime et pour que le Sacrement puisse produire dans l'âme tout son effet. Quant

(1) Conclusion sous-entendue : Si le Pape réserve l'absolution de certains péchés pour exciter les fidèles à la vigilance, c'est que la vigilance à éviter les fautes et à les diminuer est de capitale importance. C'est à ce manque de vigilance qu'il faut attribuer le malheur de ceux qui laissent grandir leur égoïsme.

à vous, chères enfants de Dieu, excitez néanmoins en vous le désir de la communion et comportez-vous de telle façon que vous puissiez recevoir souvent l'adorable sacrement. Priez Notre-Seigneur qu'il vous prépare lui-même et vivez en conséquence dans le recueillement et la charité; soyez douces, humbles, dégagées des créatures. Si, à cause de cela (1), vous avez quelque chose à souffrir, souffrez en silence et ne répondez pas.

On demandait à un Maître en sainte Écriture ce qu'il pensait de certains religieux qui, en dehors des règles de leur Ordre et de ses coutumes, voulaient si souvent recevoir Notre-Seigneur. Le Maître dit alors : « Ah, Seigneur Dieu, comme nous devrions nous réjouir de tout cœur qu'il y ait des gens qui ont ainsi le désir de Dieu et soupirent après lui (2); dans les couvents, les religieux qui font cela devraient être soutenus par les autres et très sérieusement encouragés. » Que personne donc ne blâme ceux qui vont à Notre-Seigneur, mais ceux-ci ne doivent pas non plus penser qu'ils sont beaucoup meilleurs que ceux qui ne le font pas et s'abstiennent par grande révérence et humilité, ce qui est aussi quelque chose de grand.

6. S'il arrive que quelqu'un vous lapide de ses jugements, et vous accable d'injures, pensez que cela vous vient immédiatement de Dieu. Il y a, d'ailleurs, d'autres pierres, celles de l'épreuve d'un homme qui, désirant Dieu de tout son cœur, est intérieurement délaissé et se sent dur, sec, froid et sans élan. Quand on éprouve cette dureté intérieure, on se tiendra plus encore en son intérieur, on se tiendra davantage sur ses gardes, on demeurera en cette épreuve et on se

(1) A cause de la fréquence inusitée de vos communions.

(2) Sur ce passage, voir A. L. CORIN, *Sermons de Tauler et autres écrits mystiques. I. Le Codex vindobonensis 2744*, dans la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'Université de Liège*, Fasc. XXXIII, 1924, p. 146-147.

gardera de chercher autre chose qui l'allège. Demeure plutôt en toi-même, et si tes fautes se présentent alors à ta pensée accompagnées de jugements durs et sévères qui te condamnent, demeure en ces pensées et blâme-toi toi-même durement. Si même ce châtement se faisait sentir une semaine entière, ce ne serait que bon. Lapide-toi ainsi toi-même, intérieurement, devant Dieu.

Et voici comment tu agiras. Dès qu'en n'importe quelle affaire tu es tombé en quelque désordre, confesse sans retard ta faute à Dieu. Si par après le souvenir de ces péchés t'échappe en sorte qu'arrivé près du confesseur, tu ne saches plus que dire, sois persuadé que ces péchés te sont mieux pardonnés que si tu les avais confessés au pape lui-même. Je vous demande d'ailleurs que, dans la confession extérieure, vous ne vous étendiez pas en tant de paroles. La sainte Église a prescrit la confession pour les péchés mortels, et pour le cas où l'on douterait si tel péché est péché mortel; et non pas pour les péchés quotidiens, ceux-là, confesse-les simplement et brièvement. Allons, confesse-les à Dieu.

Te semble-t-il aussi que tu trouves un obstacle (à ta vie intérieure) dans les œuvres extérieures, comme dans l'assistance au chœur et dans l'accomplissement des services domestiques qui te sont imposés? Chère enfant, ce ne sont pas ces œuvres qui te sont un obstacle, c'est le désordre que tu y mets, en ne recherchant pas uniquement Dieu dans ton amour, dans ton intention, dans ton cœur. Tu es dissipée, encombrée d'images, et Dieu n'habite pas pleinement dans ton intérieur. En vérité, mon enfant, voilà l'obstacle; ce ne sont pas les œuvres, ni autre chose, c'est toi-même.

7. Ajoutons quelques mots au sujet de l'action de frapper dont parle notre évangile (1). Notre-Seigneur dit ailleurs qu'il est la porte par laquelle on doit passer (2). L'homme, en

(1) Sur ce passage, voir A. L. CORIN, *ibid.*, p. 149.

(2) S. Jean, x, 9.

des docteurs, et parfois par lui-même, intérieurement, pourvu qu'ils veuillent prendre conscience du reproche. C'est qu'en effet les religieux méritent de très sévères reproches, quand ils ont le cœur endurci et manquent de foi, car c'est quelque chose de merveilleux et d'exceptionnellement grand, que Dieu choisisse un homme pour l'appeler à la haute noblesse d'une vie religieuse. Aussi, mes enfants, nous devons à Dieu un amour exceptionnellement grand et avant tout une très grande reconnaissance. Notre-Seigneur reproche donc à ces religieux leur manque de foi et leur dureté de cœur. S'il pouvait se faire alors qu'ils acceptent le reproche et veuillent bien reconnaître cette dureté de cœur et ce manque de foi, et qu'ils s'avouent coupables, ils pourraient encore se tirer d'affaire.

Saint Jacques dit : *La foi sans les œuvres est morte* (1). Le Christ dit : *Celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé* (2). Nous proclamons tous, de bouche, notre foi. Saint Paul dit : *Nous sommes tous baptisés dans la mort de Jésus-Christ* (3). Saint Augustin dit : « Ce n'est pas une vraie foi, celle qui ne va pas à Dieu avec une charité vivante et des œuvres, mais

la dureté de leur cœur; il condamne hautement toutes intentions sensibles et les compare à des citernes croupissantes. » — Cette suscription annonce cinq sermons sur l'Ascension. Le 1^{er} de ces sermons est représenté par le numéro 60 b de Vetter — c'est celui que nous donnons actuellement sous le numéro 18, conformément à l'ordre des mss. de Strasbourg et pour nous conformer à la série liturgique. — Le second sermon = n° 19 (Vetter, p. 76), qui commence ainsi : *Die ander uzlegunge*; Sermon III = n° 20 (Vetter, p. 80) : *Die dirte uzlegunge*; Sermon IV = n° 21 (Vetter, p. 85) : *Die vierde uzlegunge*; Sermon V = n° 22 (Vetter, p. 88) : *Dü fünfte uzlegunge*. C'est celui dont il est question dans la suscription du ms. de Strasbourg, que nous avons reproduite plus haut. — Ce n° se trouve dans les mss. suivants : Be. 2, Be. 5, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Hi., Lei., M. 1, M. 9, Stu. 3, T., U. 2, Vb. 2744, Wo. 2, et dans A. 91, A. 89, A. 88, E., Ga. 966, Wü. 1, Wü. 2.

(1) Jacques, II, 17.

(2) Marc, XVI, 16.

(3) Rom., VI, 3.

se contente de mettre la profession de foi sur nos lèvres (1). » Nous nous trouvons clairement en présence du manque de foi blâmé par Notre-Seigneur, quand un bien quelconque a pour nous de l'attrait et nous cause de la joie, alors que nous pourrions dire à Notre-Seigneur : « Seigneur, vous êtes mon Dieu, car nulle part je ne me plais autant qu'en vous. » C'est à cela qu'on reconnaît que les gens ont complètement perdu la vraie foi vivante et en particulier ces gens qui ont un renom de spiritualité, qui ont même reçu maintes fois la touche de Dieu et des avertissements divins dans le fond de leur âme, soit en songe, soit à l'état de veille, et qui ont tout laissé perdre.

Notre-Seigneur leur reproche aussi leur dureté de cœur. Enfants, c'est une bien terrible chose que ces gens que Dieu a appelés à lui soient si endurcis, qu'ils n'aient plus aucun goût pour les choses divines, pour la prière et tout autre genre de bonnes pratiques, et que d'autres choses leur soient si délectables (2), si faciles et si pleines de jouissances, alors que, vis-à-vis de Dieu, leurs cœurs sont de pierre. C'est d'eux que Notre-Seigneur dit par la bouche du prophète : *Je vous enlèverai votre cœur de pierre et je vous donnerai en échange un cœur de chair* (3). Qu'est-ce donc qui endurecise ces cœurs au point que l'homme est absolument sec et froid pour tout ce qu'il devrait faire de bien, si bien qu'il le fait sans aucun plaisir? (4) Il doit y avoir là, dans ce cœur, quelque chose qui n'est pas Dieu, que ce soit l'amour de soi-même ou de

(1) La conclusion qui se dégage du rapprochement de ces textes n'est pas exprimée, mais elle est facile à saisir. La foi ne sauve qu'avec le baptême dans la mort du Christ; c'est-à-dire avec la charité qui tue l'amour du moi et le remplace par l'amour de Dieu. — Sur ce texte voir A. L. CORIN, *op. cit.*, p. 153.

(2) A la leçon *sinneklich* de Vett., 286, 13, nous avons préféré la leçon *smechlich* des mss. Vb. 2744 et Gand 966.

(3) Ezéchiel, XI, 19; xxxvi, 26.

(4) Nous corrigeons *unsinnlicher* de Vett., 286, 18, en *unsmeclicher*; le ms. Vb. 2744 porte *smeggier*, et l'édition de Cologne *unschmeckender*.

n'importe quoi (1) ; les gens de cette espèce ne veulent pas qu'on les blâme.

2. C'était d'eux que Notre-Seigneur disait par Jérémie le prophète : *Vous, cieux, étonnez-vous et soyez stupéfaits, et vous, portes du ciel, frémissez d'horreur au sujet de mon peuple, car ils ont fait un double mal : ils m'ont abandonné, moi l'eau vive, et ils se sont eux-mêmes creusé une citerne, une citerne qui ne retient pas l'eau* (2). Ce qui entre dans la citerne vient du dehors ou descend d'en haut, eau de pluie ou du dehors, et cette eau s'y corrompt et y devient nauséabonde ; mais de l'intérieur, du fond, rien ne jaillit. C'est de cela, de ce grand désordre, que Dieu se plaint au ciel, à la terre, à toute créature et à tous ses amis. Quel est le peuple dont Dieu se plaint ainsi ? C'est son peuple ; ce sont les gens de religion, qui ont tout à fait abandonné les eaux vivantes et, dans leur fond, il y a bien peu de lumière et de vie, il n'y a plus que des choses extérieures. Ils restent en arrière avec leurs pratiques et œuvres sensibles et extérieures, qu'ils se sont données à eux-mêmes ; tout leur vient du dehors, par l'oreille ou par les sens, sous forme d'images et, à l'intérieur, dans le fond, où cela devrait sourdre et jaillir, là, il n'y a rien, absolument rien. Est-ce que ce ne sont pas là de vraies citernes où il n'y a rien qui soit sorti et qui ait jailli du fond, mais où tout est tombé du dehors, pour s'en aller aussi vite que c'est entré ? Et ce qui vous paraît être quelque chose, ce sont simplement leurs pratiques et leurs manières à eux, qu'ils ont fondées et établies d'après leur goût personnel. Ils ne se recueillent pas dans le fond ; ils n'en ont ni le désir ni la soif ; ils ne cherchent pas à pousser de l'avant. Quand ils ont fait à leur manière les choses qui leur ont été présentées du dehors par les sens, ils sont fort satisfaits. Ils s'en tiennent à leurs citernes qu'ils se sont creusées à eux-mêmes et n'ont pas le goût de Dieu ; ils ne boivent pas à la source vive ; ils

(1) Littéralement : que ce soit l'homme lui-même ou n'importe quoi.

(2) Jérémie, II, 12 sq.

ne s'en inquiètent pas. Et puis, ils vont se coucher, s'endorment, et le lendemain ils reprennent à nouveau leur train de vie invétéré ; et cela les satisfait parfaitement, il est vrai, mais d'une façon aveugle, froide, sèche, dure, car, tant qu'ils demeureront dans les citernes qu'ils se sont creusées eux-mêmes, ils délaisseront la fontaine d'eau vive.

Notre-Seigneur dit encore : *Tu as commis beaucoup de fornication, tu t'es prostituée* (1), et voici ce qu'il dit encore dans un autre chapitre : *Tout cela vient de ce que tu m'as quitté, moi, la fontaine d'eau vive et que tu t'es creusé des citernes et m'as abandonné* (2). Ce qui a été apporté dans ces citernes se corrompt et devient nauséabond ; cela sèche ; la cause en est à ces pratiques personnelles, sensibles ; et il ne reste alors, dans le fond, qu'orgueil, esprit propre, opiniâtreté, dureté de jugement, de parole, de conduite, blâme du prochain, non pas de ces blâmes exprimés avec amour et douceur, mais de ce qu'on fait sans raison et à contre-temps. Il est [souvent tel] de ces hommes qui, en voulant éteindre l'incendie dans la maison du voisin, met le feu à la sienne (3). Oui, en aurait-il trois, [qu'il les incendierait toutes trois], avec ses paroles et ses procédés durs et violents. C'est ainsi que lorsqu'un pauvre enfant vient leur demander l'aumône, ils disent : « Non, c'est un imposteur. » Une personne vient chez ces autres, [ils disent] : « Non, c'est une béguine (4). » Allons donc ! vraies citernes que vous êtes ! Si jamais la fontaine d'eau vive avait jailli dans votre fond aride, jamais on n'eût trouvé chez vous une telle acception de personnes,

(1) Jérémie, III, 1.

(2) Jérémie II, 13.

(3) Il commet un péché de colère en voulant corriger le péché de son voisin.

(4) Il est difficile de saisir les détails de la pensée de ce dialogue, rapporté incomplètement par le sténographe, et que ne souligne plus l'accent du conférencier. S'agit-il de paroles dures adressées aux quémandeurs eux-mêmes, ou d'appréciations données sur leur compte à d'autres personnes ? nous ne saurions nous prononcer ; la seconde alternative nous paraît plus probable.

mais toujours une charité égale, vraie, divine, jaillissant du fond ; il n'y aurait, alors, ni mépris, ni blâme, ni sévérité de jugement, ni dureté de cœur. Toute cette corruption fermente dans les citernes.

Citernes aussi sont les sages à grands raisonnements, avec leurs grands mots et leur haute intelligence. Les uns se contentent de leurs œuvres à bonne apparence, de l'impression qu'ils font, les autres de leur haute intelligence. Que pensez-vous de ce qu'il en adviendra au temps où se lèveront les grands vents impétueux, où toutes choses se renversent les unes sur les autres, où arrivent les calamités, qui sont pleines d'effroi et d'angoisse ? Alors on verra une telle détresse qu'on ne peut pas y croire. Ceux qui, maintenant, sont de belle apparence, avec leur grand nom, leur grande intelligence, leur grande et subtile éloquence, leur faux air de sainteté, et en qui il n'y a pas de vrai fond vivant, tout y est de l'apporté, tout y est citerne ; à la fin, le diable viendra avec une hache et frappera un coup dans tout cela ; aussitôt, tout s'envolera en poussière et s'évanouira, de sorte qu'il n'en restera pas une miette ; tout sera emporté par le vent et disparaîtra, car il n'y avait rien là dedans. Il n'y avait que des eaux [croupissantes] corrompues dans ces citernes. Ces gens voulaient paraître quelque chose, être quelque chose, et il n'y avait rien en eux (1).

Mes enfants, que croyez-vous que sera le jugement porté

(1) Allusion au texte de saint Paul aux Galates, vi, 3 : « Si quelqu'un pense être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se trompe lui-même. »

S'agit-il, dans ce paragraphe, des épreuves temporelles et spirituelles qui sont la pierre de touche de la vertu solide, ou de l'épreuve finale de l'agonie, de la mort et du jugement ? Il s'agit de tout cela, pensons-nous, mais principalement de l'épreuve finale. Comme dans la citerne, l'eau devient boue, et la boue desséchée devient poussière ; ne nous étonnons pas trop de la succession un peu déconcertante des images passant sans transition du sec à l'humide et de l'humide au sec. Tauler n'avait pas souci des exigences de la littérature, il lui suffisait d'intéresser et de se faire comprendre.

sur tout cela ? Rappelez-vous, quand vous serez dans l'autre monde, ce que je vous ai dit maintenant. Je me rends bien compte que cette apparence trompeuse et cette manière de vie reste actuellement le train commun de tous les religieux (1), avec leur manière de vie toute extérieure de belle apparence, toute sensible et sans lumière, et je crois que des gens mariés dans le monde et certaines veuves dépassent ces gens de loin, oui de loin, de bien loin. Et si Dieu fait à ces religieux la miséricorde de les sauver à leur dernière heure, ils devront cependant subir le tourment sans mesure du feu du purgatoire, aussi longtemps que Dieu l'aura décrété, après quoi ils seront (dans le ciel) étonnamment loin du voisinage de Dieu, là-bas, tout au fond, en arrière.

3. Mes enfants, prenez garde à vous, je vous en conjure pour l'amour de Dieu. Soyez attentifs à votre fond, prenez garde à ce qui vous préoccupe; soyez doux et humbles, soumettez-vous à Dieu et à toute créature, car Dieu se plaint au ciel, à la terre, et à toute créature, à votre sujet. Le ciel, ce sont tous les cœurs célestes, car tout homme bon est un ciel de Dieu, et ceux-là mêmes dont nous parlons portent bien le ciel en eux, mais ils n'y entrent pas. C'est la plus grande peine des damnés, de savoir qu'ils portent le ciel en eux, sans pouvoir jamais y entrer (2).

Comme nous le rappelions tout à l'heure, Notre-Seigneur dit par le prophète : *Vous vous êtes prostitués et tu as suivi un étranger comme ton amant, et tu m'as dédaigné, et tu as suivi un amant étranger, et cependant, viens encore à moi, je veux te donner un vrai repentir, et je verserais en toi l'eau*

(1) Le mot *tous* est un mot qui échappe à l'emballlement du conférencier et veut dire simplement : *beaucoup*.

(2) Les damnés ont Dieu en eux, à la façon dont il est en toute créature, et ils ont en plus un désir de bonheur parfait qui reste le témoignage de leur ordonnance primitive à la vision béatifique et le grand tourment du maudit, condamné à garder ce désir jamais inassouvi.

vive si tu venais tout à fait à moi (1). Remarquez maintenant et voyez l'inconcevable et indicible miséricorde et bonté de Dieu. Comme il nous aiderait volontiers, si nous le voulions, et comme il aimerait à nous parler, ainsi qu'un ami à son ami, si seulement nous voulions aller à lui! Notre-Seigneur avait dit aussi : *Si tu ne fais pas cela, je devrai lutter avec toi au jugement* (2). Lutter avec lui, c'est un combat bien périlleux, car il y aura le dessus. Mes enfants, prenez garde qu'il ne dise pas alors que vous n'êtes pas de ses brebis. Car ses brebis ont entendu sa voix et n'ont pas suivi d'étranger, comme il le dit lui-même (3).

Quelle est maintenant cette fornication à laquelle le Seigneur dit que tu t'es tant livrée? Elle signifie au sens spirituel, s'il ne faut pas l'entendre dans un sens plus grossier, que, pour le moins, tu t'es laissée retenir par les images. L'étranger que tu as suivi, ton amant, ce sont toutes les images étrangères et les objets qui auraient dû te servir à venir à moi; c'est avec eux que tu t'es souillée. Cependant viens encore à moi, et je te recevrai et je verserai en toi l'eau vive. De cette eau, Notre-Seigneur parle dans le Nouveau Testament, à deux endroits de son Évangile : *Tous ceux, dit-il, qui ont soif, qu'ils viennent à moi et qu'ils boivent, et ceux qui croient en moi, de leur corps jaillira l'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle* (4). C'est encore de cette eau qu'il parle à la femme près du puits [de Jacob] : *Celui qui boit de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boit de l'eau que je donne n'aura plus jamais soif; et si tu m'en avais demandé, je t'en aurais donné. — Ah, Seigneur, dit-elle, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie plus à revenir ici et pour que je n'aie plus besoin de puiser l'eau* (5). Notre-Seigneur lui dit alors : « Va

(1) Résumé de Jérémie, III.

(2) Jérémie, II, 35.

(3) Jean, X, 27.

(4) Jean, VII, 37 sq.

(5) Jean, IV, 13 sq.

avec son amour. C'est de cet amour que Notre-Seigneur dit dans le livre de l'amour : *Ma sœur, tu as blessé mon cœur avec un seul de tes yeux et avec un seul cheveu de ton cou* (1). Ce seul œil est le simple regard de la connaissance de l'âme qui est tournée uniquement vers Dieu. Le seul cheveu est une charité pure et sans mélange. C'est avec cela que Dieu est blessé par l'âme. Ce maître nomme le second degré de la charité : « un amour prisonnier ». N'est-il pas écrit : « Je te tirerai au cordeau d'Adam (2) » ? Le troisième amour est un amour langoureux. C'est de lui que la fiancée parle dans le livre de l'amour, lorsqu'elle dit : *Vous, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour* (3). Le quatrième amour est un amour consumant dont le prophète dit dans le psaume *Defecit* (4) : *Mon âme, Seigneur, est consumée et défaille dans l'attente de ton salut.*

Nous allons parler un peu des deux premiers degrés de l'amour. Pour l'amour qui blesse, prenons une comparaison. Celui qui est blessé d'amour peut être comparé à un négociant qui, pour faire des bénéfices, veut affréter un navire. Son cœur est comme blessé du désir d'y entasser toutes sortes de marchandises; il ramasse tout ce qu'il peut trouver de-ci de-là (5), pour en remplir son navire. L'homme blessé [d'amour] n'agit pas autrement, il rassemble et recueille tout ce qu'il peut trouver d'images, de pensées et de pratiques agréables au Bien-Aimé auquel il a donné son amour. Puis, quand le vaisseau est bien chargé, il quitte le rivage; il est alors assez maître de son navire pour affronter la tempête. Ainsi en va-t-il de l'amour qui blesse; il lance

(1) Cantique des cantiques, iv, 9.

(2) Citation large d'Osée, xi, 4 : « Je les tirerai dans les cordes d'Adam dans les liens de la charité. »

(3) Cantique des cantiques, v, 8.

(4) Quatrième section liturgique du ps. cxviii, 8. La citation reproduit la pensée du 1^{er} verset, mais n'est pas littérale.

(5) Littéralement : *il ramasse ici, il recueille là.*

son navire dans le redoutable océan (1) de la divinité, il y navigue avec maîtrise, s'y joue au gré de ses désirs et de sa volonté, et finit par jeter ses rames dans la mer sans fond; et plus il [l'amour] attire en lui l'influx divin, plus il s'épanouit. Et Dieu finit par combler intérieurement sa capacité, et cette plénitude crée une nouvelle réceptivité, un nouvel épanouissement, et fait de nouvelles blessures d'amour. Puis, le Seigneur déchire en deux la voile du navire et le laisse aller à la dérive sous l'orage. Il n'y a plus à ce moment ni avirons ni rames qui puissent le retenir. C'est ainsi que l'homme n'est plus maître de lui-même; voilà l'amour prisonnier. Il en arrive alors comme d'un chevalier gravement blessé dans un combat. Malgré sa blessure, il parvient encore à s'échapper en rassemblant ses forces, mais s'il est fait prisonnier, il n'est plus maître de lui-même. C'est ainsi que le prisonnier d'amour n'est plus maître de ses pensées ni de ses œuvres, car il doit s'abandonner complètement au Bien-Aimé et à son amour (2).

Il y aurait encore beaucoup à dire de cet amour; mais ce sera plus pour tard.

Puissions-nous donc laisser toutes les citernes afin que soit versée en nous l'eau vive de la vraie charité! Qu'à cela nous aide l'éternel Amour! Ainsi soit-il.

(1) Littéralement : *Dans la tempête de la divinité.*

(2) Après que l'homme a, pendant un certain temps, réglé avec zèle, mais librement, les exercices de piété et les actes de foi et de charité par lesquels il donne satisfaction à son grand désir d'aimer Dieu de plus en plus, vient le moment où, ayant laissé ses méditations discursives, pour entrer dans la pratique de la contemplation sans images déterminées, il s'y trouve pris par mouvements du Saint-Esprit, des impulsions dont il n'a plus la maîtrise, qu'il ne peut pas exciter ou faire cesser à volonté, comme il le faisait, et comme nous le faisons tous pour les actes ordinaires de charité. Il y devient donc prisonnier du Saint-Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	I
TABLE DES SIGLES DES MANUSCRITS.....	V

INTRODUCTIONS :

I. Introduction historique.....	3
II. Introduction littéraire.....	55
III. Introduction théologique.....	71

Sermons I-V

AVANT-PROPOS.....	155
I. Sermon pour la fête de Noël.....	163
II. Sermon pour la veille de l'Épiphanie.....	175
III. Sermon pour l'Épiphanie (I).....	184
IV. Fragment de sermon pour le temps de l'Épiphanie (II).....	193
V. Sermon pour l'Épiphanie (III).....	197

Sermons VI-X

VI. Sermon pour le Dimanche avant la Septuagésime... ..	207
VII. Sermon pour le Dimanche de la Septuagésime.....	215
VIII. Sermon pour le I ^{er} Vendredi de Carême.....	225
IX. Sermon pour le II ^e Dimanche de Carême.....	236
X. Sermon pour le Samedi avant la vigile des Rameaux.....	247

Sermons XI-XVI

XI. Sermon pour le Lundi avant les Rameaux.....	257
XII. Sermon pour le Mardi avant les Rameaux.....	270
XIII. Sermon pour le Jeudi avant les Rameaux.....	278
XIV. Sermon pour le Vendredi avant les Rameaux.....	287
XV. Sermon pour la veille des Rameaux.....	292
XVI. Sermon pour le Dimanche après Pâques.....	302

Sermons XVII-XXII

XVII. Sermon pour le Lundi avant l'Ascension.....	313
XVIII. Sermon pour l'Ascension (i).....	324
XIX. Deuxième sermon pour l'Ascension (ii).....	335
XX. Troisième sermon pour l'Ascension (iii).....	344
XXI. Quatrième sermon pour l'Ascension (iv).....	352
XXII. Cinquième sermon pour l'Ascension (v).....	359

Errata du I^{er} volume des Sermons de Tauler

<i>Page</i>	<i>ligne</i>	<i>au lieu de</i>	<i>lire</i>
12	12	« droits »	« devoirs »
97	12	« encore de dix ans »	« encore dix ans »
124	16	« lien »	« bien »
124	27	« mais elle est »	« mais parce qu'elle est »
131	14	« surnaturelle »	« naturelle »
149	3	« les uns prennent »	« Les uns, en s'arrêtant avec trop de complaisance à la jouissance spirituelle de l'amour doux, font obstacle au progrès de leur contemplation. D'autres prennent..... »
160	10	« ne pas y renoncer »	« ne pas renoncer à ces pratiques »
161	36 (note)	« prévues »	« précises »
165	6	« En effet, si »	« , si »
210	10 (note)	« du miroir est, dans le soleil, »	« du soleil est, dans le miroir, »
210	19 (note)	« ne se voit »	« ne se voit pas »
213	25 et 26	« dont tu ne parviens ni à ta défaire »	« que tu ne parviens ni à supprimer... »
217	référence	« Introduction, 34 »	« Introduction, 32 et 33 »
265	31 (note)	« par »	« pour »
267	10 et 11	« est la plus douce, la plus limpide, la plus fraîche »	« est là, plus douce, plus limpide, plus fraîche »
336	30	« tolérera »	« tolère »
